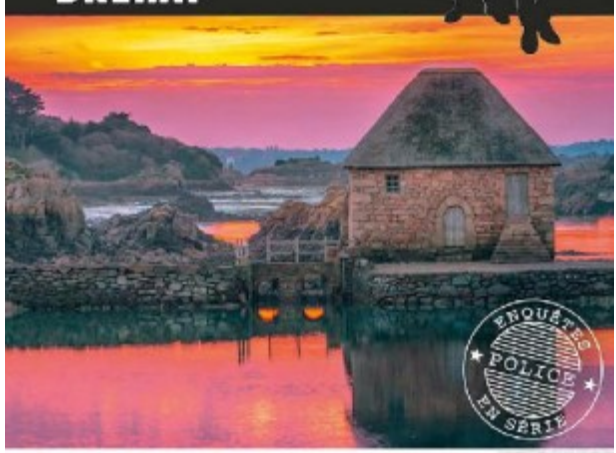
Anne-Solen Kerbrat

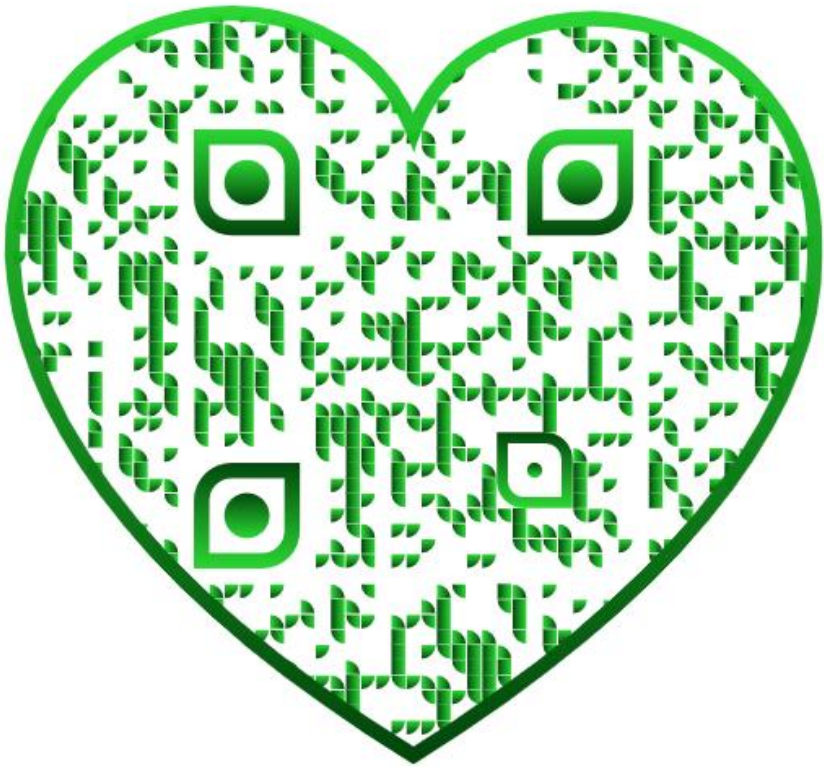
L'archipel des secrets

PERROT ET LEFEVRE

BRÉHAT



palémon ÉDITIONS



Anne-Solen Kerbrat

L'archipel des secrets

PERROT ET LEFEVRE

BRÉHAT

palémon
ÉDITIONS

Table des matières

Couverture
Page de titre
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29

Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37

ANNE-SOLEN KERBRAT

L'archipel des secrets

ÉDITIONS DU PALÉMON
ZI de Kernavez - 118 rue Röntgen - 29000 QUIMPER

CE LIVRE EST UN ROMAN.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, des situations existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

À J-R,
À Charles, Hugues, Blanche et Diane, mes enfants.

Au début était la honte. Inexpliquée, inexplicable, mais pourtant bien là, poisseuse comme un vêtement souillé qui adhère à la peau. Pourtant, nous n'avions pas grand-chose à nous reprocher. Rien, en fait. Victimes aveugles et muettes, écrasées par des lois qui nous dépassaient. Les jours qui passaient ne changeaient rien à l'affaire, le dégoût subsistait, de nous et des autres. Mais comment aurions-nous pu nous défaire de ce suaire qui entravait notre corps autant que notre pensée ? Nous étions si jeunes, si inexpérimentés.

Je m'interromps, incapable soudain d'écrire un mot de plus, comme si ma main refusait de m'obéir. Je réalise que j'ai écrit jusque-là de manière automatique, mes doigts guidant le stylo sans que je m'en rende vraiment compte. Mais mon cerveau s'est révolté, paralysant ma main, l'empêchant de tracer plus avant ces lignes auxquelles il ne croit pas.

Je me souviens du froid qui glissait sa langue humide sur la peau tendre du cou que peinait à

protéger l'écharpe de laine roide. Je me souviens de mes pieds dont je ne sentais presque plus la vie dans leurs socques que j'avais secrètement garnies de trois brins de paille. Je me revois frappant du talon le sol gelé de la cour tandis que je battais les flancs de mes mains nues. Ainsi allait la vie, enfin, ma vie et celle de mes compagnons d'infortune.

Néanmoins, nous n'avions guère le loisir de nous apitoyer sur notre condition, déjà on nous appelait à quelque corvée ailleurs. Et les heures se poussaient du coude, un jour avalant l'autre dans une monotonie triste que rien ne venait jamais dérider. C'est peut-être à cette époque que s'est ourdi au coin de mon âme embrumée ce projet funeste, même si encore à ce jour je l'ignore. Mais ce serait peut-être accorder trop d'importance à ce qui ne fut, bon an mal an, rien de plus qu'une enfance ordinaire…

1

Le processus est toujours le même : je suis enfin parvenu à trouver le sommeil, non sans avoir, comme le plus souvent, succombé à la tentation d'une pilule miracle qui m'a soudain plongé dans les ténèbres, pour me laisser au réveil la tête lourde et la bouche pâteuse. Comme d'habitude, j'ai dormi tout au plus une poignée d'heures avant qu'un coup de vent ne m'arrache aux limbes. Car c'est bien ce que je ressens à chaque fois, une bourrasque froide et violente qui me force à ouvrir les yeux brutalement. Généralement aussi, ce coup de vent tempétueux s'accompagne d'un vacarme digne d'un ouragan tropical qui dévasterait tout sur son passage. Quelquefois, cependant, le souffle d'air ne s'accompagne d'aucun bruit, intrus silencieux qui s'introduit dans l'intimité de ma chambre. Et je crois bien que c'est cette tourmente-là que je redoute le plus, en ce qu'elle me désarçonne par son terrifiant effet de surprise. Invariablement, déjà trempé d'une sueur mauvaise, j'écarquille les yeux, tentant de trouer l'obscurité opaque assurée par les volets électriques dont je m'assure chaque soir qu'ils sont hermétiquement clos. Il m'est arrivé parfois de dormir en laissant entrouvertes des lamelles du store afin que

quelques lueurs viennent éclairer le sépulcre de ma chambre. Mais je crois bien que c'était pire, c'était comme si, en plus de la tornade, les éclairs d'un orage mortel venaient zébrer les murs. Alors j'aime encore mieux – si tant est que ce verbe fasse toujours partie de mon triste lexique – dormir dans le noir le plus total, comme le fou condamné à sa cellule capitonnée. Ensuite, lorsque je suis complètement réveillé, hagard et transpirant, assis sur mon séant à scruter les ténèbres qui m'entourent, j'ai soudain l'impression que des boulets enflammés se précipitent sur moi, l'un après l'autre, à toute vitesse. L'impression est fugace, quelques secondes tout au plus (je le sais car j'ai un jour vérifié sur mon radio-réveil le temps qu'avait duré la « crise »), mais elle semble à chaque fois durer des heures. Et puis, aussi brutalement que l'avalanche de feu s'est abattue sur moi, elle reflue tandis que le silence se fait à nouveau.

2

— C'est d'une bien grande maison dont vous vous occupez, Armance, vous ne devez pas chômer entre le ménage, les lessives, et j'en passe, constate Guillaume Longuédec d'un ton uni, tandis qu'il vide sa deuxième tasse de café.

La maîtresse des lieux devine, sous le ton impersonnel de l'homme à la tignasse noire, une curiosité mal dissimulée. Bonne joueuse, elle fait pourtant mine de n'en rien voir.

— C'est vrai, j'ai du travail, mais quand votre métier vous plaît, vous oubliez votre propre fatigue, n'est-ce pas ?

— Tout de même, insiste l'écrivain, gérer seule cette propriété, ce n'est pas rien.

Cette fois, elle n'élude pas et répond d'un ton qu'elle aurait voulu un peu moins abrupt :

— Eh bien, oui, j'ai conçu ce projet de maison d'hôtes seule et l'ai mené de front seule.

Elle passe un coup d'éponge machinal sur la toile cirée à gros pois beiges qui recouvre la longue table de ferme.

— Vous avez l'air surpris…

— Surpris, admiratif, appelez ça comme vous voudrez, mais je dois avouer que je vous trouve culottée d'avoir ouvert cette maison toute seule sur ce bout de terre isolé.

Puis, comme s'il prenait conscience d'avoir outrepassé les limites de la bienséance, Guillaume Longuédec se lève brusquement, en bafouillant une excuse d'où surnage le mot « lunettes ». La femme aux cheveux noirs coupés au carré et aux yeux également noirs étouffe un sourire et hausse les épaules en murmurant à l'adresse de son reflet dans la vitre du four : « Mieux vaut être seule que mal accompagnée… »

Au même instant, le couple d'Angers fait son entrée, Yvan entourant les épaules de Perrine d'un geste enveloppant et protecteur. Celle-ci sourit, visiblement bien reposée après une bonne nuit de sommeil. « Ou d'amour ? » ne peut s'empêcher de se demander leur hôtesse au teint bistre en s'essuyant les mains sur le tablier ceignant sa taille fine.

— Bonjour, bien dormi ?

— Merveilleusement, merci, répond la jeune femme longue et blonde en s'asseyant à la table du petit-déjeuner. On n'entend pas un bruit ici, c'est extraordinaire, n'est-ce pas, chéri ? Cela nous change de notre appartement en plein carrefour où se croisent les bus et les voitures.

— Tu prêches un convaincu, opine son mari en s'asseyant à ses côtés, mais je te rappelle que c'est toi qui tenais à t'installer sur le boulevard…

Cela a été prononcé d'un ton neutre, pourtant la crispation du maxillaire de Perrine d'Angers n'a pas échappé à l'œil exercé d'Armance. Afin de prévenir

tout début de dispute, elle s'empresse de demander :

— Thé pour tous les deux, ce matin ?

— Oui, merci, répond l'homme de taille moyenne et aux épaules carrées en dépliant le quotidien laissé sur la table par leur prédécesseur.

Sans répondre, la jeune femme regarde ostensiblement le paysage à travers l'unique fenêtre située au-dessus de l'évier. Elle plisse les yeux comme si elle cherchait à distinguer quelque élément du décor méritant son attention. Pourtant, Armance mettrait sa main à couper que Perrine n'a cure des pins qui se balancent au bout du jardin.

— Tenez, servez-vous, fait-elle en déposant la théière devant elle, c'est un thé fumé ce matin, j'espère qu'il vous plaira.

Perrine ramène son attention au centre de la pièce et, rattrapée par sa bonne éducation, répond courtoisement :

— Oui, bien sûr, Armance, je suis sûre qu'il est très bon.

Elle se verse une tasse et s'apprête à reposer la théière lorsqu'elle se ravise et sert son mari.

— Merci chérie, répond-il mécaniquement sans interrompre sa lecture.

Réalisant que son accès d'humeur est passé totalement inaperçu aux yeux de son époux, Perrine semble soudain soulagée, comme si elle préférait ne pas assombrir une journée qui s'annonçait sous de si beaux auspices. À présent détendue, elle attrape un yaourt nature, y glisse une cuillerée de miel de lavande et se met à manger lentement, à petites lapées précises, tout en buvant son orange pressée. Armance est occupée à vider le lave-vaisselle mais n'en oublie pas

pour autant son rôle d'hôtesse.

— Vous avez des projets pour la journée ?

— Rien de précis, n'est-ce pas, Yvan ?

— Non, en effet, je suppose que nous irons faire une grande marche ce matin. Ensuite, nous verrons.

— N'oubliez pas vos devoirs ! les taquine Armance en les menaçant de l'index.

— N'ayez pas d'inquiétude, la rassure l'homme aux yeux gris bleu, nous nous attellerons à notre écriture, une fois que nos corps fatigués et ivres d'iode nous autoriseront à nous asseoir à notre bureau.

— J'aime mieux ça ! réplique Armance sur un ton léger tandis qu'elle referme d'un coup de pied la porte du lave-vaisselle.

Yvan d'Angers avale silencieusement et avec appétit trois belles tranches de pain complet grillé, nappées de beurre salé et confiture de fraise maison, avant de soupirer d'aise et de poser la main sur l'épaule de sa voisine.

— Tu as terminé ?

— Oui, allons-y, fait Perrine en repoussant sa chaise. Merci pour ce succulent petit-déjeuner et bonne journée !

— Bonne journée à vous, et n'oubliez pas de prendre un parapluie, j'ai comme l'impression qu'un grain se prépare.

— Entendu, à ce soir !

— Je servirai à vingt heures, comme d'habitude.

Le couple d'Angers était le dernier à descendre déjeuner ce matin, aussi s'empresse-t-elle de débarrasser la table et de passer un coup de balai sur le sol en tommettes cuivrées de la grande pièce au

plafond étayé de poutres massives, patinées par presque deux siècles de feux de cheminée.

Elle aperçoit Maryse Duval, la dessinatrice de bandes dessinées qu'elle soupçonne être victime de surmenage professionnel. En effet, la grande femme aux manières plutôt masculines et aux yeux constamment abrités derrière des lunettes légèrement fumées, s'est peu épanchée sur sa vie privée ou professionnelle, se contentant d'évoquer les difficultés de satisfaire les exigences toujours croissantes de son éditeur. Elle est arrivée depuis à peine trois jours et passe le plus clair de son temps à arpenter les environs, pour ne rentrer qu'à la tombée du jour, les bottes en caoutchouc sableuses et le visage rougi par les embruns. « Encore une, sourit Armance pour elle-même, qui ne fera pas ses devoirs de vacances… »

Néanmoins, la propriétaire du gîte comprend que ses hôtes aient d'abord le désir de se fondre dans la nature sauvage pour se retrouver, avant de se mettre à plancher sur leur travail d'écriture. De fait, elle est persuadée que certains, et ce malgré leurs allégations contraires, n'écrivent pas deux lignes pendant leur séjour chez elle. Elle les soupçonne de se retirer dans leur chambre pour méditer, voire plus prosaïquement pour se reposer, et que leur sens de l'honneur les empêche d'avouer leur forfaiture.

« Mais est-ce si grave, au fond ? se dit-elle en terminant de ranger la cuisine, le plus important n'est-il pas le cheminement intérieur qu'ils auront accompli ici ? » De cela au moins, elle est sûre, elle qui doute beaucoup de manière générale, et surtout de sa propre valeur…

3

Se sentant presque un autre homme depuis qu'il est arrivé chez Armance, Guillaume Longuédec a décidé d'aller courir le long du sentier des douaniers, lui qui n'a pas chaussé de chaussures de sport depuis une période qui se perd dans la nuit des temps. Mais déjà, tandis qu'il s'engage sur la sente dont il n'avait pas soupçonné la légère déclivité, il regrette presque de s'être lancé un tel défi. Il sent que ses mollets ne vont pas tolérer longtemps ce traitement inhumain, non plus que son cœur et ses poumons qui ont oublié qu'ils étaient censés parfois fournir ce genre d'effort. Au bout de huit minutes, l'écrivain doit déclarer forfait et s'arrête sur le chemin bordé de fougères et d'ajoncs. Arc-bouté, les avant-bras en appui sur ses cuisses très minces, il essaie de reprendre son souffle. Il se maudit d'avoir ainsi présumé de ses forces, croyant qu'il suffisait de quelques jours au grand air vivifiant de Bretagne pour retrouver – ou plutôt trouver, en l'occurrence – une condition d'athlète.

Au loin, la mer déploie le platine de sa houle, telle un forgeron tournant le métal en fusion dans ses fourneaux à gueule noire. Le Parisien est tombé sous le charme de la région sitôt qu'il a posé le pied sur le quai

de Saint-Brieuc, au-dessus duquel des mouettes piailleuses se disputaient quelque croûton de pain jeté à terre par un voyageur pressé. Il ne sait si c'est son imagination ou une sensibilité exacerbée qui lui a aussitôt fait ressentir que déjà, l'air y était différent, plus lourd, plus compact. De fait, cette sensation demeure, même après dix jours passés à Bréhat.

Dans le taxi au chauffeur duquel il avait demandé de le mener jusqu'à la Pointe de l'Arcouest où l'attendait la vedette en passant par les routes secondaires, il avait découvert avec un ravissement presque intimidé un monde rude où le minéral est roi et le végétal rebelle. En traversant certains villages reculés, il s'était cru soudain transporté au temps du Cheval d'Orgueil, lorsque l'on allait en sabots jusqu'à la grève récolter le goémon que l'on charrierait ensuite dans la carriole. Longuédec n'avait jusqu'alors comme connaissance de la Bretagne qu'un lointain séjour chez une grand-tante en pays léonard, alors qu'il venait d'avoir neuf ans. Et il doit bien avouer que si le site était beau, il avait été totalement hermétique à l'esthétique du paysage, l'esprit totalement occupé par le désir pressé de quitter la vieille dame aux joues rugueuses et à l'haleine de poisson mort. Il sent encore sur sa peau la roideur des draps de gros lin que ne venait réchauffer aucune courtepointe malgré la température plus que fraîche de ce début d'été. Il avait compté les jours, gravant de la pointe de son canif sur le tendre du bois au niveau du sommier les petits bâtonnets qui le rapprochaient de la capitale, où l'attendait sa douce mère. Il avait deviné, bien plus tard, que son séjour chez la parente âgée n'était pas né d'une volonté quelconque de sa mère de faire connaître au petit sa famille, mais plutôt de l'espoir — douché plus tard – de paraître en bonne

place sur le testament de la vieille fille acariâtre. Il se souvient du baiser glacé que lui avait posé sur le front la vieille dame sur le quai de gare, en lui disant que non, décidément, il n'avait pas fait grand effort pour se faire à la vie de province, et qu'il devait être bien trop couvé par sa fofolle de mère… Autant dire que sa première et unique expérience bretonne n'avait pas été un franc succès. Cependant, il savait qu'il perdait quelque chose en évitant systématiquement de passer ses vacances dans le Nord-Ouest. C'est pourquoi cette année enfin, il s'était décidé à se confronter à nouveau à ce pays aux contours ciselés par la mer et érodés par le vent.

À l'horizon se dessinent les monticules sombres de l'île Lavrec qui semblent flotter sur l'océan anthracite que plombe un ciel aux nuages d'un gris de plus en plus menaçant. Il frissonne autant de froid, tandis que la transpiration fige sur son dos, que d'une atavique appréhension de la colère des cieux. Il trouve étrange que leur hôtesse ne l'ait pas mis en garde contre l'approche de la tempête avant qu'il ne s'élance pour ce jogging inconsidéré. « D'un autre côté, sourit-il intérieurement, elle n'est pas notre mère, cette chère Armance, elle n'en a ni l'âge ni l'attitude. »

Il se remet en route et se force à courir afin d'être rentré avant l'averse, mais rapidement, il est contraint de s'arrêter à nouveau, avec l'impression que des lames de feu s'amusent à lui lacérer gorge et poumons. Il opte donc pour une marche rapide, plus en accord avec sa piètre condition sportive.

La mer, sur sa gauche, forme des vagues de plus en plus hautes et pressées tel le linge que secouerait la lavandière avant de l'offrir à la bourrasque saline. Il presse encore le pas tandis qu'il sent la première

grosse goutte de pluie venir s'écraser sur la pointe de son nez. Il n'est pas très loin de la maison, aussi devrait-il parvenir à échapper au plus gros de l'averse. Mais lorsqu'il parvient sur le seuil de la maison, il est trempé jusqu'aux os et le paysage n'est plus qu'un tableau au dessin flou et aux teintes décolorées. Il a à peine le temps de franchir le seuil qu'un coup de vent referme brutalement la porte derrière lui et le pousse presque à l'intérieur. Ne sachant trop que faire de son corps dégoulinant, il reste sur le paillasson de l'entrée, hésitant à traverser la cuisine dans ses vêtements à tordre. Cependant, ne voyant personne venir à sa rencontre avec une secourable serviette-éponge, il se résigne à gagner sa chambre à l'étage, non sans avoir, au préalable, ôté ses chaussures.

Tandis qu'il gravit les degrés du vieil escalier, il louche sur les vilaines empreintes que laissent ses chaussettes humides sur le parquet ancien, mais se rassure en se disant qu'il n'allait pas risquer la mort en restant sans bouger en bas à attendre de l'aide. Il se débarrasse vivement de ses vêtements qu'il laisse en boule au pied du lit et se jette dans la douche. Il s'étrille vigoureusement, sentant avec plaisir le sang circuler à nouveau dans ses veines. Enfin réchauffé, il s'emmitoufle dans le peignoir moelleux dont le dos s'orne d'un « C » et d'un « A » majuscules, brodés en longues lettres déliées. Il ne s'attendait pas à trouver ainsi mis à disposition des hôtes du linge de toilette aussi raffiné. En effet, ce peignoir et ces serviettes à l'effigie de la pension « Chez Armance » dénotent avec la simplicité rustique des lieux. Longuédec suppute qu'Armance Tell s'est occupée à broder ce linge de toilette durant les interminables soirées d'hiver qu'elle a souvent dû passer en solitaire. Il imagine, en effet,

que sa maison d'auteurs ne fait pas souvent le plein au plus fort de cette saison, quand les frimas et la nuit précoce empêchent toute velléité de promenade en bord de mer. À moins, au contraire, que les écrivains en panne d'inspiration et de recueillement ne profitent du calme absolu de ce coin reculé de Bretagne pour enfin mener à bien un projet de roman toujours repoussé… Longuédec secoue la tête sans trop y croire, lui qui ne supporte pas les longues plages de solitude. En revanche, il aime l'idée qu'autour de sa chambre, même s'il ne les voit pas à l'œuvre, les autres affrontent également le vertige de la page à remplir.

Il passe un pantalon noir et un pull-over à col roulé assorti et enfile une paire de chaussettes bien chaudes, avant de s'asseoir à sa table de travail. S'il osait, il irait se préparer une tasse de thé à la cuisine, mais leur hôtesse ne leur a jamais réellement proposé de se servir eux-mêmes dans les placards, aussi doit-il se satisfaire d'une rasade d'eau minérale à même le goulot de la petite bouteille posée sur la table de nuit. Son roman est au point mort depuis de trop nombreuses semaines, mais il sent que son cerveau se remet lentement à fonctionner, comme si, paradoxalement, l'humidité ambiante contribuait à huiler les rouages grippés de son imaginaire.

Il attrape son stylo et son bloc-notes, et fronce le front sous l'effort de la réflexion tandis qu'il essaie de se rappeler l'idée qui lui a fugacement traversé l'esprit alors qu'il gravissait le raidillon en ahanant sous la pluie. Il lève les yeux sur le mur blanc où se dessinent quelques microscopiques lézardes, comme s'il espérait y déchiffrer quelque message codé qui lui ouvrirait la porte de sa mémoire. Mais le souvenir refuse de se laisser appréhender. Longuédec secoue la tête avec

abattement, lui qui pensait que le processus de création était à nouveau enclenché…

Il laisse son regard divaguer à travers la fenêtre à petits carreaux qui n'offre qu'un chiche passage aux rayons du soleil. La pluie semble avoir trouvé son rythme de croisière, drue et régulière, telle la cotte de mailles d'une ancienne cuirasse. Il se demande où leur hôtesse a bien pu disparaître, même si, après tout, elle a tout de même le droit d'aller et venir comme bon lui semble. Simplement, il s'est habitué à toujours la trouver là lorsqu'il rentre de ses escapades au bord de l'eau, figure tutélaire du lieu que rien ne semble pouvoir déloger. Un peu comme la maîtresse d'école que le jeune écolier n'imagine pas une seule seconde ayant son propre chez-soi hors des murs de l'établissement. « Pourtant, se dit-il, en riant intérieurement de sa propre candeur, Armance est bien obligée d'aller se ravitailler de temps à autre si elle veut subvenir aux besoins de ses pensionnaires affamés par l'air du large. »

Il ramène les yeux sur son bloc-notes et s'astreint à griffonner quelques lignes, comme un gymnaste échauffant son corps avant l'épreuve. Cependant, il lui apparaît rapidement qu'aujourd'hui, il ne fera rien de bon, branche stérile condamnée à ne produire que des bourgeons vides. Dépité, il se lève de sa chaise avec le projet de descendre au rez-de-chaussée chercher quelqu'un avec qui papoter avant le dîner, quand il entend la porte d'entrée claquer. Il y voit le signal que c'est le moment de descendre. Avisant ses pieds simplement couverts de chaussettes, il enfile ses mocassins de peau et descend à la cuisine. Lorsqu'il parvient à la double porte, il se rend compte qu'Armance ne s'est pas aperçue de son apparition sur

le seuil. En effet, l'homme au corps léger et aux pieds chaussés de mocassins à semelles de caoutchouc n'a pas fait grincer la moindre lame de parquet. Soudain, elle prend conscience d'une présence dans son dos et sursaute en se retournant.

— Ah ! C'est vous…

— Désolé, je ne voulais pas vous effrayer.

Elle a un sourire un peu crispé tandis qu'elle se débarrasse de sa veste de quart Cotten bleu marine, trop grande pour elle.

— Vous vous êtes fait surprendre par la pluie ? prononce Longuédec pour se montrer poli.

— C'est ça, acquiesce-t-elle lapidairement.

Puis, comme pour couper court aux questions de son visiteur, elle se dirige vers le réfrigérateur afin d'en évaluer son contenu. Elle le referme sans rien y prendre et ouvre le lave-vaisselle qu'elle se met à vider.

— Je peux vous aider ?

— Non, merci Guillaume, ça va aller.

— Mais ça ne me dérange pas.

— Dans ce cas…

Elle s'écarte pour lui faire de la place, mais son visage demeure fermé, sous ses cheveux qui frisottent sous l'effet de la pluie. Longuédec a la nette impression qu'elle a accepté son aide à contrecœur et uniquement par courtoisie, aussi s'acquitte-t-il de sa tâche sans paroles inutiles, avant de s'échapper sous un prétexte fallacieux. Il n'en jurerait pas mais il devine qu'elle ne l'a même pas entendu s'excuser lorsqu'il est reparti par où il était venu. Il remonte dans sa chambre, avec la sensation désagréable d'avoir été le chien dans un jeu de quilles.

4

— Alors, Longuédec, comment avancez-vous ?

L'écrivain prend le temps d'avaler sa bouchée de pâté en croûte avant de répondre à celui qui, malgré la règle édictée par Armance à l'attention de chaque arrivant, persiste à user de son nom de famille pour s'adresser à lui.

— Eh bien, pour être honnête, pas aussi vite que je le souhaiterais.

— D'un autre côté, la vitesse en écriture est l'ennemie de la qualité, non ? réagit Perrine en piochant un bout de pain dans la corbeille en osier.

— La précipitation, oui, corrige son mari, mais une certaine vivacité ne nuit certainement pas…

— Disons, dans ce cas, minaude la jeune femme, que nous ne sommes pas très vifs en ce moment, n'est ce pas, Yvan ?

— Parle pour toi, rétorque son mari, s'il ne tenait qu'à moi, j'aurais été bien plus efficace…

— Oh, chéri, nous sommes aussi là pour nous reposer et profiter de ce site extraordinaire !

Imperméable à l'enthousiasme de son épouse, Yvan d'Angers poursuit, toujours à l'adresse de Longuédec :

— Vous êtes auteur « à plein temps » ? s'enquiert-il en dessinant des guillemets de ses index repliés.

— J'ai cette chance… J'ai raté à un cheveu le Prix du Quai des Orfèvres l'an dernier, précise l'homme en se rengorgeant.

D'Angers repose la bouteille de vin dont il vient de faire le service, sans en proposer à son épouse. Armance jurerait que cette dernière semblait regarder la bouteille avec envie.

— Ouah, chapeau ! s'exclame Perrine en reposant son verre d'eau minérale. Et quel bonheur cela doit être de vivre de sa plume ! Vous êtes si rares, les auteurs à avoir ce privilège !

Longuédec esquisse un soupçon de sourire fat et avale une gorgée de vin rouge. S'il a prévu de répondre, d'Angers ne lui en laisse pas le loisir.

— Ça ne risque pas de t'arriver un jour, ma pauvre chérie !

— Merci de tes encouragements, mon chéri, cingle la jeune femme en appuyant bien sur le « mon chéri ». Ceci dit, poursuit-elle à la cantonade, je n'ai aucune prétention littéraire, si je suis ici, c'est pour bien autre chose…

Puis, peut-être pour que personne n'enchaîne, elle demande à Geoffroy Tanner qu'on entend généralement assez peu pendant les repas :

— Et vous, Geoffroy, à quoi avez-vous occupé cette journée maussade ?

Il hausse les épaules et avance une moue un peu désabusée.

— Je crains que cela ne revête que peu d'intérêt…

— Allons donc, s'amuse Perrine d'Angers, vous êtes sans doute trop modeste. Vous avez été absent presque

tout le temps !

Aussitôt, elle se mord la lèvre inférieure, consciente de s'être montrée un peu trop curieuse. De gêne, elle tend son verre à Longuédec, occupé à faire le service de vin rouge, mais brusquement, elle se ravise. C'est ce moment que choisit la maîtresse de maison pour faire tourner le plat de gratin de chou-fleur. Geoffroy Tanner s'empare du plat avec un visible soulagement et complimente leur hôtesse sur le fumet que dégage le mets brûlant. Cette diversion a eu l'heur de faire changer le sujet de la discussion.

Tanner refuse le vin qu'on lui propose en arguant qu'il n'a jamais apprécié cela. À présent, Armance, Maryse, et Salomé Pleyben, une jeune femme originaire de Normandie, comparent les qualités de cuisson respectives d'une cocotte en fonte versus une cocotte en terre cuite. Suzanne et Bénédicte, les deux arrivantes du jour, s'extasient à leur tour devant le plat appétissant et semblent ravies d'avoir rejoint la table commune.

Après un voyage long et mouvementé à cause d'une nouvelle grève de la SNCF, les deux femmes, originaires de la côte méditerranéenne pour la première et de Provence pour la seconde, ont eu juste le temps de déposer leurs bagages dans leur chambre et de se rafraîchir avant qu'Armance annonce que le dîner était servi. Celle-ci les a succinctement présentées au groupe, expliquant que les deux femmes étaient là pour rédiger un guide de voyage sur la Bretagne. Bénédicte, la plus petite et probablement la plus jeune des deux, est toute en rondeurs avec le teint frais et les joues pleines. Elle porte un jeans boy-friend et un sweat-shirt rose poudré qui lui donnent l'allure d'une adolescente. Suzanne, quant à elle, a une petite

trentaine d'années et affiche une silhouette longiligne que flattent le jeans noir et le pull-over à col roulé noir ajustés qu'elle porte. Elle a les cheveux coupés court et le teint mat de sa région.

La conversation roule tranquillement sur divers sujets aussi légers que la météo en Bretagne ou la recette du kouign amann. Au-dehors, la pluie s'est enfin calmée, laissant place à une brume ouatée qui disparaît peu à peu, happée par la nue sans étoiles. Le repas se termine par une tarte aux pommes accompagnée d'une crème anglaise. D'Angers refuse d'en prendre tandis que sa femme se sert une petite part en disant :

— Je ne sais pas si nous allons écrire l'œuvre de notre vie chez vous, Armance, mais en tout cas, je suis sûre que nous repartirons un peu plus lourds qu'à notre arrivée.

— Vous avez de la marge, commente Maryse en admirant la silhouette élancée de la jeune femme, mise en valeur par un pantalon slim et un pull-over près du corps. Moi, en revanche…

— Je crois également que notre passage ici marquera sans doute davantage notre pèse-personne que l'Académie française, commente Guillaume Longuédec en flattant son abdomen plat.

Le dîner terminé, l'hôtesse propose à ceux qui le désirent de se retirer au coin du feu dans le salon attenant, afin d'y prendre un café ou une tisane. Tous, à l'exception des rédactrices du guide de voyage qui ont demandé à être excusées, acceptent un dernier verre, mais à condition d'aider d'abord la maîtresse de maison à desservir. Celle-ci, peu habituée dans ses expériences antérieures à recevoir un coup de main de

la part de ses hôtes, hésite un court instant avant d'accepter leur aide. Quelques minutes plus tard, elle sert un café au couple d'Angers et une infusion aux plantes bio aux autres.

Elle a glissé un CD de Bach dans la mini-chaîne placée sur le buffet bas à décor de joueurs de cornemuse de l'entrée. Le reste de la décoration est plus d'inspiration Louis XIII, avec ses lourds fauteuils à haut dossier et la desserte en bois sombre aux pieds torsadés.

Tanner s'est assis à gauche de la cheminée et feuillette distraitement un exemplaire passé du magazine Voiles et Voiliers, qu'un résident a dû laisser derrière lui. Perrine s'est placée dos au feu et apprécie visiblement la chaleur bienfaisante sur ses lombaires fragiles. Elle tient élégamment sa tasse à café en Limoges et en sirote le contenu à petites gorgées délicates. En face d'elle, un léger sourire flottant sur ses lèvres où subsiste une trace de rouge à lèvres, Maryse est plongée dans la lecture d'un livre d'art consacré à l'École de Pont-Aven. Armance se demande si la lecture à travers des verres fumés est bien confortable sous une lumière tamisée, mais elle ne se permet pas de se renseigner sur le pourquoi de ces verres verts. Restés debout, d'Angers, Tanner et Paul Pleyben sont en train d'examiner une poutre maîtresse au plafond, dont la propriétaire des lieux craint qu'elle soit attaquée par la mérule. Ils parlent en sourdine, comme s'ils retrouvaient les coutumes ancestrales de la veillée au coin du feu.

Le vent s'est à nouveau levé, faisant grincer les ramages du vieux chêne devant la fenêtre. Par instants, la pluie assène ses claques sonores sur les petits carreaux de la fenêtre à meneaux.

Bientôt, Perrine étouffe un bâillement de sa main aux ongles vernis de rose et annonce qu'elle monte se coucher. Son mari, à présent en grande conversation avec Longuédec, ne bronche pas lorsqu'elle prend congé. Mais celle-ci, toujours aimable, ne semble pas en prendre ombrage et s'éclipse en esquissant un petit signe de la main.

J'avais découvert dans un livre pour enfants – trouvé dans la maigre sélection des romans autorisés qui s'étalaient tristement sur l'étagère sombre – l'histoire de cette petite fille que sa maman réveillait chaque matin d'un baiser sur le front et d'une caresse sur la joue. Je crois bien que j'avais lu et relu ce passage jusqu'à ce que les lignes se mettent à danser sous mes yeux et perdent tout leur sens. Incrédule, j'imaginais la vie de cette enfant nourrie aux caresses et aux petits plats. Comment cela était-il possible ? Dans quel monde vivait-elle donc, était-elle de quelque planète inconnue perdue au milieu du firmament ? Je n'avais des astres et planètes qu'une connaissance sommaire voire fantasmée, pourtant, je me berçais de l'illusion qu'elle ne pouvait être une habitante de cette Terre, sans quoi, pourquoi aurait-elle eu ce traitement de faveur ? Je m'en ouvrais à Pélagie qui dormait dans le lit d'à côté du dortoir sans chauffage, mais elle comme moi pensait qu'il s'agissait là d'une fable écrite pour endormir les enfants. Enfin, avait-elle ajouté avec son air hardi, « ceux à qui on raconte une histoire avant de dormir, bien sûr ! ». Pélagie était aussi grande et carrée que j'étais petite et menue, mais aurait-elle été d'un gabarit inférieur qu'elle aurait, de toute manière, occupé tout l'espace. En effet, avec sa gouaille et son sens de l'à-propos piquant, rares étaient ceux

qui osaient s'y frotter. Je pense qu'elle faisait un peu peur avec sa bouche qu'un rictus mauvais déviait légèrement lorsqu'une pensée maligne lui traversait l'esprit. Pourtant, je peux assurer que sous ses airs rosses et bravaches, Pélagie était la bonté incarnée, peut-être pas dans le sens où on l'entend d'habitude évidemment, mais je savais qu'elle aurait donné sa chemise pour ceux qu'elle aimait. À sa manière brusque, presque agressive, elle me protégeait des brimades en aboyant sur ceux qui me cherchaient des noises. Je revois sa grande carcasse un peu dégingandée dans son sarreau mal coupé et trop court pour ses pattes de sauterelle. Qu'elle me faisait rire lorsqu'elle s'amusait à sauter dans les flaques boueuses, juste au moment où passait notre ennemie jurée, cette fille aux tresses sages et à l'air soumis, qui remportait les suffrages des aînées. Pélagie savait qu'elle se ferait punir encore une fois, priver de repas et enfermer dans LA pièce. Mais c'était plus fort qu'elle, il fallait toujours qu'elle se moquât de ceux qui monnayaient, de leur silence obséquieux, un traitement de faveur. J'ignore ce que la vie a fait d'elle, nos chemins se sont brusquement séparés, lorsque les portes se sont enfin ouvertes, poussées par des fonctionnaires serviles et un peu honteux. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle allée, elle qui n'avait pas l'âge de s'occuper encore d'elle-même ? D'après le peu qu'elle avait bien voulu dire de son histoire, elle n'avait pas de famille à proprement parler, et c'était paradoxalement ce manque fondamental qui lui faisait mieux supporter l'existence recluse qui nous avait été brutalement imposée. Elle parlait parfois de « l'Autre », sans que je susse jamais avec certitude de qui il s'agissait. Évoquait-elle la figure paternelle ou celle d'un autre

membre de sa famille ? J'avais une fois essayé de lui tirer les vers du nez mais je m'étais vite ravisée, face au regard assassin qui avait accueilli mes paroles. Elle était Pélagie. Point. Dont acte. Portrait sépia d'un temps reculé que je voudrais à jamais oublié mais qui s'obstine à se rappeler à mon souvenir, toujours au moment où je m'y attends le moins, me cueillant brusquement sur le chemin de mes activités quotidiennes.

5

La pluie a cessé un peu avant l'aube, laissant place à un paysage délavé semblable à quelque aquarelle qui n'aurait puisé que dans la palette des gris. Lorsque Armance s'est levée, tôt comme à son habitude, elle a eu la surprise de voir que le loquet de la porte de cuisine donnant directement sur le jardin était en position ouverte. Aurait-elle oublié hier soir de vérifier la fermeture de toutes les issues ? Cela lui semble plus qu'improbable car, autant elle se montre légère sur la sécurité lorsqu'elle est seule chez elle, autant elle veut parer à toute éventualité quand elle accueille des hôtes. Non pas tant qu'elle craigne l'intrusion de criminels dans sa maison d'écrivains mais elle s'en voudrait si un cambrioleur venait dépouiller un pensionnaire de son bagage ou, pis encore, de son manuscrit. « Autre hypothèse, se dit-elle en sortant du buffet les bols vieillots en faïence de Digoin, quelque vacancier aura souhaité aller se promener au petit matin… » Elle a allumé la cafetière et dispose un assortiment de confitures maison et de miels sur la grande table de ferme. Elle n'attend pas nécessairement ses hôtes pour prendre le petit-déjeuner, tout d'abord parce qu'ils ont tous des horaires de lever différents et ensuite, parce

qu'elle aime secrètement être tranquille pour avaler son café et ses tartines. Il n'en a pas toujours été ainsi, elle se souvient d'un temps où, au contraire, prendre le petit-déjeuner en compagnie était un plaisir. Mais cette période a fait long feu et se perd dans les méandres de sa mémoire.

Elle ne laisse pas ce genre de réminiscences lui assombrir l'âme et préfère penser à la douce soirée de la veille. Le mélange des gens et des genres ne fonctionne pas toujours, elle est bien placée pour le savoir, elle qui accueille sous son toit des individus d'absolument tous horizons. Mais cette dizaine de jours promet d'être plaisante avec ces personnes bien élevées, soucieuses de faire en sorte que tout se passe bien.

*

Il frissonne dans le vent chargé d'humidité qui se glisse sous ses manches par les poignets mal serrés de son caban bleu marine. Pourtant, il est habitué à des températures bien plus froides, de celles qui vous gèlent sur place si vous avez le malheur d'avoir défié Mère nature. Il n'empêche, il a du mal à se défaire de cette sensation d'humidité poisseuse qui vous colle aux basques, s'immisce sous les vêtements et se glisse sous l'édredon. Il n'a clairement pas de sang breton dans les veines, se dit-il en hâtant le pas pour conjurer le froid, voilà au moins une certitude dans l'océan de ses doutes… Il est seul au monde sur ce chemin de douaniers qui s'élance à flanc de falaise. Le jour n'est encore qu'une promesse, là-bas sur la ligne d'horizon où se devinent les rondeurs fondues des îles que seuls osent arpenter goélands et cormorans. Il trébuche sur

le chemin semé d'ornières boueuses qu'il n'a pas eu le temps d'apprivoiser en si peu de temps passé ici. Des ajoncs et genêts qui bordent le chemin, on ne devine que le foisonnement des massifs agrippés à la terre pour mieux la retenir. Erwan croit déjà sentir les effluves sucrées de l'ajonc, rappelant la noix de coco, qui ne se révéleront qu'avec les premières chaleurs.

« Et merde ! » lâche le jeune homme en manquant tomber de tout son long sur la sente caillouteuse. Comme tous les résidents, il a annoncé aux autres le sujet de son manuscrit. Il s'est borné à parler d'un texte « plus ou moins autobiographique », ce qui a surpris certains convives, considérant sans doute qu'un si jeune homme ne pouvait avoir de matière pour un tel ouvrage… Il n'a pas cherché à les convaincre de l'intérêt de son travail, ce n'est pas son genre de fanfaronner avant d'avoir réussi quelque chose. En outre, il est convaincu que l'écriture est un travail solitaire qui requiert un minimum de mystère, sans quoi, personne ne songerait à ouvrir votre livre…

6

Armance, la femme qui ouvre ses portes aux auteurs en mal d'inspiration ou au contraire submergés par un foisonnement d'idées qui les égare, est une hôtesse prévenante sans être envahissante. Elle sait doser ses interventions et commentaires, en veillant à n'importuner personne. Du moins, c'est l'idée que Geoffroy Tanner s'en fait, mais il n'est pas sûr que tous s'accordent sur ce point. En effet, il a parfois cru noter des mouvements d'impatience chez certains des pensionnaires, petits gestes énervés qui disent mieux que les mots. Mais encore une fois, il ne jurerait pas d'avoir tout à fait raison, après tout, cela fait si longtemps qu'il a quitté la société de ses semblables… Peut-être ne sait-il plus aujourd'hui jauger le comportement des hommes, leurs faiblesses et petites esquives… Ou alors, est-il tout simplement en train de projeter sur ses compagnons de gîte, ses propres réticences et agacements ? Si seulement il était en mesure de répondre à ces interrogations, lui dont le cerveau fait parfois des ratés, courts-circuits impromptus qui le laissent l'esprit confus… Ce matin cependant, il s'est réveillé les idées claires, enfin, aussi claires qu'elles puissent l'être… Il a pris son petit-

déjeuner peu de temps après Armance, car celle-ci était en train de terminer sa tasse de thé lorsqu'il est apparu sur le seuil de la cuisine. Elle était déjà affairée au-dessus de l'évier mais elle s'est retournée avec un sourire en l'entendant entrer.

— Bien dormi, Geoffroy ?

— Et vous ? a-t-il demandé en guise de réponse.

— Je crois que je dors toujours bien, a-t-elle répliqué avec comme une note d'excuse dans la voix.

Il a hoché la tête sans répondre et ce silence a interpellé son interlocutrice qui s'attendait à entendre la sempiternelle : « Vous avez de la chance ! Moi je dors si mal… » Cependant, elle n'est pas vraiment surprise car, de ce qu'elle a pu constater, l'homme est peu enclin à la confidence.

— Thé ? Café ?

— Chocolat ?

— Ah ? Oui bien sûr, ça doit pouvoir se trouver, fait-elle en ouvrant une porte de placard à la recherche du chocolat en poudre.

— Sinon, ce n'est pas grave, s'excuse-t-il déjà, un jus d'orange m'ira très bien.

— Tenez, voilà la boîte ! Je savais bien que j'en avais quelque part !

Et Armance de verser un peu de lait de ferme dans une petite casserole qu'elle met sur le feu. Pour se donner une contenance, Tanner étale du beurre sur une tranche de pain grillé prélevée dans une corbeille en osier. Il n'ose rompre le silence qui est descendu sur la vaste cuisine qu'éclaire faiblement l'abat-jour en pâte de verre suspendu au plafond. Il soupçonne leur hôtesse d'avoir réglé la luminosité à un niveau bas afin de créer une atmosphère chaleureuse dans la pièce aux

dimensions impressionnantes.

Avec un brin de soulagement, il voit débarquer Paul et Salomé, le couple originaire de Normandie, dont il a cru comprendre qu'ils étaient là pour écrire chacun son propre ouvrage. Livre de management et ressources humaines pour lui, livre jeunesse pour elle. Salomé est de taille moyenne, avec le bassin large et le buste menu. Ses cheveux mi-longs et ondulés, d'un blond foncé, encadrent un visage aux traits réguliers, au teint pâle et aux yeux d'un joli bleu. Elle porte un pantalon noir fluide et un pullover rose framboise près du corps, rehaussé par un petit foulard en camaïeu de roses noué autour du cou. Paul est petit, trapu, avec des cheveux fournis poivre et sel et de perçants yeux noirs. Il est habillé tout de sombre.

Ces derniers saluent et s'installent aussitôt. Sans se faire prier, ils attaquent la brioche fraîche et avalent un verre d'orange pressée.

— J'ai l'impression que le temps est en train de changer, lance d'un ton badin la femme d'une petite quarantaine d'années à l'adresse de la maîtresse de maison occupée à éplucher des pommes pour la tarte du soir. Nous sommes partis pour avoir une belle journée ensoleillée…

— Détrompez-vous, répond Armance en essuyant ses mains pleines de farine sur son demi-tablier pour s'emparer du lait chaud et le verser dans le bol de Tanner, ce genre d'accalmie n'annonce en général rien de bon sur cette île.

— Vous m'intriguez…

— Je dis pourtant vrai, explique l'îlienne, par quelque phénomène propre à Bréhat, l'arrêt brutal du vent fort laisse souvent redouter un redoublement de

la tempête. Un peu comme le second souffle, si vous voyez ce que je veux dire…

— Ah ! Je l'ignorais, répond Salomé. J'espère néanmoins que ce ne sera pas la tempête du siècle qui va s'abattre sur nous !

— Si un tsunami devait déferler sur cette île, nous en aurions été avisés, la taquine son mari en secouant la tête devant tant de naïveté.

— C'est vrai qu'avec nos applis météo de téléphone, plus aucun caprice météorologique ne peut nous surprendre, renchérit sa femme en croquant dans une petite pomme rouge.

— Sauf que nous n'avons pas beaucoup de réseau ici, corrige Tanner en regrettant aussitôt de s'être immiscé dans une conversation qui ne lui était probablement pas ouverte.

Ce n'est apparemment pas ce que semble considérer la femme se tenant à deux chaises de lui, qui lui répond gentiment :

— C'est vrai ce que vous dites, Geoffroy, il y aurait une attaque nucléaire sur la France que nous en serions les derniers avisés.

— Et c'est tant mieux ! commente Paul en se levant de table. N'est-ce pas ce sentiment d'être coupés du monde que nous sommes tous venus chercher en nous retirant sur une île presque déserte ?

— N'exagérons rien, tout de même, ironise doucement Armance, je ne suis pas Robinson Crusoé et vous n'êtes pas mes Vendredi !

— Ne jamais dire jamais ! rétorque Paul avec un mouvement de bras théâtral.

Avec un bon rire, l'hôtesse regarde le couple s'éloigner en se chamaillant gentiment. On entend

Salomé reprocher à son mari ses visions cataclysmiques, lui disant qu'elles risquent de leur porter malheur.

— Souhaitons nous qu'il ne soit pas un oiseau de mauvais augure ! commente joyeusement la maîtresse de maison en se mettant à pétrir la pâte à larges mouvements assurés. Un peu plus de lait, Geoffroy ?

— Non, merci, ça ira. D'ailleurs, je vais également y aller…

— Je ne vous chasse pas, j'espère ?

— Non, j'ai envie de prendre l'air, marmonne l'homme plus brusquement qu'il ne l'aurait souhaité, en repoussant sa chaise.

— Bonne balade, alors !

Armance retourne à ses fourneaux avec l'impression récurrente de ne pas parvenir à fendre la carapace de celui qui vient de prendre congé. Même si, évidemment, rien ne l'oblige à forcer le contact avec ses hôtes. Après tout, se rassure-t-elle en haussant légèrement les épaules, elle n'est ni psy ni monitrice de colonie de vacances, alors ceux qui préfèrent rester sur leur quant-à-soi, libre à eux, elle n'ira pas les chercher !

En entendant claquer une porte à l'étage, elle se rappelle celle donnant sur le jardin qu'elle a trouvée déverrouillée ce matin, et se promet d'en parler à la table du dîner. Non qu'elle veuille exercer un quelconque contrôle sur les résidents mais elle doit bien admettre qu'elle déteste l'idée d'intrusions intempestives sous son toit.

Geoffroy Tanner est monté prendre son imperméable et sa casquette de tweed avant de sortir. Lorsqu'il ouvre la lourde porte de bois, flanquée de

part et d'autre d'un gros banc de granit, la brume l'accueille pour aussitôt l'envelopper dans sa gangue vaporeuse. Il frissonne en regardant les grands pins agiter leurs immenses bras maigres, semblables à quelque créature tirée d'un tableau de Munch. Il laisse échapper un bâillement qui fait légèrement craquer la jointure de ses maxillaires, preuve s'il en était besoin qu'il n'a finalement pas dormi de manière totalement détendue. Il avait pourtant l'impression d'avoir enfin passé une nuit reposante puisqu'il ne se souvient pas s'être réveillé une seule fois. Mais un sentiment désagréable l'habite, la sensation étrange que quelque chose lui échappe. D'ailleurs, ce matin, au réveil, il a eu la surprise de trouver ses chaussures humides au pied de son lit, alors qu'il est certain de les avoir mises à sécher sur le radiateur avant de descendre dîner. Il croit se rappeler les avoir ensuite ôtées du dessus du radiateur en fonte, avec l'idée que le cuir n'avait peut-être pas apprécié ce traitement barbare.

Il masse ses mâchoires douloureuses avec perplexité, se demandant s'il n'avait pas juste eu le projet de les mettre à sécher sans finalement le mettre à exécution. Il est descendu dîner en mocassins souples, de cela il est certain, mais il a peut-être abandonné ses chaussures mouillées lors de la promenade, au pied du lit et les a retrouvées à peu près dans le même état lorsqu'il a quitté son lit ce matin… « Voilà, ce doit être ça », se rassure-t-il en vissant plus profondément sa casquette sur son crâne, avant de s'élancer à travers le jardin bordé de pins formant une frontière naturelle entre l'espace domestiqué et la nature sauvage de la lande.

7

Une fois remontés dans leur chambre, Salomé s'est plainte que la douleur récurrente au niveau de ses lombaires était en train de se rappeler à son souvenir. Elle s'est assise au bord du lit avec l'idée de faire quelques exercices de gymnastique permettant de retrouver la mobilité au bas de son dos, quand son mari lui a proposé un massage aux huiles essentielles. Mais Paul a rapidement laissé ses mains s'égarer un peu plus bas que le coccyx de madame pour finalement la dévêtir tout à fait. À présent entortillée dans les draps, la jeune femme radieuse fait mine de se plaindre du mauvais traitement qui vient de lui être infligé.

— Je suis sûr que tu n'as plus mal au dos ! s'amuse Paul en pianotant doucement sur le sacrum de Salomé qui s'est blottie en chien de fusil contre lui.

— Je ne te donnerais pas ton diplôme de kiné, le rabroue-t-elle avec une fausse colère en se mettant sur son séant. Si j'étais ta cliente, je te poursuivrais pour harcèlement sexuel, conclut-elle en sortant du lit.

Il éclate de rire et s'étire langoureusement avant de quitter à son tour les draps accueillants. Il a du pain sur la planche avec ce livre qu'il a promis de rendre à

son éditeur avant Noël. Salomé et lui se sont dit qu'étant donné qu'ils avaient beaucoup de RTT à solder, ils allaient les mettre à profit pour se consacrer à la rédaction de leurs ouvrages respectifs. Elle est moins prise par le temps que lui car elle n'a pas réellement de date butoir pour produire son manuscrit ; c'est pourquoi il la sent peu disposée à rester enfermée entre quatre murs, les jours à venir. D'ailleurs, la voilà déjà rhabillée et recoiffée, prête à aller musarder, le nez au vent, sur la plage abandonnée aux goélands. Il sent l'invite dans son regard clair mais se force à résister.

— Ne me regarde pas comme ça, c'est non, Salomé, je ne vais pas t'accompagner, sinon je ne verrai jamais le bout de ce foutu bouquin.

— Mais je ne t'ai rien demandé, ment-elle avec une lueur de défi dans son regard joyeux. Bon courage ! lance-t-elle avant de refermer bruyamment la porte derrière elle.

Elle regrette d'avoir ainsi fait retentir la porte mais elle pensait que celle-ci allait davantage lui résister. En outre, ce bruit intempestif fait écho à un vague souvenir, ou à une sensation qui lui semble très proche dans le temps. Et alors qu'elle sort dans le jardin encore enroulé dans sa cotonnade grise, elle se rappelle le moment où elle a entendu une autre porte claquer. C'était la nuit passée, ou plutôt très tôt ce matin, oui, c'est ça, il était tout juste cinq heures puisqu'elle s'est levée à ce moment-là pour aller aux toilettes. Encore embrumée dans un demi-sommeil, elle s'est tout de même fait la réflexion que certains avaient vraiment de drôles d'horaires pour aller se promener. Elle s'est glissée sous le gros édredon aérien et s'est aussitôt rendormie, collant ses pieds refroidis

par le passage à la salle de bains contre ceux de Paul. Ce souvenir s'échappe aussitôt, balayé par la brise qui agite doucement les ajoncs du chemin sur lequel elle s'avance. Le jour s'est levé, déclarant timidement sa flamme à l'horizon, avant de s'enhardir et d'embraser la mer et ses îles. « L'instinct d'îlienne d'Armance n'est pas infaillible », se dit Salomé en repensant aux prédictions malheureuses de leur hôtesse. Aucune trace d'un redoublement de tempête sur cette page bleu pâle que ne rature aucun soupçon de cumulus.

Soudain, son regard est accroché par un mouvement dans le fourré un peu en contrebas, accroché à la falaise. Elle s'immobilise pour scruter le buisson d'épineux à la recherche de l'animal qui a ainsi osé perturber le calme du lieu, mais elle a beau se pencher, au risque de trébucher dans le vide, elle ne voit rien qui la renseigne sur celui-ci. « Je ne manque pas d'imagination, se moque-t-elle intérieurement en reprenant sa course. Remarque, c'est plutôt une qualité pour une auteure ! » Quelque deux cents mètres plus loin, elle tombe nez à nez avec Geoffroy Tanner qui a, semble-t-il, décidé d'écourter sa promenade.

Elle s'apprête à lui dire un petit mot, mais son élan est immédiatement douché par le regard vide de l'homme venant à sa rencontre. « Il aurait croisé le Diable qu'il n'aurait pas des yeux plus fous », se dit Salomé en frissonnant et en serrant plus fort contre elle les pans de son manteau. « Quel étrange personnage que cet homme quasi mutique, qui a pourtant choisi de partager pendant plusieurs jours le toit de parfaits inconnus ! Décidément, le genre humain est un rébus à jamais indéchiffrable… », conclut-elle en décidant d'évacuer toute pensée susceptible d'assombrir une journée qui s'annonce

sous d’heureux auspices.

8

Elle regarde par la fenêtre le ciel qui s'obscurcit peu à peu, déclinant imperceptiblement la palette des bleus, glissant de la teinte azur à la nuance indigo avant de se diluer en un mélange couleur d'encre. Le silence alentour est saisissant, à croire que les oiseaux ont passé à la mer le message de se taire. Les grands pins, à la lisière du jardin, se tiennent cois, sentinelles de silence veillant au grain. Les résidents sont presque tous rentrés, comme le font craintivement les animaux à l'approche de la tempête. Elle avait préféré les prévenir de l'imminence d'un fort coup de vent car la tempête était imprévisible pour un visiteur non averti. De fait, elle serait bien embêtée de devoir expliquer comment elle sent son arrivée. Bien sûr, il existe les prévisions de la météo marine ainsi que le bon vieux baromètre, mais sur cette île capricieuse, le réseau Internet est trop fluctuant pour que l'on puisse s'en remettre complètement au bulletin émis par les ondes, et elle se méfie un peu des appareils magnétiques qu'elle semble dérégler rien qu'en les regardant. Elle ne porte jamais de montre et évite au maximum d'utiliser son portable ou son ordinateur puisque, trop souvent, elle se retrouve avec entre les mains un

appareil déchargé ou hors d'usage. Elle préfère le système postal, même s'il est nettement moins pratique pour enregistrer les réservations de ses résidents. Elle a simplement expliqué à ceux-ci que son instinct l'avertissait généralement des brutaux changements de temps et qu'il valait mieux prévenir que guérir… Elle a certes entendu Longuédec ricaner doucement mais il n'a tout de même pas osé la taxer de sorcière lisant dans les astres.

À chaque arrivée du bateau, elle s'amuse de les voir débarquer, tous autant qu'ils sont, les yeux rivés sur les prévisions météo de leur téléphone portable. On dirait qu'ils ne peuvent plus vivre sans cet appendice qui, d'appareil téléphonique mobile, est peu à peu devenu leur confident puis, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, leur gendarme. En effet, Armance a été estomaquée de découvrir qu'il existait des applications « santé » autorisant l'espion à calculer votre nombre de pas dans la journée et à vous gourmander si ce dernier n'était pas suffisant pour brûler les calories ingurgitées le midi. Brusquement, le ciel s'est encore assombri, la nature s'est défaite de son vêtement bleu nuit pour se glisser dans un manteau couleur goudron. On distingue difficilement les grands pins dont les ramages statufiés s'obstinent à défier les éléments. Elle sait pourtant que le répit sera bref et que bientôt, les arbres centenaires ne seront plus que fétus de paille ballottés en tous sens par la bise mauvaise.

9

Perrot est heureusement amariné depuis bien longtemps et ne déteste pas un petit vent de noroît lorsqu'il s'engouffre dans le spi d'un voilier pour gonfler son immense voile colorée. « Rien de tel, se dit-il comme chaque fois qu'il vogue sur une mer agitée, pour remettre les hommes à leur place. » Néanmoins, il constate que sa philosophie n'est pas universellement partagée, tant la détresse semble habiter sa compagne de voyage. En effet, Jeanne Sixte, les pieds largement écartés et les mains fermement agrippées au bastingage, fait peine à voir. Comme elle l'a confessé à Perrot peu avant d'embarquer, elle ne souffre pas réellement du mal de mer puisque son estomac ne se ressent jamais d'une mer grosse, mais elle a l'impression que son équilibre tout entier est perturbé, comme si son oreille interne était anormalement incapable de compenser les mouvements de roulis et tangage. Et cette sensation de vertige et de perte totale de contrôle la laisse aussi sûrement démunie qu'un nouveau-né qu'on s'amuserait à jeter en l'air. Pourtant, la tempête a daigné décroître depuis la veille, passant du stade de cavale en furie à celui de jument presque apprivoisée.

À présent, elle laisse dans son sillage une traîne d'écume et un ciel pommelé de nuages encore lourds de menace. Toujours arrimée au bastingage, Jeanne Sixte passe la manche de son ciré jaune sur son visage noyé de pluie à laquelle se mêlent les embruns, chaque fois que la vedette pique dans une vague. Perrot a insisté pour qu'elle fasse le trajet à l'abri de la grande cabine, mais la capitaine de police a fermement refusé, arguant que son vertige ne serait qu'amplifié par la sensation d'enfermement. Galant homme, il s'est rangé à son choix, mais à présent que l'ondée chargée de sel lui lessive le visage, il se dit qu'il aurait dû écouter son propre jugement. Heureusement, le temps de traversée n'excède généralement pas le quart d'heure, aussi devraient-ils arriver au port dans les plus brefs délais. Il glisse un regard compatissant vers le ciré jaune à capuche dans lequel semble vouloir disparaître sa collègue ruisselante. Il éprouve un léger sentiment de culpabilité d'avoir proposé ce périple à l'île de Bréhat, en plein hiver, à Jeanne. Nouvellement promu commissaire, il a éprouvé le besoin d'un temps de respiration loin de la société de ses semblables, avant de faire le grand saut dans l'inconnu de ses nouvelles responsabilités. En outre, il a traversé une période délicate l'année précédente, entre surmenage professionnel et inquiétude soulevée par le cancer dont sa fille est heureusement sortie victorieuse. Tous ces éléments lui ont légitimement fait ressentir avec un sentiment d'urgence la nécessité de faire un bilan sur la première moitié de son existence. Son travail, sa famille, son ex-femme… À l'issue de cette phase d'introspection parfois douloureuse, il se sent enfin prêt à aimer de nouveau pleinement la vie. Et une autre femme… Plus précisément, celle qui a réussi le

tour de force de lui ouvrir enfin les yeux. Il se souvient en particulier d'une discussion avec Jeanne, peu de temps après sa réintégration suite à son congé maladie pour burnout. Ils s'étaient donné rendez-vous à Trentemoult au bar « La Reine Blanche », après qu'elle fut allée rendre visite à sa tante hospitalisée au CHU de Nantes. Ils s'étaient revus deux ou trois fois depuis leur enquête conjointe menée tambour battant à Vannes, un an auparavant, et leur attirance mutuelle n'avait fait que croître. Pourtant, ce jour-là, attablés devant leur tasse de thé, bien à l'abri de la vitre sur laquelle ruisselait une pluie qui noyait le paysage et faisait disparaître Nantes sur la berge opposée, la rupture aurait pu être définitivement consommée entre eux. La gorge rétrospectivement serrée, il se remémore ce moment où il a failli la perdre à jamais. Elle avait évoqué le cas d'un jeune homme coupable de meurtre pour avoir voulu venger sa sœur handicapée mentale.

— Il aura l'indulgence d'un jury populaire, avait-elle supputé en jouant distraitement avec sa cuillère à thé, personne ne peut rester insensible à une telle destinée.

Elle avait suspendu son geste pour demander, le sourcil froncé :

— Tu n'as pas l'air de partager mon avis…

— Je ne vais pas être plus royaliste que le roi mais je pense que nul ne devrait se faire justice soi-même…

— Ce sont des mots, tout ça, des mots, avait répondu Jeanne en suivant du regard une goutte sur la vitre, qui glissait lentement avant soudain de se mêler à une autre puis à une autre et dévaler enfin le carreau glacé. Ne me dis pas que tu n'écoutes jamais ton cœur… avait-elle ajouté sourdement tandis que ses yeux revenaient lentement se poser sur lui.

Perrot s'était raidi imperceptiblement sur sa chaise bistrot, crispant la mâchoire à l'écoute du reproche à peine voilé. Les paroles de Jeanne lui paraissaient d'autant plus dures qu'elles avaient été prononcées sur un ton uni. Mots de fer dans leur enveloppe de velours.

— Je ne pensais pas renvoyer cette image, avait répliqué Perrot en remuant un visage où se lisait un sentiment d'incompréhension.

Les yeux rivés sur sa tasse de thé vide, il s'était mis à la faire rouler de droite à gauche dans sa soucoupe, machinalement, comme un automate. Les murs du café étaient mal isolés, amplifiant les bruits ambiants – le percolateur qui s'emballe, les verres qui claquent sur le zinc, le garçon qu'on hèle, les rires étouffés aux tables voisines. Pourtant, Perrot n'entendait plus rien, retiré dans sa bulle d'incompréhension douloureuse. Jeanne, consciente de l'avoir blessé sans le vouloir, avait tendu la main à travers la table et s'était saisie de ses doigts enserrés sur la tasse. Il avait commencé par résister, la tête obstinément dirigée vers le bois vernis de la table, puis avait fini par abandonner sa main aux doigts déliés de la jeune femme.

— Désolée, avait-elle murmuré, ce n'est pas ce que je voulais dire…

— C'était pourtant on ne peut plus clair, avait rétorqué Perrot en plantant ses yeux bleu acier dans les siens.

— Désolée, avait-elle répété en esquissant un sourire contrit. Dieu que tu peux être susceptible tout de même !

— Tu m'assènes que j'ai un cœur de pierre, il y a mieux comme compliment ! avait-il riposté, piqué au vif, en retirant brusquement sa main d'entre les

siennes.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, Jean-Louis, avait doucement repris Jeanne en reposant les mains sur le haut de ses cuisses, mais j'ai parfois l'impression que tu juges avant tout avec ta raison, en oubliant un peu la dimension affective des choses…

Il avait saisi un éclat amusé dans les yeux de Jeanne et pensait avoir soudain compris ce qu'elle avait maladroitement tenté de lui suggérer. Il s'était carré contre son dossier, avait plaqué ses bouts de doigts l'un contre l'autre et demandé confirmation de ce qu'il pensait deviner :

— En gros, tu te demandes si tu me plais vraiment, je me trompe ?

Elle avait ri, du rire d'une adolescente à son premier rendez-vous, rosissant légèrement sous ses boucles blondes qui s'agitaient à chacun de ses mouvements. Elle avait acquiescé en passant la langue sur ses lèvres soudain sèches.

— Tu n'as aucun avis sur la question ? avait-il insisté sans quitter sa position d'observateur ironique.

— Je ne pense pas être la mieux placée pour écrire un mode d'emploi des relations amoureuses…

— Parce que tu penses que je serais plus qualifié ? avait-il poursuivi en écarquillant les yeux. Moi, grand séducteur devant l'Éternel !

— Mais je n'en sais rien, moi…

— Je suis plus un ours qu'un Don Juan, avait-il ajouté avec un rictus. Ça ne t'avait pas sauté aux yeux ?

— Je ne connais rien de ton passé, au fond.

— Sans doute parce qu'il n'y a rien à en connaître…

— Sofia…

— Quoi, Sofia ? avait-il demandé en se raidissant soudain. Pourquoi parles-tu d'elle maintenant ?

— Précisément parce que tu n'en parles jamais, avait répondu Jeanne sur un ton où pointait une certaine tristesse.

— Que veux-tu que j'en dise que tu ne saches déjà ! C'est la mère de mes enfants, point final, avait-il terminé en haussant les épaules.

— Point final ?

— Oui.

— Tu ne l'aimes donc plus ?

Il avait hésité un quart de seconde, oscillant entre la facilité du mensonge et le courage de la franchise, avant de finalement répondre avec toute la sincérité dont il était capable :

— Si.

Elle s'était immédiatement recroquevillée sur sa chaise, minuscule enfant mise au coin. Elle esquissait déjà le geste de se lever quand il lui avait attrapé le bras pour la maintenir assise.

— Je l'aimerai toujours, mais il y a différentes manières d'aimer et mes sentiments pour elle sont aujourd'hui autres, plus doux, plus apaisés.

— Je vois. C'est bien, avait-elle dit en opinant lentement du chef. C'est bien.

— Ce qui signifie, avait-il expliqué en cherchant ses mots comme si un couteau venait les lui arracher du fond de sa gorge, qu'à présent, je suis capable d'autre chose, de m'ouvrir aux autres…

Tandis que les contours de l'île commencent à se deviner à travers le rideau de pluie, il se dit qu'il éprouve à présent pour la mère de ses enfants une

tendresse ronde, qui n'est plus oxydée par l'aigreur de la douleur et du regret. Cela signifie peut-être qu'il est enfin disponible pour construire autre chose, avec quelqu'un d'autre…

Il coule à nouveau un regard plein d'empathie pour sa voisine aux yeux perdus au loin vers ce qui sera bientôt le bienvenu plancher des vaches. Mais cette dernière n'a même plus d'énergie pour le reproche, elle n'est que désespoir, pauvre statue de cire en train de fondre lentement et se dissoudre sur le pont d'un bateau…

10

Chaque année, elle déplore des branches arrachées, qu'elle retrouve gisant pitoyablement sur le sol piqué d'aiguilles sèches. Néanmoins, elle se dit que toujours, de mémoire d'homme, la nature a malmené les siens et que toujours, ils ont survécu. Mais c'était avant ce fichu processus de réchauffement climatique, soupire la propriétaire du logis en tournant résolument le dos à la vision terrifiante qui s'annonce. Depuis une dizaine d'années, on a l'impression que la végétation n'a pas le temps de souffler et de se régénérer entre chaque coup de boutoir.

Un bruit l'arrache soudain à sa réflexion et la fait sursauter. Salomé accourt, qui l'a visiblement aussi entendu. Elle devait se tenir au salon pour être apparue si vite dans la cuisine, se dit Armance en réfléchissant à l'origine du bruit.

— Un volet a dû être mal fixé, indique-t-elle à Salomé dont l'alarme se lit sur le visage. Rien de plus. Je vais chercher duquel il s'agit.

— Je viens avec vous…

Les deux femmes quittent la cuisine en quête du battant capricieux. Elles inspectent les deux volets du salon, mais ceux-ci sont sagement plaqués au mur par

leur loquet figurant un homme à genoux. Elles passent ensuite à la bibliothèque dont les battants aux deux fenêtres n'ont même pas été ouverts de la journée. C'est finalement dans la petite resserre à l'arrière de la maison que le coupable est découvert. Armance s'empresse de pencher le buste à l'extérieur pour refermer le volet récalcitrant avant que le vent ne l'en empêche et la contraigne à sortir pour le faire. Salomé est toujours auprès d'elle, on dirait une enfant effarouchée à qui l'on vient de raconter une histoire de loups.

— Tout va bien ? s'enquiert doucement Armance en posant la main sur l'épaule de la jeune femme.

Elle a la surprise de la sentir légèrement trembler sous ses doigts. Salomé répond un peu trop vite, sans parvenir à dissimuler la note de panique dans sa voix :

— C'est un peu bête, je sais, mais j'ai toujours eu une peur bleue des tempêtes. Un traumatisme lié à un souvenir d'enfance, sans doute…

— Vous vous rappelez lequel ?

— Absolument pas. C'est une simple supposition…

— Rassurez-vous, les hommes craignent les tempêtes depuis la nuit des temps. Venez, je vais vous faire un thé pour vous remettre de vos émotions…

Elles retournent à la cuisine où Armance s'affaire aussitôt à placer la bouilloire sur la plaque de l'antique cuisinière. Elle prélève une cuillérée de thé vert dans une des nombreuses boîtes noires Mariage Frères qui s'alignent sur l'étagère dont la tranche se pare d'un petit rideau blanc. Salomé s'est assise à la grande table, reprenant machinalement sa place du matin et de la veille au soir. Ce réflexe atavique ne manque pas d'amuser la maîtresse des lieux qui l'observe

invariablement chez quasiment tous ses résidents.

La mine toujours soucieuse, la jeune femme se frotte le nez en regardant en direction de la fenêtre que barre à présent le volet. On entend le vent mugir et gonfler le ressac, plus loin sur la grève. Armance pose la tasse en porcelaine fleurie et le sucrier devant elle et s'assoit à son tour.

— Pas de sucre, merci, indique mécaniquement Salomé sans ramener les yeux vers l'intérieur de la pièce.

— Pour moi non plus, réplique tout aussi mécaniquement son interlocutrice, comme si l'immobilité de la jeune femme déteignait sur elle.

Elle se met à boire en cherchant que dire pour faire sortir Salomé de son état léthargique. Finalement, elle se lance :

— Vous ne devez pas avoir honte d'être impressionnée par les tempêtes ; si je vous dis que même moi, elles m'effrayent un peu…

Appréciant l'effort de son hôtesse, la jeune femme consent à ramener son attention vers Armance, mais on sent que ce mouvement lui coûte. En soupirant, elle acquiesce, mais déjà son regard prend à nouveau la tangente, comme s'il cherchait à fuir quelque chose ou quelqu'un. Décontenancée, Armance décide de ne pas insister et continue à boire son thé en songeant aux heures à venir. Elle espère que cette fois, l'électricité ne fera pas des siennes et qu'ils ne se retrouveront pas tous à la lueur de la bougie pendant des heures. L'année passée, c'est ce qui s'était produit et un pensionnaire mécontent avait exigé d'elle un remboursement partiel du séjour afin de compenser le désagrément dû à cette panne. Heureusement, elle

avait pu compter sur la solidarité des autres vacanciers qui avaient dissuadé le malotru de persister dans sa demande, voire de poster un commentaire défavorable sur la page Internet de « Chez Armance ». Ce souvenir ridicule lui provoque un petit rire, arrachant enfin Salomé à sa réflexion muette.

— Je suis stupide, n'est-ce pas ?

— Oh, Salomé, ce n'est pas de vous que je riais ! Il me revenait juste en mémoire un résident qui exigeait que je lui rembourse une partie de son séjour car l'électricité avait sauté sur l'île pendant une forte tempête.

— Quel culot ! réplique Salomé en esquissant enfin le début d'un sourire. Comme si vous y étiez pour quelque chose…

— À notre époque, malheureusement, on a l'impression que les gens voudraient pouvoir tout programmer, tout anticiper, sans accepter les aléas du destin ou de la nature.

— Je me sens un peu visée, confesse la jeune femme avec un sourire un peu plus large, car comme tous les angoissés, j'aime pouvoir prévoir les choses à l'avance. Le temps qu'il fera, les grèves de tram, les futures épidémies…

— Il ne reste guère de place pour l'imprévu dans tout ça, commente Armance d'un ton uni en reposant sa tasse vide. Je serais incapable de fonctionner ainsi…

— Je vous envie… fait Salomé d'une voix plus rauque, avant de repousser sa chaise et d'indiquer qu'elle remonte à sa chambre.

Sur le seuil, elle se retourne et lance sur un ton un peu plus enjoué :

— Je ne dois tout de même pas oublier pourquoi je

suis venue jusque chez vous !

Armance lui sourit mais, sitôt cette dernière hors de sa vue, son front lisse se barre d'un trait soucieux. Malgré ce qu'elle a prétendu à l'impressionnable Salomé, elle ne croit pas une seule seconde qu'un simple volet, aussi robuste soit-il, ait pu faire le boucan entendu précédemment. Elle n'allait pas risquer d'effrayer davantage la pauvre petite en exprimant ses doutes, mais à présent qu'elle se retrouve seule dans sa cuisine, elle est bien obligée de se montrer lucide. Il y a bien eu un fort bruit tout à l'heure, mais s'il ne s'agissait pas d'un volet libéré de ses gonds. De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Un nouveau coup de vent fait brusquement vaciller la lumière du lustre en pâte de verre qui surplombe la table de cuisine. Instinctivement, Armance a croisé les doigts en regardant le plafond, tandis qu'un pli inquiet vient marquer son front. Elle a fait le plein de bougies et le bûcher déborde de rondins bien secs, aussi ne devrait-elle pas s'inquiéter.

En outre, même en cas d'ouragan, la maison de gros granit saurait courber l'échine et la vaste cheminée du salon permettrait à tous de se réchauffer, le temps que l'électricité soit rétablie. Pourtant, elle ne peut se débarrasser d'un terrible pressentiment qui lui tord le ventre et lui serre la nuque.

Afin d'évacuer ces pensées troubles, elle se remet vivement à ses fourneaux et attrape l'économe. Si elle veut servir du potage de potiron, pommes de terre et poireaux ce soir, il est grand temps qu'elle s'attaque à l'épluchage des légumes.

11

L'île étant peu habitée en cette saison, Perrot et sa collègue n'ont eu d'autre choix que de s'installer dans le seul petit hôtel encore ouvert. Enfin, à demi ouvert, pour être exact, car en réalité, le propriétaire n'a nullement l'habitude en temps normal d'ouvrir au mois de janvier. Mais face à la demande pressante des policiers, il a dû faire fi de ses principes. D'autant que, comme l'avait clairement expliqué le commissaire au téléphone, leur venue sur l'île répondait à une sorte d'audit de la direction régionale qui avait demandé d'évaluer la pertinence d'un bureau de police pendant les mois d'hiver. En dépit de cette précision, c'est d'un air peu amène qu'il conduit les deux arrivants à leurs chambres respectives.

En découvrant la température fraîche qui règne sur le palier du premier, ils hésitent entre les difficultés de chauffer un hôtel qui était clos depuis plusieurs semaines ou une volonté délibérée du patron de ne pas se montrer trop accommodant.

— Difficile de chauffer cette baraque quand on a été fermés si longtemps, explique le patron, coupant ainsi court aux supputations muettes des deux arrivants. Je vais vous faire porter un convecteur électrique, ça

devrait suffire en attendant que les murs se réchauffent.

— Ce sera parfait, répond Perrot, et sans vouloir abuser de votre gentillesse, pour le dîner…

— C'est arrangé, le coupe le bonhomme, ma femme s'en est chargée. De toute manière, en cette saison, vous n'auriez rien trouvé d'ouvert sur l'île. Il y a bien le « Huit-à-Huit », plus bas au village, mais malgré son nom, pas sûr que vous l'ayez trouvé ouvert ! Il a un emploi du temps élastique, celui-là, pas trop à cheval sur les horaires ! Remarquez, pour ce qu'on en fait…

— C'est bien en dépannage, renchérit Jeanne qui commence à reprendre des couleurs depuis qu'elle a retrouvé le plancher des vaches.

— C'est ça, approuve l'hôtelier, car pour le gros des courses, on prend nous-même le bateau toutes les deux ou trois semaines. Un peu plus en été, ça va sans dire. Bon, je vous laisse vous installer, on sert à dix-neuf heures trente. Ma femme aime qu'on soit à l'heure.

L'air amusé, Jeanne Sixte observe son équipier dont la déception se lit sur le visage.

— C'est pas vraiment le Club Med, hein, Jean-Louis ? le titille-t-elle en lui assenant une bourrade dans les côtes.

— J'ai connu meilleur accueil, concède Perrot en esquivant son geste, espérons seulement que la température de nos chambres va vite remonter.

— Je vais me débarrasser de ce ciré trempé et me sécher les cheveux avant d'attraper la mort, annonce la capitaine en entrant dans la sienne.

— Dix-neuf heures trente en bas, n'oublie pas !

— Aucun risque, j'aurais trop peur de m'attirer les foudres de Madame, souffle-t-elle avec un regard

faussement craintif en direction du rez-de-chaussée plongé dans les ténèbres.

*

Le lendemain matin, lorsqu'il rejoint Jeanne dans la salle à manger trop vaste, Perrot constate que le maquillage ne peut pas grand-chose pour effacer les traces d'une mauvaise nuit. Elle a en effet une mine de papier mâché et la tête des mauvais jours.

— Dieu que j'ai eu froid, cette nuit ! frissonne-t-elle rétrospectivement, en serrant la théière brûlante entre ses doigts. Les draps étaient humides, tu as remarqué ?

— Oui, j'ai remarqué, fait Perrot en s'asseyant en face d'elle. Si je te dis que j'ai dormi en pull…

— Figure-toi que moi aussi, renchérit Jeanne en riant, enfin, pyjama et pantalon par-dessus !

— J'aurais aimé voir ça, s'amuse Perrot en se servant une tasse de thé.

Elle se retient de lui dire qu'il aurait dû frapper à sa porte mais elle ne sait quelle pudeur idiote l'en dissuade. Peut-être le fait tout bonnement qu'ils n'ont encore jamais passé une nuit ensemble… Peut-être n'en a-t-il simplement pas envie ? Elle le regarde du coin de l'œil en train de beurrer sa tartine en consultant sur son portable les télex tombés pendant la nuit. Elle n'a pourtant pas inventé ce baiser passionné sur le parking de Vannes. Mais depuis, où en sont-ils ? D'ailleurs, peut-elle parler d'eux de manière collective ? Y a-t-il un « s » marquant le pluriel à « leur relation » ? Sentant son humeur s'assombrir davantage, elle décide de chasser cette idée importune et s'enquiert du déroulé de la journée à venir.

12

En atteignant le palier, Salomé ne peut s'empêcher de regarder à la dérobée en direction de la porte voisine, même si elle ne pourrait jurer que le grand bruit entendu plus tôt venait de là. Elle se trouvait en compagnie d'Armance quand il s'est fait entendre et, lorsque celle-ci a expliqué qu'il devait s'agir d'un battant mal fixé, elle a fait mine de la croire. Mais en réalité, Salomé est convaincue que le vacarme venait du dessus de leur tête, précisément de chez les d'Angers puisque ceux-ci ont leur chambre à l'aplomb du salon jouxtant la cuisine, où elle-même se tenait. Néanmoins, elle ne se sent nullement autorisée à frapper chez eux pour s'assurer que tout va bien et qu'ils n'ont pas besoin d'aide. Elle se mord la lèvre tandis que cette pensée malhonnête lui traverse l'esprit. Si elle était vraiment inquiète pour leur sort, ne s'en serait-elle pas ouverte à leur logeuse au lieu de faire semblant de croire à son explication bancale de volet mal crocheté ? En réalité, Salomé s'en veut de nourrir de telles pensées, mais elle éprouve comme de la méfiance à l'égard du couple d'Angers. Yvan a tendance à rabrouer Perrine dès qu'elle ouvre la bouche et celle-ci, en dépit de ses tentatives pour

donner le change, a l'air de ronger son frein auprès de lui.

Bien que ce ne soit pas l'envie qui lui manque, la jeune femme se retient de frapper à leur porte. Comment interpréteraient-ils sa démarche ? Ne la considéreraient-ils pas comme une violation de leur espace intime ? Elle les connaît si peu, au fond… On a beau vivre sous le même toit et partager les mêmes repas, peut-on pour autant dire qu'on connaît bien son prochain ? Pourtant, elle ne peut s'empêcher de marquer l'arrêt à hauteur de leur chambre et de plaquer l'oreille contre la porte en chêne, mais aucun son ne traverse le bois épais. Ce qui ne prouve rien, bien entendu, se dit-elle en regagnant sa chambre où elle retrouve son mari affalé sur le lit, un roman ouvert sur la poitrine. Elle constate avec un amusement mâtiné d'une pointe d'agacement que les projets d'écriture de celui-ci font long feu sur cette île. « Peut-être l'air marin n'est-il finalement pas si propice à l'éclosion des idées… songe-t-elle en ôtant doucement le livre de la poitrine de Paul. J'aurais pourtant pensé le contraire, poursuit-elle intérieurement, lorsqu'on voit le nombre de romans publiés chaque année en Bretagne. Ou alors, il faut précisément être breton pour réussir à tremper sa plume dans l'encre de la mer. Il n'empêche, j'envie la facilité avec laquelle il s'abandonne au sommeil ! Je ne sais pas comment il peut avoir la conscience si claire… et la mémoire si courte… »

Elle enfile un cardigan supplémentaire et s'installe à la petite table de bois éclairée d'une lampe de bureau ancienne en régule et abat-jour corolle en pâte de verre vieux rose. Au bout de quelques minutes, elle est parvenue à se concentrer et retrouve avec plaisir les

personnages enfantins du dernier roman jeunesse de sa série Drôles de Zèbres. Elle doit à présent aider Martin à sortir du puits dans lequel il a malencontreusement culbuté en voulant récupérer le sac à dos que cet abruti de Virgile a dérobé au petit Maxence avant de le jeter dans ce puits. Au fur et à mesure que ses petits personnages reprennent vie sous la pointe de son crayon bille, l'esprit de Salomé s'allège, envoyant valser au loin les idées inquiétantes qui sont venues la troubler un peu plus tôt. Perdue dans son monde imaginaire, elle n'entend plus le vent qui se renforce pourtant au-delà des solides fenêtres à petits carreaux. Par instants cependant, chahutée par la bourrasque, la lumière rose vacille sur la petite table de bois, promenant son faisceau hésitant sur le cahier d'écolier noirci de lignes régulières. Mais rien ne semble pouvoir arracher l'auteure à son écriture, qui avise la lumière incertaine comme elle le ferait d'une mouche importune qu'on chasse d'un revers de main machinal.

Quand retentit la cloche du dîner, Salomé relève la tête de son carnet avec l'impression étrange et agréable de revenir d'un long voyage en compagnie d'amis chers. Elle tourne la tête vers le lit où se dresse un Paul aux cheveux en bataille et au regard un peu perdu.

— Merde ! Quelle heure est-il ? gronde-t-il en regardant en direction de la fenêtre aux volets clos.

— Vingt heures, c'est la cloche du dîner qui t'a réveillé.

— Je déteste m'endormir comme ça en plein après-midi, après, je suis complètement vaseux. Tu aurais dû me réveiller…

— N'aie donc pas mauvaise conscience, tu avais sans

doute du sommeil en retard.

— Je risque surtout de faire une insomnie ce soir, maugrée-t-il en s'asseyant au bord du lit et en étirant les bras au-dessus de la tête. Tu n'as qu'à descendre avant moi, je prends une douche et j'arrive.

— Tu es sûr ? Ça ne se fait pas trop de…

— Je suis sûr, la coupe-t-il en se glissant dans la salle de bains.

Elle hésite un court instant et décide d'obtempérer. Elle dira qu'il était en communication téléphonique…

Paul a finalement fait très vite car au moment où il arrive dans la cuisine, le cheveu humide et l'œil éteint, la soupière est en train de passer de main en main. S'il espérait faire une entrée discrète, c'est raté car Longuédec s'exclame dans un gros rire :

— J'en connais qui ont fait un gros dodo, vous avez encore la marque de l'oreiller sur la joue, Paul !

Ce dernier y porte une main inquiète tandis que l'autre poursuit en riant plus fort :

— Mais non, mon brave, je plaisantais ! Vous avez le visage aussi lisse qu'un bébé au réveil.

Démasqué, Paul s'assoit à droite de sa femme et esquisse un sourire faussement complice. Dieu qu'il exècre ce bonhomme si content de lui ! Mais qu'est donc bien venu faire ce type sur cette île reculée, lui qui rêve tant de reconnaissance et de briller en société ! En outre, Paul constate qu'il n'est pas le dernier à descendre dîner puisque la place d'Yvan d'Angers est vide. Consciente de l'agacement de son époux, Salomé coupe court aux supputations de Longuédec pour demander à Armance si ses prévisions météorologiques toutes personnelles vont se concrétiser.

— J'en ai bien peur, avoue celle-ci en tordant la bouche en un rictus inquiet, mais il n'y a pas lieu de s'affoler, notre île en a vu d'autres !

— Dieu vous entende, frissonne Salomé en servant son mari d'une main légèrement tremblante.

— Eh bien moi, intervient Longuédec, je me réjouis, au contraire, de l'imminence de cette tempête. N'est-ce pas merveilleux, pour nous écrivains, de nous retrouver au cœur des évènements, au lieu de nous contenter de les imaginer ? Pensez-vous que ces auteurs nordiques qui ont le vent en poupe en ce moment, n'ont jamais vécu « en vrai » les blizzards terribles qu'ils dépeignent dans leurs romans ?

Longuédec, qui pensait avoir lancé un sujet de discussion fédérateur, en est pour ses frais, personne ne songeant à enchaîner. Il réitère donc sa question en plantant ses poings armés de ses couverts, de part et d'autre de son assiette. L'attitude péremptoire surprend l'assemblée et semble étonner son auteur lui-même, qui se fend d'un rictus contrit. C'est finalement de Tanner que vient une réponse :

— Il est parfois suffisant d'imaginer les choses, glisse celui-ci à mi-voix, sans quitter son assiette des yeux.

Intriguées par ce ton grave qui dénote dans cette conversation somme toute légère, les cuillères se sont figées au-dessus des assiettes creuses.

— Soyez plus précis, mon vieux ! réagit aussitôt Longuédec en fronçant le sourcil. Vous nous faites saliver…

Le susnommé, qui ne semble pas apprécier la familiarité de l'auteur à succès à son endroit, garde le silence et continue à manger. Mais Longuédec ne

s'avoue pas vaincu pour autant et, tandis qu'il se ressert une assiettée de potage, prend la tablée à témoin :

— N'est-ce pas, vous autres, que vous voudriez en entendre davantage de la bouche de notre cher Geoffroy ?

Un sourire contraint général lui répond, tous continuent à manger.

— Quel enthousiasme ! ironise Longuédec en piochant un morceau de pain, il n'y a donc que moi qui veux en savoir plus ?

— Apparemment, laisse tomber Suzanne en reposant sa cuillère à soupe dans son assiette vide.

Elle s'adresse ensuite à Armance pour la complimenter sur sa cuisine avant de lui poser quelques questions sur la typographie de l'île. La conversation coule ainsi doucement, rythmée seulement par le rugissement du vent et le grondement des flots plus bas sur la plage. Se rappelant l'absence d'Yvan à droite de son épouse, Paul demande à celle-ci où il se trouve.

— Dans notre chambre, répond-elle, il avait un début de migraine, et dans ces cas-là, le pauvre n'est bien qu'allongé dans le noir.

— Je compatis.

— Demain, tout devrait être rentré dans l'ordre, après une bonne nuit de sommeil.

— Espérons-le pour lui…

*

La tête sur l'oreiller, Bénédicte, déjà en tenue de nuit, regarde paresseusement sa compagne enfiler son

pyjama de pilou à rayures.

— Il est franchement lourdingue, ce Longuédec, à essayer de tirer les vers du nez à ce pauvre Geoffroy, tu ne trouves pas ?

— C'est bien pour ça que je l'ai interrompu, lui rappelle Suzanne en venant se glisser dans le lit jumeau, je crois que ça lui aura fait la leçon.

— On ne l'a plus entendu après, c'est vrai, s'amuse Bénédicte en attrapant son livre sur la table de chevet. Je pense que ce type n'est définitivement pas soluble dans un groupe, quel qu'il soit.

— Trop égocentrique pour ça, résume froidement sa voisine en enlevant sa montre pour la poser sur le chevet. Tu entends ce vent ! C'est de pire en pire, j'ai l'impression que les vagues vont se jeter à l'assaut de la maison !

— La mer est un peu loin tout de même…

— Elle donne pourtant l'impression d'être à la porte, le ressac est tellement violent.

— Viens dans mon lit, si tu as si peur…

— Puisque tu insistes… fait la femme aux cheveux courts en quittant sa couche.

13

Un hurlement glaçant déchire soudain le silence entretenu par les épais murs de granit. Puis un deuxième, plus aigu, heurté, qui semble ne devoir jamais s'arrêter.

Arrachée brutalement au sommeil, Armance saute à bas de son lit et se rue dans le couloir sans prendre la peine d'enfiler un peignoir.

Deux portes se sont déjà ouvertes, dans lesquelles s'encadrent Longuédec, dans son élégant pyjama de soie gris, et Salomé, grelottant dans sa longue chemise de nuit blanche, qui tient les bras croisés sur sa poitrine.

— Mon Dieu, mais quel était ce bruit ? chevrote-t-elle en tremblant de plus belle. On aurait dit un hurlement de bête !

— Un cri très humain, au contraire, corrige froidement Longuédec en rejoignant la propriétaire des lieux qui vient de sortir de sa chambre.

— Qui a crié ainsi, Armance, vous avez une idée ? s'enquiert le couple d'Angers en émergeant de leur chambre.

— Aucune, accompagnez-moi, je vous prie, lance-t-elle à l'adresse de l'auteur à succès. Cela venait de

l'étage…

Il la suit quatre à quatre dans l'escalier en chêne patiné, à rampe soutenue par de gros barreaux ronds. Parvenue sur le palier, Armance lance à la cantonade :

— Merci de sortir de vos chambres !

Les portes s'ouvrent lentement, livrant passage à des visages déformés par la peur. Bénédicte s'enquiert d'une voix que l'angoisse rend tremblante :

— Mais d'où venait ce hurlement ? Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, avoue Armance en interrogeant Maryse du regard.

Mais celle-ci, le nez chaussé de ses épaisses lunettes à verre fumé, secoue la tête en ouvrant les mains en signe d'ignorance. Derrière elle se profile Erwan, encore tout habillé et qui se frotte les yeux avec l'air surpris d'un enfant découvrant ses paquets au pied du sapin.

— Qu'est-ce qui s'passe ? ânonne-t-il d'une voix ensommeillée. J'ai entendu crier, non ?

Au même instant, deux portes plus loin, apparaît Tanner, le regard encore plus sombre qu'à l'accoutumée. Il ne pose pas de question, mais son visage trahit la même inquiétude que celui des autres résidents.

Les mains sur les hanches, Armance exprime son désarroi :

— Je ne comprends pas, le cri semblait venir de cet étage et pourtant, vous êtes tous là, sains et saufs… Je ne comprends rien…

— Mieux vaut nous recoucher, prononce Tanner en disparaissant dans sa chambre dont il ferme la porte sans bruit, derrière lui.

Armance hausse les épaules avec fatalité, prononce un « Bonne nuit ! » sans conviction et rebrousse chemin, précédée de Longuédec qui, contrairement à son habitude, n'a pas dit un mot. À l'étage du dessous, Salomé qui donne l'impression de n'avoir pas bougé d'un centimètre, se précipite vers elle :

— Alors ?

— Rien. À croire que nous avons tous rêvé…

— Mais enfin, c'est impossible ! Nous avons tous entendu ce cri de bête !

— Ce cri d'humain, corrige froidement Longuédec en approchant à son tour. Au fait, où se trouve votre mari ?

— Dans notre chambre, je suppose qu'il n'a rien entendu…

— Impossible, rétorque Longuédec en faisant mine de vouloir y pénétrer pour s'assurer de la présence de Paul.

Mais la jeune femme a anticipé son geste et lui en barre l'accès de son corps que la chemise de nuit fait paraître encore plus ramassé. N'étaient ses premières rides, on penserait à quelque pensionnaire arpentant les couloirs de son collège.

— Je ne vous permets pas !

— Vous avez quelque chose à cacher ? insinue Longuédec en s'apprêtant de nouveau à forcer le passage.

— S'il vous plaît, Guillaume, enjoint Armance sur un ton pacificateur.

— Cela ne vous surprend pas qu'elle nous empêche de voir si son mari va bien ? riposte-t-il en haussant le ton. Et si c'était lui qui avait poussé ce hurlement ? Y avez-vous songé ?

— Salomé l'aurait entendu, répond calmement l'hôtesse.

— Sauf si c'est elle qui…

Mais Longuédec n'a pas le loisir de poursuivre car Maryse, emmitouflée dans un gilet en laine grise informe, intervient à son tour :

— Veuillez, s'il vous plaît, respecter l'intimité des résidents de cette maison, Guillaume ! Rien ne vous autorise à rentrer chez les autres, tout de même !

— Qui vous dit que ce n'est pas Paul qui a crié ? Faites ce que vous voulez, mais moi, je veux en avoir le cœur net !

Il joint le geste à la parole et bouscule Salomé pour accéder à la porte de sa chambre. Déséquilibrée, cette dernière s'écarte malgré elle et assiste, impuissante, à l'intrusion de Longuédec dans son domaine. Cependant, celui-ci réapparaît déjà, les bras ballants :

— Au moins, je n'aurai pas eu sa mort sur la conscience… marmonne-t-il en regagnant sa chambre d'un pas vif.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ? s'écrie la jeune femme en se signant pour conjurer le mauvais œil. Il ne m'a même pas laissé le temps de lui expliquer que Paul avait pris un somnifère !

— Ne vous inquiétez pas, la rassure Armance, je suppose que l'un d'entre nous aura fait un cauchemar, voilà tout… Essayons de nous rendormir, nous y verrons plus clair demain matin.

— Vous avez raison, bonne nuit, Armance.

Cette dernière s'éloigne à pas lents en direction de sa chambre, mais une fois qu'elle s'est assurée que tous ont réintégré leurs pénates, elle rebrousse chemin pour grimper à pas de loup et s'arrêter à la porte de Tanner.

Elle gratte d'un index léger le chêne robuste du pêne. La porte s'entrebâille sans un bruit, sur un Tanner qui ne semble pas surpris de la trouver sur le seuil, le doigt posé sur les lèvres. Il s'efface pour la laisser entrer et se laisse tomber sur son lit qui ressemble à un champ de ruines. Le drap n'est plus qu'un bouchon abandonné sur l'alèze à demi enlevée et l'édredon froissé gît sur la descente de lit.

Il a posé les avant-bras sur ses cuisses minces et se frotte les mains comme s'il cherchait à les réchauffer. Par réflexe, Armance s'empresse de vérifier que le gros radiateur de fonte fonctionne et constate que le locataire l'a positionné sur la température la plus basse. De fait, même s'il ne fait pas vraiment chaud dans la chambre, elle considère que c'est une température idéale pour bien dormir.

— Je n'ai pas froid, indique Tanner qui a deviné plus qu'il n'a vu la propriétaire des lieux aller jusqu'à la fenêtre.

— C'était vous, le hurlement, n'est-ce pas ? demande-t-elle sans préambule, en tournant la chaise de bureau dans sa direction avant d'y prendre place.

— Comment…

— Cela ne pouvait être que vous…

Il lève un sourcil circonspect tandis qu'elle enchaîne :

— Je connais bien ma maison et je sais que le bruit venait d'ici.

— Et j'ai la tête de l'emploi, n'est-ce pas ? ne peut s'empêcher de persifler l'homme aux yeux enfoncés dans leurs orbites.

— Je ne dirais pas ça, sourit Armance, mais il est vrai que j'ai immédiatement deviné que c'était vous la

victime de ce mauvais rêve. Car il s'agissait d'un cauchemar, je me trompe ?

Il fait non de la tête et baisse à nouveau les yeux en direction du tapis encombré.

— Vous voulez en parler ? propose doucement Armance en rapprochant légèrement son fauteuil.

Mais Tanner s'est retiré dans sa coquille, n'offrant aux yeux de son interlocutrice que la paroi infranchissable de son dos voûté.

— Bien, dans ce cas, je vais vous laisser, prononce-t-elle sur le même ton en se mettant sur ses pieds pour se diriger vers la porte.

— Attendez ! l'arrête-t-il sans hausser le ton pour ne pas trahir la présence d'Armance chez lui. Je ne voulais pas me montrer grossier, mais…

— Ne vous inquiétez pas, une autre fois, si vous voulez…

— Je fais très souvent des cauchemars, explique-t-il alors d'une voix précipitée, comme s'il craignait que les mots ne se dérobent à nouveau. Très souvent…

— Cela fait longtemps que vous en souffrez ? demande-t-elle en abandonnant la poignée de bois ronde et hésitant à venir se rasseoir.

— Je vous en prie… murmure-t-il en désignant le fauteuil de bureau.

Elle s'exécute et tend le visage vers lui en manière d'encouragement. Ce faisant, elle hoche la tête comme s'il avait déjà repris la parole.

Tanner soupire et laisse tomber les mots plus lentement à présent, un à un, tels les grains d'un chapelet :

— Oui, cela fait longtemps, trop longtemps… Mais

déjà, il s'interrompt, incapable de gratter plus avant la fine couche de sable sous laquelle il a enfoui ses souvenirs.

— Vous êtes reporter de guerre, c'est bien cela ?

— Oui.

— Vous étiez sur des zones de conflit ?

— Oui.

— C'est depuis ce temps que vous avez développé ces… troubles ?

— Oui.

— Je vois. Et…

— Vous allez demander si je me soigne, je présume… rétorque Tanner malgré lui.

— Eh bien, je…

— Désolé de me montrer agressif, mais c'est difficile pour moi de parler de tout ça.

— Je comprends.

Il hausse les épaules en secouant la tête.

— Vous comprenez avec la distance que mettent l'écran de télévision, le poste de radio ou la feuille de journal…

— C'est vrai, mais cela n'empêche pas l'empathie, répond Armance sur un ton un peu brusque, en esquissant le geste de se lever.

Cependant, il lui fait signe de ne pas bouger et poursuit d'une voix que l'émotion étrangle :

— Je sais que vous voulez bien faire, mais c'est comme si je refusais qu'on m'aide. C'est étrange, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce sans un mot, en opinant du chef lentement.

— Je suis suivi par une équipe de médecins

spécialisés dans le syndrome d'ATC depuis mon retour d'Afghanistan, il y a huit mois. Et, croyez-le ou pas, ajoute-t-il dans un rictus un peu triste, je vais de mieux en mieux…

— Mais, je vous crois, Geoffroy, sourit-elle à son tour, et je suppose que votre séjour ici s'inscrit dans le cadre de votre…

Elle ne sait soudain quel mot utiliser qui ne blessera pas son interlocuteur.

— … thérapie, lui souffle-t-il. Ou retour à la vie, cela dépend dans quelle perspective on se place.

— J'espère que vous parviendrez à vaincre vos démons, Geoffroy. Et merci de m'avoir parlé en confiance, répond Armance en se levant pour prendre congé.

— Merci de m'avoir tendu la main, murmure Tanner en quittant sa couche pour la raccompagner. En revanche, si vous pouviez éviter d'en…

— … parler aux autres ? Naturellement ! Je ne dirai pas un mot au reste du groupe des raisons qui vous font faire ces cauchemars, néanmoins, je pense que demain matin, vous devriez leur dire que vous avez fait un mauvais rêve et que vous avez eu honte de l'avouer. Qu'en pensez-vous ?

— Je suppose que vous avez raison… Sans cela, j'imagine qu'un climat de psychose risquerait de s'installer dans la maison…

— Exactement, réplique Armance en se glissant discrètement sur le palier.

14

— Je n'ai pas fermé l'œil du reste de la nuit, se plaint Perrine en s'asseyant à table avec un profond soupir. Et vous ? demande-t-elle aux autres convives dont la mine chiffonnée dit mieux que les mots le manque de sommeil.

— Pareil pour nous, répond Longuédec en se servant une grande tasse de café. J'ai vraiment cru que l'un d'entre nous se faisait égorger, ajoute-t-il avec une note d'excitation dans la voix.

— Touchons du bois ! s'écrie Salomé en saisissant à pleines mains l'épaisse table de chêne patinée par les ans. Et vous, les filles, vous avez pu vous rendormir après ? demande-t-elle à l'adresse des deux plus jeunes de la maisonnée.

— J'ai la chance de dormir où et quand je veux, répond calmement Suzanne en avalant son café. Ce n'est pas comme Bénédicte, ajoute-t-elle en lui assenant une petite tape sur le bras.

Celle-ci sursaute, comme si elle se faisait rappeler à l'ordre. La mâchoire crispée, elle confirme les dires de sa voisine et replonge la tête dans son bol, laissant le rideau de ses cheveux blonds entourer son visage.

— Ce cri m'a rappelé une lecture de jeunesse, Le

Chien des Baskerville, vous voyez de quoi je parle ? renchérit Longuédec avec une jubilation malsaine, tandis qu'il mord dans sa tartine de pain beurrée. Que j'ai pu avoir peur en lisant ce bouquin ! ajoute-t-il la bouche pleine. D'autant que je faisais exprès de le lire à la lueur d'une bougie, pour décupler mon sentiment d'angoisse !

— Mon Dieu, Guillaume, taisez-vous ! l'interrompt Salomé en frissonnant de peur. On dirait que cela vous amuse de nous effrayer !

— Un petit peu, concède celui-ci avec un sourire qui tient davantage de la grimace. Mais nous sommes entre adultes, tout de même, nous n'allons pas nous mettre à avoir peur de notre ombre !

Tanner repose la théière sur la table avec une brusquerie qui fait soudain sursauter les convives. Il regrette aussitôt de ne pas avoir su contrôler sa propre nervosité et d'avoir attiré l'attention des autres. Mais il a quelque chose à dire qui ne peut attendre. D'ailleurs, Armance, adossée à l'évier, semble guetter ses explications pour la nuit passée.

— Désolé de vous avoir fait peur, s'excuse-t-il sans sourire, mais il faut que je vous avoue quelque chose…

Il se racle la gorge avec embarras avant d'indiquer brièvement :

— J'ai fait un terrible cauchemar hier soir, je suis désolé de vous avoir effrayés…

— M'enfin, Tanner, s'exclame aussitôt Longuédec, la mine outrée, vous auriez pu nous le dire au lieu de nous laisser ainsi dans le doute et la crainte !

— Geoffroy devait se sentir gêné, prononce Bénédicte en volant au secours du reporter, ça peut se comprendre.

— Mais tout de même, insiste Longuédec en haussant le ton, il a failli nous faire mourir de peur !

— Le mot « compassion », ça vous parle, Guillaume ? s'interpose Suzanne sur un ton faussement aimable, en piochant une clémentine dans la corbeille. Vous savez, c'est un sentiment humain qu'on retrouve chez la plupart des…

— Gardez vos sarcasmes pour vous ! la coupe Longuédec en reposant bruyamment sa tasse. Vous avez du toupet de défendre Tanner qui nous a causé cette terrible frousse cette nuit !

— N'est-ce pas vous, je vous cite, qui venez de dire que nous ne devions pas « avoir peur de notre ombre » ?

Vexé, Longuédec décide de ne pas répondre et s'empare d'un quotidien posé sur le buffet breton derrière lui.

— C'est celui d'aujourd'hui ? demande-t-il à Armance dont on n'aperçoit que le buste penché au-dessus de l'évier de faïence.

Comprenant que la question s'adresse à elle, elle répond platement :

— Non.

— Et comment se fait-il que…

— Vous pensez vraiment que le bateau a bravé la tempête pour venir déposer la presse à l'aube, Guillaume ? l'interrompt-elle sèchement avant de retourner à ses légumes.

Bénédicte et Suzanne ne peuvent étouffer un rire complice tandis que Longuédec fronce encore plus les sourcils avec l'envie irrépressible de monter faire ses bagages et quitter au plus tôt cette maison de fous. Mais c'est sans compter avec un orgueil plus fort que le

sentiment d'exaspération. Il se renfrogne encore un peu plus pendant que le reste de la tablée achève son petit-déjeuner. Peut-être dans le but de réconforter Geoffroy Tanner, ébranlé par l'explosion de colère qu'il a fait naître chez Longuédec, Bénédicte s'est mise à l'interroger sur les endroits insolites qu'il peut leur recommander sur l'île. Mais celui-ci peine à fournir la réponse attendue et c'est d'une voix hésitante qu'il explique qu'à son avis, n'importe quel lieu au monde peut revêtir un caractère « insolite » selon la personne qui le visite et son état d'esprit du moment.

— Tout à fait d'accord avec vous, acquiesce Salomé en vidant sa tasse de thé, il m'est arrivé de visiter des endroits que l'on m'avait vendus comme incontournables et que j'ai trouvés sans intérêt. J'ajouterai aussi que tout dépend en quelle compagnie on découvre un lieu…

— Cela peut être en aucune compagnie, la corrige Yvan d'Angers, avec cette manière – dont il semble avoir fait sa marque de fabrique – de systématiquement contester ce qui vient d'être dit.

« Décidément, songe Salomé en fixant son voisin d'en face, dont la satisfaction se lit sur le visage aux traits réguliers, je n'aimerais pas être sa femme ! Dieu sait ce qu'il lui fait endurer… », pense-t-elle en se remémorant le bruit inquiétant qui l'a fait trembler hier soir avant le dîner. Néanmoins, Salomé ravale la parole acide qui s'apprêtait à franchir ses lèvres ourlées et prononce platement :

— Vous avez raison, mieux vaut parfois être seul que mal accompagné. Bon, sur cette profonde réflexion, je m'en vais, ajoute-t-elle avec un sourire un peu narquois en repoussant sa chaise.

Son mari lui emboîte le pas tandis que les autres – Longuédec excepté – leur souhaitent une bonne journée, malgré la tempête qui semble vouloir reprendre de la vigueur.

15

La pluie s'est remise brusquement à tomber, accompagnée de bourrasques tempétueuses qui soulèvent les rares feuilles mortes pas encore retournées à la terre. La mer couleur de plomb se cabre, telle une cavale indomptable, faisant claquer ses sabots sur l'onde glacée. Yvan d'Angers a laissé Perrine se reposer à la maison car celle-ci n'est pas parvenue à retrouver le sommeil après que Tanner les a tous réveillés en hurlant. Tous ? D'Angers s'interroge soudain sur les réactions des uns et des autres, la nuit passée. De fait, l'attitude de Longuédec n'a pu échapper à personne, tant celui-ci est incapable de garder ses sentiments pour lui-même. En revanche, il ne se souvient pas avoir entendu Maryse, ou Erwan, ou encore Paul hier soir. Enfin si, rectifie-t-il aussitôt pour lui-même, il a entendu Maryse parler à Armance, au premier étage, lorsque cette dernière est montée aux nouvelles. En revanche, il ne jurerait pas avoir entendu la voix des deux autres. Ont-ils même seulement été aperçus par quelqu'un durant les évènements de la nuit ? Sont-ils tous sans exception sortis de leur chambre ? Non, Paul, lui, ne s'est pas montré, car, selon sa femme, Salomé, il dormait comme un loir d'un

sommeil artificiel. D'ailleurs, Longuédec s'est chargé d'aller vérifier en entrant au pas de charge dans la chambre conjugale. Mais soudain, sa pensée lui échappe tandis que son regard est attiré par un point en contrebas des rochers, à quelques encablures du rivage. Il essuie la pluie sur son visage et plisse les yeux afin de mieux distinguer ce qui ressemble à une silhouette qui s'agite. Ou plutôt non, deux silhouettes qui semblent s'agripper l'une à l'autre. Mais il a beau scruter l'horizon, il ne voit plus rien, comme si l'apparition n'avait été qu'un produit de son imagination débridée.

Il hausse les épaules et se remet en route, courbant le dos dans une dérisoire tentative d'échapper aux gouttes qui plaquent ses cheveux sur son crâne et forment devant ses yeux un écran quasi impénétrable. Il perçoit alors le bruit d'un martèlement qui lui fait aussitôt porter le regard sur la crête des vagues, s'apprêtant presque à voir la jument sauvage que son imagination se figurait, quelques secondes plus tôt fendre les flots. Mais immédiatement, sa raison reprend le dessus et le radar de ses yeux cherche l'origine du bruit. Le son de la cavalcade se rapproche, mêlé à la plainte du vent et à ce qui ressemble à un gémissement.

D'Angers distingue alors, à travers le rideau serré de pluie, une silhouette qui débouche, ventre à terre, de l'angle du sentier, annoncée par des appels angoissés. Parvenu à sa hauteur, l'individu pile brusquement, faisant visière de ses mains pour prolonger la capuche de son ciré bleu marine. Il a le souffle court et les mots jaillissent de sa bouche, pressés et confus.

— Pardon ? demande d'Angers.

— Plus bas… sur la plage… il y a… il y a… un corps…

D'Angers, qui s'était imaginé avoir affaire à un homme, découvre qu'il n'en est rien en entendant les inflexions féminines de la voix. Il se rend compte que les préjugés ont la vie dure, qui font imaginer que seul un représentant du sexe masculin s'aventurerait dehors par un tel temps. C'est sans compter avec l'histoire bretonne qui, de tout temps, a vu les femmes de cette région braver les éléments.

— Vous êtes certaine ? fait d'Angers en criant presque pour couvrir le bruit du vent et des vagues.

— Comme je vous vois, articule la femme en mettant sa main en porte-voix, il faut appeler les secours !

— Je n'ai pas de portable et, de toute manière, avec cette tempête…

— Je sais, le coupe-t-elle en commençant à le dépasser pour redescendre, il n'y aurait pas de réseau de toute manière. Mais il faut aller chercher du renfort au village.

D'Angers lui emboîte le pas et peine à suivre l'allure de la femme visiblement coutumière des aléas du terrain. Le souffle court, il pousse la voix pour demander :

— Y a-t-il un service de police sur l'île ?

— Vous plaisantez ! ahane l'inconnue en accélérant encore. À quoi servirait-il ?

— À ramasser les cadavres ! rétorque d'Angers en bénissant ses deux joggings hebdomadaires qui lui permettent de calquer son rythme sur celui de cette personne dont il ignore tout.

Elle ne répond rien mais indique de son bras qu'elle tend devant elle :

— Les Guyader habitent ici, dans la maison que l'on distingue au bout du pré, mais ce sont des personnes

âgées, ils ne nous seront pas d'un grand secours…

Ils poursuivent leur course folle jusqu'au premier croisement et, sans avoir besoin de se concerter, obliquent spontanément vers l'hôtel qui dresse sa stature derrière les arbres. Ils traversent la pelouse jonchée de branches mortes en s'enfonçant dans la terre gorgée d'eau. Pliée en deux pour reprendre son souffle, la femme se met à tambouriner sur ce que d'Angers suppute être la porte d'entrée, car seul un œil familier peut se repérer sous le déluge qui brouille le décor. Leur appel restant sans réponse, ils décident de ne pas attendre davantage et pénètrent à l'intérieur de la vieille bâtisse. On pourrait croire les lieux abandonnés, n'était-ce la lampe Art déco allumée sur le meuble en demi-lune figurant l'accueil. En outre, bien que l'hôtel soit loin d'être aussi surchauffé que les habituels établissements de ce genre, il y règne une chaleur qui contraste agréablement avec la température glaciale du dehors.

— Il y a quelqu'un ? se met à héler la femme en ciré en s'ébrouant au pied du bureau de la réception.

À présent que ses yeux ne sont plus troublés par le déluge, d'Angers se demande comment il a pu la confondre avec un homme. À sa décharge, néanmoins, bien malin celui qui aurait pu deviner sous la tenue intégrale de pêcheur, la sensualité de courbes féminines. D'Angers détourne les yeux, étrangement troublé par la proximité de cette femme dont il ne sait rien et du parfum capiteux qu'exhalent ses vêtements mouillés, révélé par la chaleur du corps qu'ils recouvrent.

S'annonçant d'un raclement de gorge, un homme consent enfin à émerger de la pénombre, sortant de ce qui doit être la cuisine ou l'espace privé. Par la porte

laissée ouverte leur parviennent les exclamations faussement enjouées d'un animateur de télévision, hurlant aux trois candidats en sueur, alignés en arc de cercle qu'ils sont en train de vivre une des plus palpitantes expériences de leur vie. Pensez donc, passer à la télévision et, en plus, avec un peu de chance, gagner l'automobile jaune canari juchée sur son estrade, dont le concessionnaire n'a jamais dû réussir à se débarrasser…

Lorsqu'il prend la parole, le ton rogue de l'arrivant bedonnant tranche avec la voix survoltée du présentateur.

— On est fermés, faut aller voir ailleurs si vous cherchez…

Il s'interrompt en reconnaissant l'arrivante qui vient de faire retomber sa capuche sur sa nuque, découvrant une chevelure rousse coupée court, encadrant un petit visage en triangle au teint clair.

— Ah, mais c'est toi, Soazig ! Désolé, j'avais pas fait le rapprochement, vu que tu étais avec monsieur… monsieur ?

— Je m'appelle Yvan d'Angers, je loge actuellement chez Armance…

— Ah ! prononce le patron sur un ton qui en dit long sur ce qu'il pense de la fameuse maison des écrivains.

— On verra plus tard pour les présentations, Gilbert, je viens de tomber sur un corps, sur la grève !

Sous le coup de la surprise, le corps massif du bonhomme se met à vaciller sur sa base, tandis que son visage rougeaud se vide soudain de sa couleur.

Alertée par l'exclamation de Soazig, la femme du patron apparaît, aussi menue que son époux est trapu, et la tête couverte de bigoudis multicolores qui la font

ressembler à quelque mouton mal nourri que de sales gamins se seraient amusés à teindre.

— J'ai entendu du bruit, fait-elle en portant les mains à ses cheveux avec coquetterie, nous n'attendions personne…

— Ils ont vu un corps sur la plage, l'informe Gilbert sans ménagement, un corps mort !

— Un corps-mort, et alors ? Je ne vois pas ce qui vous tracasse, réplique la femme en secouant la tête d'incrédulité.

— Mais tu ne comprends donc pas, insiste le mari, on te parle pas d'une ancre mais d'un humain échoué sur le sable !

— Ah ben, v'la autre chose, alors ! V'la autre chose ! réagit la tenancière en agrippant le plateau du bureau circulaire.

La femme est à présent aussi pâle que son mari et semble prête à tourner de l'œil. Soazig vole à son secours en glissant une chaise sous son postérieur. La propriétaire s'y laisse tomber et remercie d'un hochement de tête avant de demander des détails.

— Je n'en sais pas plus, explique Soazig. J'étais en train d'essayer de pêcher quelques palourdes quand j'ai aperçu une sorte de masse sombre un peu plus loin. J'ai d'abord pensé à un filet de pêcheur échappé d'un bateau mais j'ai vite compris que c'était une personne à plat ventre…

À l'évocation de sa découverte, elle ne peut réprimer un haut-le-cœur, ou un sanglot étouffé. À son tour, elle juge prudent de s'asseoir avant de demander :

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? On n'a pas de réseau téléphonique avec cette tempête et le maire est en vacances en Belgique, en ce moment.

Le cri que pousse Jeanine les fait soudain sursauter :

— Mais Gilbert, on a deux policiers qui logent chez nous ! On va leur dire, ils sauront quoi faire !

Elle joint le geste à la parole, oubliant qu'elle a manqué défaillir la minute d'avant, et se jette dans l'escalier. On l'entend parlementer à l'étage, sans que l'on puisse décoder les paroles échangées. Immédiatement, un homme brun, vêtu d'un pantalon sombre et d'un pull-over à col roulé en cachemire bleu ardoise, descend l'escalier.

— Commissaire Perrot, se présente-t-il en tendant la main à Soazig et d'Angers. Madame Pensec m'annonce que vous avez trouvé un corps sur la plage ? demande-t-il en fronçant les sourcils de curiosité. Vous pouvez m'en dire plus ?

— Malheureusement non, réplique Soazig en haussant les épaules. Comme je venais d'expliquer, j'étais partie à la palourde. Je sais, c'était risqué avec ce temps, mais… Bref, à un moment, j'ai jugé plus prudent d'arrêter car on n'y voyait quasiment plus rien avec cette pluie. Et c'est là que j'ai repéré une masse sombre que j'ai d'abord prise pour un filet de pêche échappé d'un bateau.

— Et vous vous êtes approchée…

— Oui, rétorque Soazig comme si elle se sentait soudain prise en faute, je me suis dit qu'un filet égaré serait toujours mieux au sec chez moi qu'abandonné sur le sable.

— Évidemment, répond Perrot sans que l'on sache s'il trouve l'attitude de la femme normale ou incongrue. Et donc, en voulant relever le filet, vous avez compris qu'il s'agissait d'un corps…

— Oui…

— Vous l'avez touché ?

— Grand Dieu, non ! s'exclame son interlocutrice avec une moue dégoûtée, avant de préciser, sur la défensive à nouveau : De toute manière, on dit bien qu'il ne faut pas toucher une scène de crime, n'est-ce pas ?

— Ah ! ne peut s'empêcher de sourire Perrot. Parce qu'il s'agit d'un crime, en plus !

— Eh bien, eh bien, se met à bafouiller Soazig avec embarras, j'ai tout de suite pensé que…

— C'est bizarre, commente à son tour Jeanine Pensec en se faisant involontairement l'écho du commissaire, moi je n'aurais pas envisagé ça tout de suite. Du coup, je crois bien que j'aurais touché le corps…

Brusquement, une idée lui traverse la tête :

— Mais vous êtes certaine, Soazig, que la personne était bien morte ?

— Oui, elle avait l'œil ouvert… fixe…

Un nouveau haut-le-cœur la fait frissonner et porter les bras en croix contre sa poitrine pour se réconforter.

— C'était… c'est un homme ou une femme ? bégaie l'hôtelière en se tordant les mains en un mélange un peu malsain de peur et d'excitation.

Soazig remue lentement la tête de droite à gauche et souffle :

— Je n'en sais rien… Un homme, peut-être ? Non, je ne suis sûre de rien… Mais qu'allons-nous faire à présent ? demande-t-elle en se tournant brusquement vers Perrot et en prenant son courage à deux mains pour se lever.

— Vous, rien, répond-il platement avant de corriger : enfin, si, je vais devoir vous demander de m'accompagner sur les lieux.

— Comment ? Mais non, je ne veux pas y retourner ! s'écrie la rousse avec la voix soudain apeurée d'une petite fille. Il n'en est pas question ! Vous ne pouvez pas me demander ça !

— Je crains que si, il faut bien que vous me guidiez jusqu'au « lieu du crime », répond-il avec un brin d'ironie en reprenant l'expression utilisée par la femme aux cheveux coupés à la garçonne.

Du regard, elle consulte d'Angers, resté muet jusqu'alors, qui confirme silencieusement les propos de Perrot. Abattue, elle laisse tomber ses épaules et remonte lentement sa capuche mouillée sur ses cheveux roux. Puis elle prend la direction de la porte d'entrée et, sans attendre Perrot, se glisse au-dehors. Celui-ci s'est précipité à l'étage et redescend déjà, son imperméable et son parapluie à la main.

— Vous direz à madame Sixte que j'ai été appelé sur une affaire, impossible de la joindre sur son portable.

— Pas étonnant avec c'te tempête, mais comptez sur moi, j'lui dirai. Par contre, le parapluie, à vot' place, j'éviterais… fait l'hôtelier en désignant l'objet d'un coup de menton.

Sans relever le conseil, Perrot est sorti en trombe, craignant que la pêcheuse de palourdes ne lui ait fait faux bond.

— Votre parapluie, je ne lui donne pas trois minutes, fait une voix sur sa droite.

Il avise alors Soazig qui a trouvé refuge sous le porche, rencognée dans l'angle du bâtiment, le visage renfrogné sous la capuche cirée. Avec regret, il décide

d'abandonner l'objet auquel on promet tant de malheurs et se jette dans le sillage de la femme qui s'est déjà élancée à travers le jardin boueux. Elle avance d'une allure décidée sur le terrain détrempé sur lequel Perrot manque se fouler la cheville à chaque pas.

— Vous êtes de Bréhat ? lui crie-t-il pour couvrir le bruit du vent, en parvenant à sa hauteur.

— Oui, répond-elle en poussant également la voix. Enfin, pas exactement, mais je suis installée sur l'île depuis quinze ans. J'arrivais de Paris…

— Ah ?

— Je tenais un restau à Montmartre. Un jour, j'en ai eu assez. L'impression de ne jamais voir le jour et de passer à côté des bonnes choses…

— Votre famille vous a suivie ?

— Non.

Le ton sans appel dissuade Perrot de poursuivre son questionnement et c'est en silence qu'ils s'engagent dans le raidillon bordé de genêts dont l'éclat jaune estival n'est plus qu'un souvenir délavé. Sur la droite, la mer fait le gros dos, roulant ses flots comme une plaque de zinc qu'on déroulerait à l'infini. Le vacarme du ressac se mêle au hurlement du vent et au craquement des branches malmenées. La femme a accéléré sans prévenir, manquant distancer Perrot qui s'applique pourtant à glisser ses pas dans les siens. Heureusement pour le Breton, les sentiers des douaniers non plus que les tempêtes n'ont de secret pour lui.

Brusquement, la femme s'arrête et désigne à son poursuivant un point en contrebas.

— C'est là ? demande-t-il en mettant la main en

visière pour tenter de distinguer quelque chose.

Mais il ne voit à perte de vue que l'étendue jaunâtre de la plage, délimitée par la frange mouvante du rideau métallique des eaux. Sa voisine s'est soudain changée en statue de sel, refusant de faire un pas de plus.

— Montrez-moi le chemin, hurle-t-il pour couvrir le fracas des flots.

Elle secoue la tête avec véhémence.

— Inutile, crie-t-elle en réponse, vous ne pouvez que tomber dessus en prenant sur la droite en descendant.

— Vous devez m'accompagner !

— Puisque je vous dis que…

— C'est un ordre ! Vous êtes témoin, vous devez être là !

Un soupir inaudible s'échappe de la poitrine de Soazig qui courbe le dos comme si elle voulait disparaître sous terre. Tout plutôt que se retrouver nez à nez avec ce cadavre qui lui inspire de la répugnance et qui, de toute manière, ne lui rendra jamais hommage pour service rendu ! Avec des semelles de plomb, elle se met alors à descendre le sentier qui se perd dans les taillis ronceux des genêts sans vie. La visibilité quasi nulle, ajoutée aux accidents du terrain semé de cailloux glissants, rend la progression difficile. Le visage noyé de pluie malgré sa capuche d'imperméable, Perrot avance les yeux au ras du sol, tâchant d'éviter les pierres qui se dérobent sous ses semelles. Soazig est nettement moins pressée d'arriver sur le lieu du drame, maintenant qu'elle sait qu'elle va à nouveau devoir se confronter au spectacle de la mort. Elle finit pourtant par mettre le pied sur la plage dont le sol spongieux rappelle quelque traître marécage. Traînant la jambe, elle prend la direction du corps sans

vie dont on ne voit goutte à travers la cotte de mailles que l'ondée a coulée. Soudain, elle marque l'arrêt, le bras tendu devant elle, mais aucun son ne sort de sa bouche. Perrot est arrivé à son niveau et s'éponge les yeux en étrécissant les pupilles pour repérer quelque chose, mais en vain. L'immobilité de sa voisine l'interpelle soudain.

— Je ne vois rien, constate-t-il.

— Il a disparu ! prononce-t-elle alors d'une voix qu'on devine blanche sous le vacarme du vent.

— C'est impossible, allons ! Vous avez dû vous tromper d'endroit !

Elle se tourne vers lui et crie :

— Je connais cette île comme ma poche et si je vous dis qu'il y avait un cadavre ici, vous pouvez me croire !

Perrot commence soudain à se demander si la femme qui l'a entraîné jusque-là a bien toute sa raison, mais il se dit que l'hôtelier lui aurait sûrement fait signe de se méfier des divagations de Soazig s'il avait eu le moindre doute sur sa santé mentale. En outre, un seul regard en sa direction suffit à convaincre Perrot qu'elle est complètement déboussolée par la disparition du corps. Il regarde lentement autour de lui à la recherche d'un quelconque indice pouvant laisser penser qu'un corps a bien séjourné à cet endroit. Mais rien sur le sol n'attire son attention. Le sable est jonché de paquets d'algues que les vagues ont ramenés et les débris de coquillages forment l'habituel échiquier irrégulier d'une plage à marée basse.

— Il n'y a plus rien à voir, constate Perrot en se redressant pour jeter un coup d'œil circulaire. S'il y a bien eu quelque chose… ajoute-t-il comme pour lui-même.

Mais Soazig, qui a lu sur ses lèvres plus qu'elle n'a entendu, se dresse sur ses ergots pour protester de sa bonne foi.

Le commissaire lève la main en marque d'apaisement et fait signe qu'il rebrousse chemin. Inutile de s'éterniser sur cette plage battue par les vents, sauf si l'on cherche à attraper du mal.

*

Les mains enserrant un bol de lait chaud qu'Armance a gentiment préparé en voyant l'état dans lequel était d'Angers en arrivant, celui-ci termine de relater l'événement dont il a été témoin.

— Mon Dieu ! s'exclame Salomé en portant une main à son cœur tapi sous la rondeur d'un sein mal dissimulé par la maille serrée du pull-over en cachemire jaune. Et vous dites qu'il y a un policier en pension à l'hôtel ?

— Deux même, si j'ai bien compris. Le commissaire a demandé en partant explorer la plage qu'on prévienne sa collègue qu'il sortait.

— Mais de qui peut-il s'agir ? s'interroge Perrine d'Angers en réprimant un frisson. Vous avez entendu parler d'une disparition récente, Armance ?

Cette dernière, abandonnant sa tâche en cours, a pris place autour de la table commune, contrevenant ainsi à ses principes de ne s'y asseoir qu'au moment des repas principaux. Mais l'émotion qu'on lit sur son visage suffit à faire comprendre cette soudaine entorse à un rituel bien établi.

Lorsque Yvan d'Angers a déboulé dans la maison, dégoulinant et bouleversé, ses éclats de voix ont attiré les résidents au rez-de-chaussée. Tanner est resté

debout, adossé au buffet breton, tandis que les autres se sont installés à table. Erwan appuie machinalement sur le bouton-poussoir de son crayon Bic qu'il tient à la main. Suzanne et Bénédicte, le front soucieux, sont assises l'une près de l'autre, faisant face au couple formé par Salomé et Paul. Maryse est à côté, occupée à dessiner des hiéroglyphes sur le bois patiné de la table. Perrine d'Angers s'agite sur sa chaise, en proie à une incrédulité qui la remplit d'impatience.

Longuédec est le seul à ne pas s'être montré, mais son absence n'a l'air de manquer à personne. Tous sont suspendus aux lèvres de d'Angers, dont le regard s'est soudain obscurci et qui précise d'un ton grave :

— Ce qui me tracasse, c'est que quelques minutes avant que cette Soazig se précipite sur moi pour demander du renfort, j'avais cru voir quelque chose au bord de l'eau…

— Quelque chose ? le coupe impatiemment Suzanne. Quelque chose comme quoi ?

Étrangement, d'Angers dont le caractère emporté n'a échappé à personne, ne s'offusque pas de l'interruption.

— Je n'en sais rien, avoue-t-il d'un ton morne, on aurait dit deux personnes en train de lutter ou peut-être de s'embrasser, va savoir… Mais ça pouvait tout aussi bien être le produit de mon imagination. Après tout, on n'y voyait pas à trois mètres avec cette tempête. D'ailleurs, j'avais balayé cette impression, mais maintenant que cet incident s'est produit…

— Ce n'était probablement qu'une illusion d'optique, renchérit Erwan qu'on n'avait pas entendu jusque-là.

— Écoutez, intervient Armance avec pragmatisme,

nous ne savons pas ce qui s'est réellement passé et nous ignorons même jusqu'à l'identité de la victime, alors je propose que nous repartions à nos occupations. Qu'en pensez-vous ?

Tous s'accordent sur ce point et la tablée se disperse, chacun s'engageant à se remettre à son travail d'écriture qui ne doit pas souffrir d'un quelconque contretemps.

16

Perrot a rebroussé chemin, autorisant Soazig à retourner chez elle. Il a noté ses coordonnées et lui a indiqué qu'il reviendrait vers elle au plus vite afin qu'elle fasse une déposition en bonne et due forme.

— Je croyais que, pour ça, il fallait se déplacer au poste, s'est-elle étonnée en serrant la main que Perrot lui tendait. En outre, vous n'êtes pas officiellement chargé de l'affaire, n'est-ce pas ?

— Encore faut-il qu'il y ait une « affaire » ! a répondu le commissaire en essuyant son visage ruisselant.

— Vous ne me croyez donc pas ?

— Je n'en sais rien, madame, ce que je sais, c'est que je n'ai rien constaté qui puisse laisser penser qu'un cadavre se soit trouvé sur la plage. Et pour ce qui est de mon habilitation à me charger d'une enquête, sachez qu'en l'absence d'autorité sur l'île et du fait de notre isolement pour cause de tempête, je suis naturellement légitime à m'en charger.

— Je vois… Bien, vous me tenez au courant ?

— Je n'y manquerai pas, accepte-t-il sans bien savoir ce qu'elle attend réellement de lui.

Perrot fait le chemin retour au pas de course, pressé de rentrer se mettre au sec et d'aviser Jeanne des évènements. Il la trouve assise au coin du feu que Pensec a consenti, après moult tergiversations, à allumer dans le petit salon. On a l'impression que si elle le pouvait, elle s'installerait carrément dans le foyer tant elle se tient proche de l'âtre.

Elle lève la tête à son arrivée et lui désigne le grand fauteuil en tapisserie d'un vert délavé, en vis-à-vis.

— Alors, c'est quoi cette histoire ? le presse-t-elle en posant ses avant-bras sur ses cuisses.

— Je crois que tu as trouvé le mot, soupire Perrot en ôtant son vêtement de pluie pour présenter son dos à la flamme. J'ai comme l'impression que cette Soazig a une imagination un peu débridée…

— Tu crois qu'elle a inventé ce cadavre sur la plage ?

Il avance une moue dubitative et secoue la tête.

— À première vue, je dirais que oui, même si elle ne l'a sans doute pas fait sciemment. Quoi qu'il en soit, nous devrons attendre une accalmie avant de redescendre sur le soi-disant lieu de la découverte.

— Nous verrons ça demain matin, fait Jeanne en se levant, car à présent que la nuit tombe, nous ne verrions rien sur le sable…

— Exactement, et en attendant, je vais aller prendre une douche brûlante et passer des vêtements secs…

— Je t'accompagne.

Ils quittent le coin du feu à regret pour traverser le hall d'entrée et la cage d'escalier où la température peine à grimper, malgré les promesses de Pensec de pousser les radiateurs. Mais il faudra sans doute quelques jours à l'hôtel resté plusieurs semaines inoccupé pour atteindre une température agréable. De

surcroît, les deux officiers ne sont pas convaincus que le couple d'hôteliers est vraiment disposé à le garantir dans leur établissement, étant donné qu'après la venue des policiers, les portes se fermeront à nouveau, et ce jusqu'au printemps. Et puis, il n'est pas sûr que les installations de l'hôtel répondent tout à fait aux normes des exigences thermiques actuelles, songe Jeanne en mettant frileusement son bras sous celui de son compagnon. Tandis que Perrot se glisse dans la baignoire à la porcelaine ébréchée par endroits, elle s'allonge sur le lit de ce dernier et tire l'édredon rouge sombre sur elle. Elle a emporté un roman autobiographique dans sa valise, bien qu'elle espérât secrètement qu'elle n'aurait pas le loisir d'en tourner les pages… Malheureusement, la journée qui vient de s'écouler lui a donné tort puisque Jean-Louis a passé la majeure partie de l'après-midi à chercher un cadavre imaginaire. En frissonnant, elle relève encore plus haut l'édredon sur son nez, maudissant l'hôtelier et son sens aigu de l'économie.

Mais ils trouvent vite un moyen de se réchauffer. Perrot est sorti de sa douche et, le corps ceint d'un drap de bain étonnamment grand et confortable pour le standing de l'hôtel, il se faufile sous les draps…

Ce n'est qu'au son de la cloche agitée par madame Pensec à dix-neuf heures précises que les tourtereaux se souviennent qu'ils ne sont pas seuls au monde. Perrot n'a plus éprouvé ce sentiment depuis ce qui lui semble une éternité. Rappelés à l'ordre par la cloche du dîner, ils rabattent la couverture en s'esclaffant et se mettent à rassembler leurs vêtements dispersés aux quatre coins de la chambre à la décoration vieillotte.

— Il ne te manque rien ? se moque soudain Jeanne en faisant tournoyer au-dessus de sa tête le caleçon qui

s'était glissé sous le sommier au cours de leurs ébats.

Il se jette sur elle dans son plus simple appareil et parvient à récupérer son bien, après l'avoir maîtrisée sur le lit.

— Je propose que nous combattions le froid dans la même couche ce soir, prononce Perrot en la lâchant pour se rhabiller.

— Si monsieur insiste…

Ils descendent dans la salle à manger où flotte une appétissante odeur de poisson au four, et prennent place à la table ronde pour deux, dressée d'une impeccable nappe blanche, dans un coin de la pièce. Les lithographies de scènes de chasse à courre qui ornent les murs tendus d'une toile vert clair dénotent dans ce cadre maritime, mais le patron a peut-être un passé de chasseur. Ou bien encore, ils ont hérité de ces tableaux de famille ou les ont chinés à moindre coût sur une brocante. Le reste de l'aménagement est à l'avenant, ni typiquement dans l'esprit marin ni vraiment dans le goût campagne, un mélange hétéroclite, plutôt disgracieux mais pourtant sympathique.

— Ils ont forcé sur la décoration, commente Jeanne en désignant du menton les meubles rustiques, massifs et sans style.

Sans se perdre en paroles inutiles, madame Pensec vient déposer la marmite fumante sur la table.

— On passe directement au plat principal, indique-t-elle sans que cette affirmation souffre de commentaire.

— Ce sera parfait, sourit Jeanne, et ça sent extrêmement bon.

— Et c'est bon, se congratule la femme en tournant les talons.

— Quel caractère aimable ! se moque Jeanne à mi-voix en commençant à se servir. Tu crois qu'elle est toujours comme ça ou bien nous avons un traitement de faveur ?

— Je crois surtout que madame est choquée…

— Parce que nous sommes un peu échevelés ?

— Je le crains… s'amuse Perrot en repensant à leurs ébats préprandiaux.

Ils achèvent leur repas sans que l'épisode du corps soi-disant échoué sur la plage vienne troubler l'harmonie qui règne entre eux.

Le lendemain matin, c'est un timide rayon de soleil s'infiltrant à travers les lames disjointes du volet qui arrache Perrot au sommeil. Veillant à ne pas déranger Jeanne dont les boucles blondes auréolent le visage posé sur l'oreiller blanc, il sort du lit avec précaution et gagne la salle de bains. Il se douche rapidement, enfile pantalon en velours milleraies kaki et pull-over à col roulé en camaïeu, puis se glisse dans le couloir sombre. S'il doit trouver sur la plage la trace d'un quelconque cadavre, c'est maintenant ou jamais car, comme l'a indiqué l'hôtelier alors qu'ils montaient se coucher hier soir, la tempête va redoubler dès la fin de matinée. Le baromètre était dangereusement bas, ce qui constituait la preuve infaillible d'un regain de dépression à venir. Si le soleil consent à darder quelques rayons timides à travers la masse opaque de nuages gris foncé, on sent que cela ne va pas durer et que bientôt, l'astre blond sera à nouveau camouflé par le couvercle bas et lourd d'un ciel en furie. Malgré l'absence de vent, la température est encore très froide et Perrot remonte son col de pardessus bien haut avant d'y nouer son écharpe de cachemire. Il lui faut une dizaine de

minutes pour atteindre son objectif et malgré la gravité de la situation qui l'a mené là, il ne peut s'empêcher de goûter la majesté du spectacle. La mer apaisée scintille faiblement sous l'éclat ténu du soleil d'hiver et quelques mouettes téméraires ont osé s'aventurer au-dessus des flots assagis. Elles tournent en une ronde lente puis descendent en piqué vers l'étain mat de l'onde. Enfin, elles se posent et, indifférentes aux éléments menaçants, se laissent porter au gré du courant. Après le coup de vent de la veille, le sable disparaît presque sous les écheveaux d'algues qui arrondissent leurs vallons sur le sable sombre. Ses bottes font craquer les coquilles de moules vides et autres couteaux en une symphonie familière et rassurante, qui le ramène invariablement vers ses étés d'enfance en Finistère Sud. Lorsqu'il pense être parvenu à l'endroit exact où Soazig prétend avoir vu un corps sans vie, le commissaire s'immobilise et regarde lentement autour de lui. La veille, à travers le rideau de pluie qui floutait la perspective, il ne s'était pas rendu compte que de l'endroit où il se tient, seule la partie supérieure de la plage est visible, l'autre étant dissimulée par l'avancée de la falaise. Il penche le buste pour examiner le terrain mouvant sur lequel il manque perdre l'équilibre, puis avance de quelques mètres et refait les mêmes gestes. Mais à part des coquilles vides et autres touffes d'algues, rien n'attire son regard. Soudain, un mouvement dans son dos le fait se retourner d'un bond.

— Je pensais bien te trouver là, lance Jeanne en cherchant son souffle. Monsieur Pensec m'a indiqué comment venir jusqu'ici. Mais pourquoi ne pas m'avoir prévenue ? Je t'aurais accompagné…

— Tu dormais si bien, je n'ai pas pu me résoudre à te

réveiller, fait Perrot en caressant la joue veloutée. D'ailleurs, sois sans regret, il n'y a rien à voir ici.

— La témoin n'a pas pu imaginer tout ça !

— Il faisait un temps épouvantable, elle aura cru voir ce qui n'était pas…

— M'enfin, Jean-Louis, elle a parlé d'un visage aux yeux fixes, pas d'une silhouette vaguement aperçue.

— Elle est peut-être sujette aux hallucinations…

— Oui, il faut bien se rendre à l'évidence. Et puis, tu as raison, les bipolaires, ça existe.

Brusquement, elle s'interrompt et pousse un peu plus loin, les yeux aimantés par un objet abandonné sur le sable. Souvenir d'été ou autre chose ? Précautionneusement, en limitant au maximum ses empreintes de pas, elle se rapproche de l'objet. N'étant pas équipée de son matériel professionnel pour ces quelques jours censés être une période d'audit, « et surtout un tête-à-tête amoureux », corrige-t-elle en son for intérieur, Jeanne doit se contenter d'un mouchoir en papier en guise de gant pour se saisir de l'objet. Doucement, elle s'accroupit et ramasse une gourmette en or, sans doute un modèle pour homme, étant donné son diamètre.

— Je pense qu'elle a dit vrai ! fait-elle en brandissant celle-ci.

— Ça alors ! Je ne l'avais pas vue…

— C'est le rayon de soleil qui l'a fait miroiter, sans cela, elle n'aurait pas attiré mon attention non plus. Quoi qu'il en soit, nous avons la preuve que quelqu'un est bien venu par ici récemment.

— Ce qui ne prouve pas que ce « quelqu'un » a quelque chose à voir avec un soi-disant cadavre évanoui dans la nature, conteste Perrot, davantage

pour ne pas laisser Jeanne s'emballer que par réel doute. Ce bracelet peut avoir été égaré par un estivant et réapparaître aujourd'hui à la faveur de la marée qui a labouré la plage.

— Évidemment, mais il peut aussi signifier qu'un individu l'a perdu hier, soit parce qu'il transportait un corps, soit parce qu'il était lui-même la victime.

— Tu lis quoi sur la plaque ?

— Rien, il n'y a pas de nom, ce qui est étrange, constate la capitaine en secouant ses boucles blondes. Ce genre de bijou est généralement gravé du prénom de son propriétaire.

— Voyons si un autre détail nous aurait échappé, fait Perrot en tournant lentement sur lui-même, les mains en visière pour se garder d'un soleil peureux mais dont les rayons froids font scintiller le mica.

Cependant, après une dizaine de minutes à inspecter chaque centimètre carré de surface sableuse, le commissaire se redresse en se massant le bas du dos.

— On y va ?

— On y va. Je rêve d'un grand café noir et de croissants, ajoute Jeanne qui ne déteste rien tant que sortir l'estomac vide, ce qui lui est pourtant arrivé plus souvent qu'à son tour, en quinze années de fonctions policières.

Mais alors qu'ils se placent l'un derrière l'autre pour se faufiler dans la passe bordée de genêts éteints et de broussailles en sommeil, Perrot retient Jeanne par la manche de son ciré.

— Regarde là ! fait-il en indiquant un mouvement de terrain incongru. On dirait bien que le sable a été drôlement malmené ici. À croire qu'un bulldozer est venu remuer le sable !

— Pour enterrer quelque chose… ou quelqu'un, murmure la jeune femme, la voix soudain étranglée par l'appréhension.

Lentement, elle se glisse vers l'emplacement où le sol a la couleur typique du sable de profondeur qu'une pelle aurait ramené à la surface. Perrot vient s'agenouiller près d'elle et à gestes mesurés, presque craintifs, ils se mettent à ratisser le sable de leurs doigts mal protégés par un mouchoir en papier pour gant de fortune. Quelques longues minutes s'écoulent avant de trouver une résistance. Délicatement, ils déblaient alors le sable qui recouvre ce qu'ils redoutent, à chaque seconde qui passe, de découvrir. Lorsque la main mal gantée de Jeanne s'empare de ce qu'elle prenait pour une algue brune, un hoquet lui soulève la poitrine et elle n'a que le temps de se jeter de côté pour cracher le flot de bile qu'elle n'a pu réprimer.

17

Perrot et Jeanne se sont précipités vers l'hôtel afin d'essayer de passer quelques coups de téléphone en direction du continent. Malheureusement, le temps qu'ils fassent le chemin retour, la tempête s'est à nouveau levée, assenant ses bourrasques sur les hommes et la terre, balayant tout sur son passage. La connexion Internet qui s'était brièvement rétablie pendant l'accalmie fait à nouveau des siennes, coupant définitivement les îliens de tout contact avec la terre ferme.

— Mais c'est impossible ! fulmine Perrot en tendant désespérément le bras en l'air pour tenter de capter du réseau téléphonique. Comment faites-vous donc quand de telles coupures se produisent ?

L'hôtelier hausse les épaules avec fatalisme.

— Quand on choisit de vivre sur une île – enfin, si tant est qu'on choisisse vraiment… – on accepte ce genre d'aléas.

— Et quand quelqu'un décède ou est gravement blessé ?

— Le mort ne sera pas plus mort s'il attend un peu l'arrivée des gens du continent, indique l'homme avec un bon sens paysan. Quant au blessé, ma foi, il doit

faire avec le toubib du coin.

— Et où peut-on le trouver, ce médecin ?

— Mmm, pas impossible qu'il soit parti en voyage, lui aussi, c'est ce que font certains en plein cœur de l'hiver, histoire d'aller voir ailleurs si le temps est meilleur.

— Il n'y a donc aucun personnel soignant sur Bréhat ? s'étonne Jeanne en ouvrant de grands yeux incrédules.

— On a l'infirmière, et pour les urgences, on appelle la vedette ou l'hélico.

— Sauf en cas de tempête… nuance Perrot sourdement.

— Sauf en cas de tempête, confirme platement l'hôtelier en se retournant pour aller vaquer à ses occupations.

Mais Perrot le retient.

— On a trouvé le cadavre découvert par Soazig.

L'homme bedonnant s'est changé en statue de cire et le sang a reflué de son visage marbré de la couperose de l'amateur de bonne chère.

— Mais vous disiez, hier au soir qu'il n'y avait rien sur cette plage !

— Aujourd'hui il y a quelque chose, le contredit Jeanne calmement, et il nous faudrait de grandes bâches, vous auriez ça quelque part ?

— Ma foi, oui, au fond de la remise. Mais j'y pense, une bâche, ça vous serait p't être utile, non ?

C'est la première fois depuis leur arrivée à Bréhat que le patron trouve grâce aux yeux de Perrot qui s'empresse d'accepter l'offre.

Une poignée de minutes plus tard, les deux officiers

escortés de l'hôtelier et sa femme descendent le raidillon menant à la plage, les bras chargés de toiles et de piquets. La descente s'avère périlleuse, ils manquent à tout instant de perdre l'équilibre sur le chemin balayé par le vent furieux. Ils ont toutes les peines du monde à dresser une tente de fortune au-dessus du corps toujours enseveli. Si les vivants ne peuvent échapper aux gouttes traîtresses qui se glissent dans leur cou et leurs cheveux, la victime, au moins, sera protégée des caprices du temps. À genoux à même le sable glacial, Perrot et Jeanne font un rapide examen préliminaire du corps, avant d'envisager de le faire évacuer en direction d'un bâtiment officiel sur l'île.

— À première vue, il n'a pas séjourné longtemps sous le sable, commente Jeanne en palpant la peau qui adhère encore parfaitement aux muscles du corps masculin, plutôt mince.

— Pas plus de quelques heures, ce qui corroborerait les allégations de Soazig. Difficile pour autant de définir l'heure exacte de la mort…

— En revanche, fait la capitaine en soulevant délicatement la tête hérissée de cheveux noirs que le sable mouillé colle au front, je pense savoir de quoi il est mort…

Son collègue se penche sur l'occiput piqué d'un poil humide de l'individu dont il situerait l'âge autour d'une soixantaine d'années, peut-être un peu plus. L'arrière du crâne présente effectivement un enfoncement très marqué, bordé d'un hématome boursouflé. De la plaie s'échappe une coulée sombre à présent coagulée.

— On va essayer de le ramener au sec, fait Perrot en déverrouillant les genoux avec une grimace.

Au couple d'hôteliers resté prudemment en retrait, il demande s'ils savent où ils pourraient se procurer un brancard ou une civière de fortune.

— Au cabinet médical, je suppose, indique la femme qui semble ne plus pouvoir détacher ses yeux du cadavre bien qu'elle n'aperçoive pourtant que la toile bâchée tirée par-dessus. Dites, il s'agit d'un homme ou d'une femme ?

— Un homme d'un certain âge, répond Jeanne.

Puis après un instant d'hésitation, elle demande :

— Vous sentez-vous capable d'essayer de l'identifier ?

L'hôtelière répond vivement par un geste de dénégation de la main, mais son mari s'avance bravement pour proposer son aide. Néanmoins, il lui suffit d'un rapide coup d'œil sur la dépouille sableuse pour admettre qu'il ne peut rien pour les deux policiers suspendus à ses lèvres.

— Jamais vu c'gars par chez nous, prononce sourdement l'hôtelier, désolé. Il va falloir qu'on le redescende, vous croyez pas ?

— Madame Pensec a parlé d'une civière disponible au cabinet médical.

— Mouais, j'veux bien aller voir mais je vous garantis pas de revenir avec, vu que le médecin et le maire sont actuellement en vacances.

— Faites pour le mieux, le presse Jeanne avec un sourire encourageant. Nous vous attendons ici. Et essayez de trouver un ou deux gars costauds pour nous donner un coup de main.

— Ça, c'est dans mes cordes, fait Pensec en s'éloignant.

— Et pas de publicité inutile !

— J'avais compris, marmonne-t-il avec un haussement d'épaules.

Une voix timide se fait soudain entendre :

— Je peux y aller, moi aussi ?

— Bien entendu, remontez avec votre mari. À vous également, nous demandons le silence absolu pour l'instant, recommande Jeanne avec un air grave.

— Bien sûr, concède la femme menue en s'empressant de rejoindre son époux sur le raidillon caillouteux.

Près de vingt minutes s'écoulent avant que l'hôtelier, escorté de deux hommes emmitouflés dans leur ciré jaune et leurs bottes de caoutchouc, apparaissent, un brancard sous le bras.

— Loïc et Jacky, pêcheurs de métier, les présente le patron.

— Messieurs, les salue Perrot, merci d'être là, nous allons vous demander de nous aider à descendre la victime à l'abri, au centre du village. Approchez, s'il vous plaît, et dites-nous si ce visage vous est familier.

Les deux arrivants s'exécutent et détournent rapidement les yeux à la vue du visage exsangue.

— Non, ça ne me dit rien, répond le plus grand et qui est également le plus jeune des deux, et toi, Loïc ?

— Pareil. Inconnu au bataillon.

— Dans ce cas, on va y aller, indique Perrot en laissant retomber la bâche sur le visage du défunt. Mettez le brancard juste là, et à trois, je vous demanderai d'y déposer le corps. Jeanne, tu ouvriras la voie. Prêts ?

— Prêts.

Rapidement, le cadavre est hissé sur la civière,

toujours recouvert de son linceul de plastique afin de préserver au maximum l'intégrité de la dépouille. Mais avant que le brancard soit soulevé de terre, Jeanne demande :

— Et pour la scène de crime, on fait comment ? On a personne pour la sécuriser et on a même pas un cordon de protection à installer autour…

— À la guerre comme à la guerre, grommelle Perrot en donnant le signal pour agripper les poignées, le plus important pour le moment, c'est d'évacuer la victime. Et de toute manière, je ne vois pas qui aurait envie de s'aventurer ici sous ce déluge…

18

La pluie s'abat en claques molles qui font trembler les vitres de la cuisine. Baigné de la lumière froide d'une lune de janvier, le jardin dessine ses reliefs lugubres dans la lumière sépulcrale. Avec tout ce chambardement, Armance n'a pas songé à fermer les contrevents suffisamment tôt et elle hésite à présent à ouvrir les fenêtres pour rabattre les volets plaqués au mur. Mais elle se dit que, normalement, sa maison en a vu d'autres et que les vitres sont conçues pour résister à tous les temps. Comme si elle lisait dans ses pensées, Salomé demande :

— Vous ne croyez pas qu'on devrait fermer les volets, Armance ? Le vent souffle de plus en plus fort…

— Dans ce cas, nous allons devoir sortir pour le faire, j'en ai bien peur.

— Tant pis, je préfère ça, fait Salomé en se dirigeant vers la porte.

Mais à peine a-t-elle tourné la poignée que la porte est violemment repoussée par le vent, lui faisant presque perdre l'équilibre.

— Mon Dieu ! gémit-elle en reculant avec frayeur. Mais c'est un ouragan !

— Peut-être pas, la mesure Armance, le front barré

d'un pli d'inquiétude, mais c'est certain que l'on est parti pour l'une des grosses tempêtes de la saison. Laissons ces volets comme ils sont, ne prenons pas le risque de nous blesser en sortant.

— Vous avez raison, concède Salomé en prenant place autour de la table sur laquelle l'hôtesse vient de déposer une soupière blanche ventrue en faïence de Creil.

Au son de la cloche agitée dans le vestibule par la maîtresse de maison, le reste de la maisonnée arrive comme un seul homme, précédé d'un brouhaha amical.

— Des nouvelles du corps retrouvé sur la plage ? demande d'Angers avant même de s'asseoir.

— Non, répond calmement Armance, aucune. De toute manière, avec la tempête qui sévit en ce moment, personne n'aurait pu nous téléphoner.

— Quelqu'un aurait pu se déplacer jusqu'ici pour nous interroger, c'est ce qu'on fait dans ce genre de situations, les informe doctement l'auteur de romans policiers.

— Vous regardez trop de séries policières, le taquine Bénédicte en attrapant un morceau de pain bis dans la corbeille.

— Et jusqu'à preuve du contraire, ajoute Salomé en se signant vaguement, rien n'indique qu'il y a eu un crime sur l'île.

— Ni même qu'on ait réellement découvert un cadavre, ajoute d'Angers du ton péremptoire auquel il a habitué son auditoire. Personnellement, je n'ai fait que rapporter les paroles de cette Soazig, paroles qu'on pourrait remettre en cause. Qui sait si elle a toute sa tête, cette pauvre femme…

— Soazig ne souffre d'aucun trouble mental, le coupe sèchement Armance en faisant passer la soupière. Je la connais depuis trop longtemps pour avoir le moindre doute la concernant.

— Oui, enfin, je disais ça comme ça, maugrée d'Angers en se mettant à manger.

Mais dans sa précipitation pour masquer sa confusion, il ne se méfie pas du potage brûlant et c'est en étouffant un juron qu'il repose sa cuillère dans son assiette.

— Je vous avais dit de vous méfier, Yvan, réagit Armance avec sollicitude. Ça va ?

— Ça va, merci, répond celui-ci en fronçant les sourcils.

— Je vous sers un verre ? lui propose Paul Pleyben qui vient de déboucher la bouteille de bourgogne.

— Volontiers, accepte d'Angers en tendant son verre.

— Perrine, un peu de vin ?

— Pas pour elle, répond Yvan en couvrant de sa main le verre de sa femme qui sourit à l'assemblée malgré l'envie qui se lit sur ses traits tirés de disparaître sous la table.

Suzanne est prête à intervenir en défense de la jeune femme mais sa voisine l'en dissuade discrètement du genou. À cet instant, un coup porté au carreau de la fenêtre les fait tous sursauter, tandis qu'un visage inconnu s'inscrit derrière la fenêtre. Il s'agit d'un homme, ou plutôt d'un couple car une femme apparaît derrière l'individu.

— N'allez pas ouvrir, Armance ! l'arrête Longuédec avec effroi. Vous ignorez qui c'est !

— Et alors ? rétorque celle-ci en se levant

tranquillement. Vous n'adressez la parole qu'aux gens que vous connaissez ?

— Guillaume a raison, l'arrête Salomé en lui attrapant le bras, on ne sait jamais à qui l'on a affaire !

Armance remue les épaules en signe d'indifférence et se dirige vers la porte qu'elle ouvre en la retenant afin que le vent ne l'emporte. Les deux inconnus entrent et s'ébrouent en s'excusant sur le seuil.

La maîtresse de la pension les attire à l'intérieur et pousse fermement la porte derrière eux avant de tourner le verrou.

— Commissaire Perrot, désolés de vous interrompre en plein dîner, s'excuse-t-il en avisant la tablée d'un air navré, mais une affaire de la première importance nous amène ici, la capitaine Jeanne Sixte et moi-même.

— Nous vous écoutons, répond gravement Armance en leur indiquant deux chaises libres qu'elle ramène près de la table. Je peux vous servir quelque chose ? Un verre de vin ? Un bol de soupe ?

— Merci, c'est gentil, accepte Perrot en s'asseyant à côté de Jeanne. Je prendrai volontiers un verre de vin.

Il a noté dans la voix de leur hôtesse une pointe d'accent qui ne lui est pas familier.

— Pareil pour moi, fait Jeanne en ouvrant son ciré dans lequel elle commence à se sentir comme dans un sauna.

D'Angers se lève pour les servir puis retourne à sa place, les yeux brillants de curiosité. Bénédicte a cru voir Perrine esquisser le geste de tendre son verre, avant de se raviser bien vite.

— Si nous sommes ici, explique Perrot en avalant une gorgée de vin, c'est parce qu'un homme a été

retrouvé sur la plage. La mort n'est pas naturelle…

Un silence glacé suit ses propos tandis que le couple de policiers fait lentement glisser son regard sur le visage des résidents.

Il tardait à Perrot d'aller prendre la température de cette pension d'auteurs dans laquelle a déclaré résider l'homme à qui Soazig a demandé de l'accompagner jusqu'à l'hôtel. De fait, le nom même du lieu ne manque pas de l'intriguer voire de le faire sourire. En effet, n'a-t-il pas toujours lu et entendu que, précisément, l'auteur était un être de solitude ayant pour seuls compagnons de labeur son stylo et sa feuille blanche ou, plus sûrement aujourd'hui, son ordinateur ? Alors, qu'ils se réunissent sous un même toit et ce, dans un même but d'écriture individuelle, dépasse son entendement. Ceci dit, réfléchit-il en écartant la mèche de cheveux trempés plaquée sur son front, c'est le point de vue d'un indécrottable solitaire qui s'exprime… Et comme chaque fois, de se remémorer le temps où il vivait avec la pétulante Sofia, si pleine de vie et d'envies. Un raclement de gorge sur sa droite l'arrache à sa torpeur et il se rend compte que la chaleur de la cuisine, ajoutée à la fatigue et au bon vin, a eu raison de sa concentration. Il se redresse et explique :

— Monsieur et madame Pensec, qui tiennent l'hôtel, n'ont pas identifié la victime. Même chose pour les deux hommes qui nous ont aidés à évacuer la dépouille en lieu sûr. Nous pouvons donc supposer que cet homme n'est pas originaire de Bréhat ou, du moins, qu'il n'y réside pas depuis longtemps. Voilà pourquoi l'hôtelier nous a conseillé de venir jusqu'ici, puisqu'a priori, aucun d'entre vous n'est familier de l'île.

Tous confirment d'un signe de tête cette allégation.

Perrot reprend :

— Cela risque d'être pénible, mais je vais vous demander à tous de regarder la photo du visage de la victime.

Les corps se tassent autour de la table et les visages s'allongent d'appréhension. Instinctivement, Salomé a agrippé le bras de son mari et Bénédicte a fait de même avec l'épaule étroite de sa voisine. D'Angers, impassible, est le premier à étudier le cliché sur le mobile que lui a fait passer Jeanne. D'un lent geste de la tête, il indique ne pas connaître le malheureux. Les uns après les autres en une ronde triste jettent un coup d'œil trop rapide sur le visage grisâtre qui s'encadre dans l'écran du portable. Tous avouent ne pas reconnaître l'individu et détournent la tête avec soulagement.

— Dans ce cas, fait Perrot en reposant son verre à moitié plein sur la table, nous n'allons pas abuser davantage de votre temps. Cependant, l'un d'entre vous a peut-être noté quelque chose d'inhabituel au niveau de la plage cet après-midi ?

Il cherche du regard celui qui accompagnait Soazig.

— Monsieur d'Angers, c'est bien cela ?

Ce dernier opine à contrecœur.

— Avant de rencontrer Soazig sur le sentier, n'aviez-vous remarqué aucun manège étrange sur la plage ou à proximité ?

D'Angers avance les lèvres en une moue dubitative et se ressert un verre de vin.

— Vous n'aviez croisé personne ? De connaissance ou d'inconnu ?

— Non ! réplique leur interlocuteur avec une note d'impatience mal contenue. Il pleuvait à seaux et je

n'avais qu'une hâte, rentrer me changer. Je ne pensais pas possible qu'il puisse pleuvoir autant… ajoute-t-il comme pour lui-même. C'est alors que j'ai failli me faire renverser par une femme qui dévalait le sentier. Elle m'a expliqué la situation en deux mots, m'a demandé de l'accompagner pour chercher de l'aide, et voilà.

Le ton définitif indique sans ambages qu'il souhaiterait à présent retourner à son potage qui achève de tiédir dans son assiette creuse, mais Jeanne ne l'entend pas de cette oreille.

— Quand cette inconnue, Soazig Cam, vous a crié qu'elle venait de tomber sur un cadavre, vous n'avez pas été tenté de descendre sur la plage constater par vous-même la véracité de ses affirmations ?

D'Angers hausse les épaules et accentue sa moue retorse.

— Vous ne vous êtes pas dit que la personne sur la plage était peut-être encore vivante et avait besoin de soins immédiats ?

— Mon Dieu, suffoque tragiquement Salomé en portant ses doigts manucurés de rouge à ses lèvres, vous dites que l'homme était encore vivant à ce moment-là ?

L'interruption involontaire de la jeune femme a permis de détourner l'attention d'Yvan, dispensé de trouver une justification à un comportement qui contrevient au bon sens.

— Nous comptons sur vous pour nous contacter à l'hôtel si un souvenir vous revenait, indique Jeanne. Voici nos cartes, quoique nos numéros de téléphone risquent de ne pas vous être d'une grande utilité avec cette tempête…

Elle dépose son verre à peine entamé et les deux cartes de visite sur la table, puis remonte la fermeture de son ciré. À cet instant, une voix masculine s'élève :

— Tiens, je n'avais pas remarqué que Longuédec n'était pas rentré…

Les policiers font volte-face.

— Il manque quelqu'un ?

— Oh, personne de bien important, ose d'Angers.

— Mais encore ?

— Guillaume Longuédec, un résident, explique Armance sans plus de détail.

— Et où peut-on le trouver ?

— Je l'ignore, mais il va certainement rentrer sans tarder…

— Vous lui demanderez de nous contacter s'il sait quelque chose.

— Nous n'y manquerons pas…

Lorsqu'ils poussent la lourde porte d'entrée, une bourrasque glaciale s'engouffre dans la cuisine, manquant faire culbuter Armance pourtant amarrée à la poignée. Celle-ci s'empresse de refermer sur les visiteurs.

Penchée en deux, Jeanne avance dans le jardin, tendant devant elle son téléphone en position lampe torche. Perrot la suit de près, son mobile également braqué devant lui. Luttant pour se faire entendre, Jeanne crie :

— Tout ça pour ça ! On aurait mieux fait de rester au chaud à l'hôtel !

— On aura essayé…

— J'ai tout de même remarqué une chose…

— L'accent de la maîtresse des lieux ?

— Je ne pensais pas à cela, même si j'ai également remarqué son accent.

— Tu l'as reconnu ?

— Non, mais je suis certaine qu'il n'est pas breton !

Elle manque s'étaler dans un trou du chemin et ayant retrouvé son équilibre, revient à son idée :

— Je te disais que quelque chose m'a frappée…

— Je t'écoute, répond Perrot avec curiosité, en faisant un brusque pas de côté pour éviter une ornière remplie d'eau.

— J'ai trouvé un air bizarre à l'une des femmes.

— Elle t'a donné l'impression de reconnaître la victime ?

— Plus que les autres, m'a-t-il semblé.

— De laquelle parles-tu ?

— La fausse blonde… répond Jeanne sans concession.

Avec un sourire amusé, Perrot visualise la femme en question, qu'il suppute être l'épouse de d'Angers puisqu'elle était assise près de lui. Lui-même a noté sa nervosité, mais qui n'en manifesterait pas dans un tel contexte ? songe-t-il avant de prononcer tout haut :

— En même temps, te retrouver enfermé dans une maison étrangère, isolée, de surcroît en pleine tempête, et avec l'éventualité d'un tueur qui rôde, je suppose qu'il en faudrait moins pour effaroucher beaucoup de gens.

— Dit comme ça, évidemment… réplique Jeanne qui attrape le bras de son compagnon en frissonnant soudain plus d'appréhension que de froid.

*

C'est étrange comme le souvenir d'elle est vivace, malgré les années, malgré surtout l'envie que j'ai d'oublier. Ou bien peut-être n'ai-je pas le désir sincère de faire table rase, d'effacer d'un coup de gomme les ratures sur la page de ma pauvre vie ? Oublier reviendrait à supprimer l'existence même de Pélagie, lui voler le droit à la vie, ou du moins à la remémoration. Puis-je m'arroger cette prérogative de refaire l'histoire en supprimant ce qui gêne comme on ôte l'étiquette du tee-shirt qui irrite la base du cou ? C'est vrai que par lâcheté ou simplement par paresse ou humaine fatigue, j'aspire à laisser tout cela derrière moi, comme si en allégeant mon bagage, je pourrais prendre de l'élan. Mais en agissant ainsi, n'est-ce pas précisément mon fondement, mes bases mêmes que je fais vaciller ? Ne doit-on pas plutôt faire avec que sans ? J'ai lu, parmi tous les ouvrages sur le sujet que j'ai pu dévorer, un essai sur le processus de résilience, cette faculté qu'ont certains d'entre nous de surmonter le drame et le traumatisme et d'en sortir grandi. Ou du moins indemne. Je suppose que je peux me classer dans cette catégorie car j'ai eu la chance de rencontrer sur mon chemin des gens qui m'ont tendu la main, qui ont vu derrière ma façade solide, les brèches de mon âme. Mais Pélagie, ma pauvre Pélagie, comment a-t-elle traversé le temps ? A-t-elle survécu au passé ? Au fond de moi, aussi bizarre que cela puisse paraître malgré ce que j'ai appris de la dureté de l'existence et de mes semblables, j'ai tendance à penser que ma Pélagie a résisté, petit soldat bravache qui savait si bien tirer la langue à la bêtise humaine et à l'injustice. Elle était mon socle, ma bouée, mon refuge et ma sœur. Et pourtant, je l'ai laissée… Je l'ai abandonnée en partant, sans me retourner, si pressée que j'étais de

me précipiter vers ces bras qui s'ouvraient et dans lesquels je n'oserais que bien plus tard m'abandonner. Bien sûr, j'ai tenté de la retrouver, parce que, bien vite, elle m'a manqué, comme un membre qu'on m'aurait ôté. Mais à qui m'en ouvrir ? À mes parents ? Je n'osai pas, avec cette crainte irraisonnée de les blesser en leur rappelant d'où je venais, ce à quoi ils m'avaient arrachée. Et puis à l'époque, Internet n'existait pas, le téléphone balbutiait et mes recherches s'arrêtèrent, lorsque je fus majeure et donc libre de mes mouvements, aux portes de l'établissement que je trouvai définitivement closes. Les occupants s'en étaient tous volatilisés et j'ignorais à qui m'adresser pour retrouver la trace de mon amie, sans que mes parents fussent mis au courant. Alors, lentement, insidieusement, j'ai remisé le souvenir de Pélagie dans une case de mon cerveau, à quoi bon entretenir la flamme du souvenir quand tout nous encourage à oublier ? Mais les parois du coffre étaient poreuses et, à intervalles réguliers, sa figure effrontée réapparaissait, amusante et inquiétante, comme elle savait si bien l'être, ma grande folle de Pélagie, ma moitié sombre et lumineuse à la fois, mon amie faite de granite tendre. Je la revois encore grimaçant devant notre insipide assiette de gruau et faisant mine de se mettre à vomir de dégoût. D'une main effarouchée, je tentais de réprimer l'éclat de rire que je sentais venir, mais alors que je pensais y être parvenue, elle faisait un de ces rictus désopilants qui rendaient les beaux traits de son visage laids à faire peur. Alors mon rire fusait, léger, puis de plus en plus sonore à mesure que tout mon être s'autorisait à lâcher prise. Oh, bien sûr, je savais quelle serait la chute, l'inévitable punition qui m'attendait. Et qui attendait surtout Pélagie dont les

maîtres savaient pertinemment qu'elle était l'instigatrice de ce chahut. J'essayais alors bravement de prendre sa défense et de faire dévier sur moi toute la sanction, mais le personnel se montrait intraitable, soucieux de couper le mal à la racine, de tuer cette belle branche. Oh, Pélagie, est-ce suffisant aujourd'hui d'honorer ton souvenir à coups de témoignages attendris, comme on tresse une couronne de fleurs au défunt qu'on enterre ? N'aurais-je pas dû aller plus loin dans ma quête de toi ? Au nom de notre amitié plus forte que le lien du sang, n'aurais-je pas dû déplacer des montagnes pour te retrouver ? J'ai toujours confusément pressenti que ton sort avait dû être moins heureux, ou disons plutôt moins lisse que le mien, car tout en toi appelait la méfiance chez autrui. Tu n'avais pas le caractère docile et doux que les autres croyaient voir en moi, alors on se détournait de toi, par crainte de se brûler au feu de ta folie. Pourtant, ceux qui te connaissaient vraiment savaient que, sous tes dehors brusques et insolents, se cachaient des trésors de bonté. J'espère du fond de mon cœur que quelqu'un aura su découvrir la pépite sous les couches rugueuses. Je le souhaite si profondément… J'espère que ce n'est pas juste pour soulager une conscience qui ne m'a jamais laissé de répit…

19

Le lendemain matin à la première heure, les officiers sont à la table du petit-déjeuner dans la salle de restauration où la température peine décidément à dépasser les dix-huit degrés. Il fait encore nuit noire et le vent a soufflé toute la nuit, pour marquer une trêve aux petites heures du matin. En cours de nuit, Perrot a constaté que le courant avait sauté lorsqu'il s'est levé pour aller aux toilettes et boire un verre d'eau. Mais pour l'heure, l'électricité est rétablie et l'abat-jour tamisé sur leur guéridon, juste assez grand pour eux deux, procure une lumière chaleureuse. Comme trop souvent depuis sa période de dépression due au choc d'avoir cru perdre la vie face à un tueur fou furieux et à l'angoisse de voir Clara lutter contre le cancer[1], il peine à retrouver le sommeil lorsqu'il se réveille en pleine nuit. Des idées désagréables l'assaillent et le maintiennent en état de vigilance. Pourtant, la qualité de son sommeil s'améliore progressivement, sans qu'il ait eu recours à un traitement médicamenteux car il en craignait les risques d'accoutumance. Pendant le temps de sa maladie, il a su faire bon usage d'anxiolytiques et autres antidépresseurs après avoir vainement essayé de se soigner par la seule force de sa volonté. Mais

comme le lui avait expliqué le psychiatre en termes simples, la dépression est aussi le résultat d'un déséquilibre chimique dans le cerveau, et seule une correction par médicament peut rétablir les choses. Aujourd'hui, il est sevré de ces béquilles chimiques et se sent enfin solide. Et même si ses nuits sont encore fragmentées, il sait qu'il est en bonne voie. Et il sait aussi qu'il a trouvé le meilleur des médicaments…

Comme si elle devinait qu'elle était au cœur de ses pensées, la jeune femme lui sourit en croquant dans son croissant. Faisant fi des bonnes manières, elle se met à parler, la bouche pleine, projetant au passage quelques miettes sur la table. Perrot se dit que, bizarrement, venant d'elle, cela a quelque chose de touchant, comme chez un jeune enfant qui apprend à manger tout seul. Machinalement, il enlève une miette de croissant tombée sur le devant du pull-over à col roulé indigo de Jeanne et lui expose le déroulé de la journée qui se profile :

— Une fois que le médecin aura examiné la victime, on saura dans quelle direction orienter nos recherches.

— Ça m'étonnerait que celle-ci soit allée se donner elle-même un coup sur la tête avant de s'enterrer vivante… le titille Jeanne en attrapant un deuxième croissant.

— Je n'ai pas écarté l'idée de meurtre, évidemment. Simplement, j'attends beaucoup des premiers examens pratiqués sur ce malheureux. A-t-il subi d'autres traumatismes ? À quand remonte la mort ? Était-il malade avant qu'on vienne l'achever ? énumère Perrot en avalant son thé à petites gorgées.

Jeanne le dévisage d'un air interloqué avant de pouffer.

— Tu dois me trouver désespérément sérieux…

— C'est ce qui fait ton charme, le taquine-t-elle en terminant sa tasse. Si tu avais vu ta mine, j'ai bien cru que tu allais me donner une leçon, genre « La police pour les Nuls » !

— Désolé.

— Ne prends pas la mouche, je plaisante, réplique-t-elle.

Le médecin de l'île étant bloqué sur le continent pour cause de tempête et toute éventualité de faire atterrir un hélicoptère sur ce bout de terre cerné par les flots étant exclue, Perrot et Sixte se sont résignés à faire transporter le corps jusqu'au cabinet de l'infirmière libérale en poste sur l'île. Ne pouvant être jointe par téléphone, les deux officiers bravent la bourrasque pour se déplacer jusqu'à son lieu de consultation. Blottis l'un contre l'autre, ils observent le petit penty qui se dresse fièrement dans le jardinet clos d'un mur de pierres sèches, ce dernier n'offrant pour l'heure qu'un piètre rempart contre les éléments déchaînés. Pourtant, on devine que par temps clément, l'endroit planté d'agapanthes et de palmiers nains doit être plein de charme. Chloé Le Gwen est une jeune femme dynamique à l'allure sportive et aux lunettes cerclées d'or, apparemment ravie de pouvoir se rendre utile auprès de ces deux policiers débarqués de nulle part.

— Vous avez eu raison de faire transporter le corps jusque chez moi, fait l'infirmière en les accueillant sur le seuil du cabinet aux vitres opaques. Ce n'est pas que je rêve d'une telle compagnie, ajoute-t-elle avec un sourire las, mais c'est encore ici que ce malheureux sera le plus à l'abri des curieux. À défaut de le placer à

la morgue…

— Merci de votre coopération, répond aimablement Jeanne en essuyant sa main sur son écharpe avant de serrer celle tendue. Il est vrai que les circonstances sont particulières, avec cette tempête qui nous coupe du monde, et mon collègue Jean-Louis Perrot et moi-même qui nous retrouvons sur l'île au mauvais moment.

— Ou plutôt au « bon », selon le point de vue où l'on se place…

La remarque de l'infirmière fait sourire Perrot qui acquiesce :

— L'ironie de la chose, c'est que nous étions précisément sur Bréhat pour évaluer la nécessité d'y fixer un poste de police permanent…

— Après cela, je suppose que vous conclurez votre rapport en disant qu'il est indispensable…

— Vous semblez le craindre…

L'infirmière les précède dans son petit bureau et leur désigne deux chaises tandis qu'elle se juche sur le bord de la table.

— Ne vous méprenez pas, explique-t-elle en ramenant une mèche châtain derrière son oreille et en ajustant ses lunettes, je n'ai pas de grief contre la police, bien au contraire. Simplement, je pense que ce qui s'est passé ici est un phénomène isolé, rien de plus.

— Qui a tout de même entraîné la mort d'un innocent, corrige Jeanne en descendant la glissière de son ciré jaune.

L'infirmière s'est légèrement raidie et prononce :

— Un « innocent »… jusqu'à preuve du contraire, n'est-ce pas ?

— Absolument, c'est une manière de parler.

— Pourtant, les mots ont un sens tout particulier, insiste l'infirmière, vous êtes bien placés pour le savoir, vous qui interrogez les gens pour découvrir ce qu'ils cachent derrière leurs phrases…

Les deux officiers sont un peu surpris par l'insistance de la jeune femme à prouver l'importance de bien nommer les choses. Aurait-elle été la victime de propos calomnieux à son endroit ? Fait-elle implicitement référence à un épisode douloureux de son histoire ? Consciente d'avoir éveillé involontairement la curiosité des visiteurs, Chloé Le Gwen saute de son perchoir et les invite à la suivre dans la pièce mitoyenne. La dépouille a été installée sur la table d'examen préalablement protégée par une alèze en plastique. Elle est recouverte d'un drap en papier jetable qui adhère aux endroits les plus humides.

— J'ai éteint le radiateur et laissé la fenêtre entrouverte, précise l'infirmière en frissonnant dans la pièce froide.

— Vous avez très bien fait, approuve Perrot en se rappelant avoir oublié de le demander à ceux qui avaient transporté le corps jusqu'ici.

Par chance, la jeune femme est professionnelle et a déduit d'elle-même qu'il valait mieux conserver le corps à la température la plus basse possible.

— Heureusement que le corps n'a pas été trouvé en été, fait-elle songeusement en serrant les bras contre sa poitrine pour se tenir chaud.

— Je dirais plutôt « malheureusement », la contredit doucement Jeanne Sixte, car en plein été, nous n'aurions pas été isolés sur l'île et le corps aurait

immédiatement été transféré à la morgue de Paimpol.

— Mais nous aurions été harcelés par les touristes avides de faits divers, riposte calmement Chloé Le Gwen, qui aime décidément avoir le dernier mot. Revenons à nos moutons, fait-elle en ôtant le drap avec précaution, pour dévoiler un corps velu au niveau du torse et de l'entrejambe et presque glabre ailleurs.

La peau violacée est gonflée aux endroits en contact avec la table et la tête inerte a roulé d'un côté, révélant un cuir chevelu un peu clairsemé. Enfilant les gants en latex que l'infirmière leur a tendus, Perrot se charge de replacer la tête dans l'axe du corps et cherche du regard quelque chose pour la maintenir droite. Anticipant la requête, l'infirmière a attrapé une grosse boîte d'allumettes sur son bureau et la place sous la joue du défunt. Légèrement en retrait, Jeanne Sixte remercie secrètement le ciel – ou peut-être l'un des secouristes qui l'ont emmené jusqu'ici – d'avoir pensé à fermer les yeux du mort. Perrot a eu la même idée.

— La femme qui a signalé la présence du corps sur la plage a parlé d'yeux ouverts…

— C'est moi qui les ai fermés, je n'aurais pas dû ? s'inquiète l'infirmière en fronçant les sourcils.

— Simple question, répond Perrot en se penchant davantage au-dessus de la dépouille. Vous n'avez touché à rien d'autre ?

— Vous me prenez pour qui ? s'offusque-t-elle brusquement en plaçant les mains sur ses hanches. Vous ne pensez tout de même pas que je me serais amusée à modifier quoi que ce soit dans l'apparence de ce pauvre homme ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, réplique Perrot calmement. Seulement, en cas de décès suspect,

normalement l'examen post-mortem se fait en présence d'une autorité judiciaire.

— Je l'ignorais, réplique Chloé Le Gwen un ton en dessous, j'ai voulu me rendre utile…

— Et vous avez parfaitement bien fait ! s'empresse de la rassurer Jeanne Sixte afin de ne pas se mettre la jeune femme à dos. Cela va nous aider considérablement. Vous pouvez nous dire quelles sont vos premières conclusions ?

L'infirmière se rengorge légèrement et consent à un sourire de trêve.

— À ce stade, je parlerais plutôt de « constatations » que de « conclusions », rectifie-t-elle tandis qu'elle promène son regard sur le corps impudique.

Ce goût pour la recherche du mot juste fait sourire Jeanne, d'autant plus qu'elle sent que la manie de l'infirmière de couper les cheveux en quatre a le don d'agacer son collègue. Mais ce dernier se retient de riposter et feint un intérêt passionné pour l'exposé à venir.

— Cet homme, qui doit avoir entre soixante et soixante-cinq ans, à mon avis, était de corpulence normale. Pas d'excédent graisseux au niveau de l'abdomen, pas de surcharge pondérable notable. Je n'ai pas remarqué de cicatrice autre que celle de l'appendicite ainsi que l'incision à la base du cou, voyez ici, qui correspond à une ablation de la thyroïde. Qui ne signifie pas nécessairement, d'ailleurs, qu'il y ait eu tumeur cancéreuse.

— Ah ? s'étonne Jeanne qui ne connaît rien au sujet.

— La glande thyroïde était peut-être devenue totalement inefficace, dans ces cas-là, on préconise l'ablation et on remplace la glande défaillante par des

hormones de substitution.

— Le fameux Lévothyrox qui a fait les choux gras de la presse les mois derniers ?

— Précisément, opine l'infirmière. Bref, rien d'intéressant à creuser de ce côté-là, à mon avis. En revanche…

Les deux policiers sont maintenant suspendus aux lèvres fines de Chloé Le Gwen qui jouit sans complexe de l'attente qui se lit dans les regards posés sur elle.

— En revanche, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il lui manque l'auriculaire de la main gauche.

Perrot et Sixte se penchent de concert sur le corps pour observer ce détail qu'ils n'avaient pas relevé lors de leur pseudo-examen préliminaire la veille.

— Accident ? demande Jeanne.

Chloé Le Gwen avance les lèvres en une moue dubitative et branle lentement du chef, en recouvrant le corps du linge stérile.

— Non, pour moi, il s'agirait plutôt d'une malformation congénitale. Je ne vois aucune trace de cicatrice ancienne.

— Merci d'avoir noté ce détail, prononce Jeanne, ce signe distinctif devrait nous permettre d'identifier plus aisément la victime.

— Et pour la cause du décès ? demande Perrot en retournant dans le cabinet bien chauffé.

— Elle me semble évidente, le coup porté à l'arrière du crâne. Mais cet élément ne vous avait pas échappé, n'est-ce pas ? lance-t-elle sur un ton légèrement condescendant.

— En effet. Ce coup, s'il n'est pas exclusivement à l'origine du décès, y a largement contribué, acquiesce

Jeanne sans relever l'ironie sous-jacente. Bien, je crois que nous avons tous les éléments que nous pouvons tirer d'un examen externe, merci de votre aide.

— Je vous en prie. Et pour le corps ? fait l'infirmière en désignant du menton la porte qui dérobe le défunt à leur vue.

— Désolé, mais vous allez devoir le garder jusqu'à nouvel ordre, répond Perrot avec un air contrit, jusqu'à ce que l'accalmie nous permette de le rapatrier sur le continent.

— C'est bien ce que je craignais, murmure l'infirmière avec un frisson, avant de redresser le buste pour affirmer bravement :

— Mais bon, je suppose que je n'ai rien à craindre de ce pauvre homme, n'est-ce pas ?

En l'entendant, les visiteurs ont la nette impression qu'elle s'est retenue de dire qu'il n'en va pas de même avec tous les représentants du sexe dit fort. Avant d'ouvrir la porte donnant sur le jardinet, Jeanne se retourne.

— Vous êtes certaine que vous n'avez jamais rencontré cet homme auparavant ?

— Parfaitement certaine.

Les policiers sont accueillis par une claque humide qui s'abat sur leurs joues. Ils ouvrent leur parapluie et se retournent juste à temps pour entendre l'infirmière leur crier avant de refermer :

— Si je l'avais connu, je vous l'aurais dit !

1. Voir À leur corps défendant et Le Tableau de Maï, même auteur, même collection.

20

Perrot et Sixte ont commencé à interroger les habitants de l'île afin de déterminer si l'inconnu de la plage l'était pour tous. Ils vont de maison en maison, s'arrêtent, dégoulinants, sur le seuil des logis, refusant d'entrer plus avant afin d'épargner les parquets. Partout, la même question : « Connaissez-vous l'homme qui a été retrouvé décédé sur la plage ? » et partout la même réponse : « Non, pas du tout. » Même en l'absence de téléphone, les policiers remarquent que la nouvelle s'est propagée sur l'île comme une traînée de poudre et, à l'exception d'un monsieur âgé qui n'avait pas mis le nez dehors depuis le début de la tempête, tous étaient au fait de la découverte macabre. C'est d'ailleurs sur le conseil du vieux monsieur que Perrot et Sixte se traînent jusqu'à l'embarcadère afin d'y chercher le passeur. Comme cela était prévisible, l'homme ne se tient pas sur le ponton et encore moins à bord de la petite vedette qui s'agite, ballottée par les flots au bout de son anneau scellé dans le béton de la cale. Elle tire sur son bout en venant tosser son pare-battage contre le ponton, tel un cheval fou qui voudrait prendre le large. Contraint au chômage technique et empêché de bricoler sur le bateau, le passeur s'est

réfugié au café où Radio Nostalgie égrène ses mélopées démodées. Quand ils poussent la porte surmontée d'un carillon, Dalida et son célèbre Paroles Paroles les accueille et les transporte immédiatement dans quelque bistrot des années 70. En outre, l'odeur de tabac froid qui règne dans l'établissement renforce cette impression. L'homme très mince d'une trentaine d'années, habillé d'un pullover à col roulé noir, qui les a conduits sur Bréhat il y a deux jours, est assis à une petite table entre le juke-box et le comptoir en bois vernis à piétement en zinc. Il est absorbé dans un jeu de mots croisés dans le journal, un demi posé devant lui sur un sous-bock en carton publicitaire. Lorsque les deux arrivants font irruption dans le café, les têtes chenues se retournent avec curiosité, avant de reprendre le fil de leur discussion autour du réchauffement climatique, sujet sans aucun doute soufflé par l'ouragan qui les cloître là.

— On peut ? demande Perrot en tirant une chaise pour s'asseoir d'autorité devant le passeur.

— Avec plaisir, répond l'homme surpris, voyez, je suis seul. Je vous reconnais tous les deux, vous êtes arrivés juste avant le gros de la tempête. Je me suis même dit que vous aviez mal choisi votre jour pour visiter l'coin, sourit l'homme en interpellant le garçon d'un geste de la main. Vous prenez quelque chose ?

— Café.

— Café aussi, noirs les deux.

— Vous êtes là pour parler du mort, je présume ? s'enquiert le passeur en notant une réponse sur sa grille de mots croisés, avant de repousser le journal pour avaler une gorgée de bière.

— C'est exact. Vous connaissiez la victime ?

— Non, pas du tout.

— Vous avez pourtant dû l'emmener jusqu'ici, non ? demande Jeanne en ôtant ses coudes pour laisser le serveur déposer leurs boissons.

— Je ne crois pas, non… Je m'en souviendrais si je l'avais transporté, on voit si peu de têtes nouvelles sur l'île en basse saison.

— Mais alors, comment est-il arrivé jusqu'ici ? demande Jeanne en avalant une gorgée de café.

— Par ses propres moyens, j'imagine, fait l'homme en haussant légèrement les épaules.

— Qui pourrait nous renseigner ?

— Faut d'mander à Gaston, c'est le seul de l'île à vivre sur son rafiot. À mon avis, si un voilier ou un bateau à moteur inconnu s'est amarré dans le secteur récemment, il l'aura remarqué. Vous le trouverez sur l'unique bateau allumé, le Manureva, un voilier d'une douzaine de mètres, un peu fatigué. Il est à la cale numéro trois, celle qui lui permet d'accoster sur l'île, quel que soit le coefficient de marée.

— Merci pour toutes ces informations et n'hésitez pas à nous joindre à ce numéro si un souvenir vous revenait.

— Vous êtes donc saisis de l'enquête ? demande l'homme avec un air incrédule. Je pensais pas que c'était possible, vu qu'on est coupés du monde en ce moment.

— Vous êtes bien informés, dites-moi, répond Jeanne en souriant, mais vous avez raison, nous ne sommes pas officiellement saisis de l'enquête puisque les Côtes-d'Armor ne font pas partie de notre domaine de compétences…

— Mais c'est comme pour les médecins ou les

pompiers, je suppose que vous n'avez pas d'autre choix que de faire votre boulot, c'est ça ?

— C'est bien résumé, acquiesce-t-elle en lui serrant la main.

Ils sortent à regret du café accueillant pour affronter à nouveau la bise piquante. Sur la grève, les drisses des rares bateaux englués dans la vase gémissent dans le vent, tandis que plus haut, les goélands sonnés tournoient en piaillant, leurs ailes déployées. Perrot et Sixte regagnent le port mais au lieu de prendre tout droit pour emprunter la cale numéro un par laquelle ils sont arrivés il y a, leur semble-t-il, une éternité, ils obliquent vers la droite en direction de la cale la plus éloignée. Ployant le buste pour échapper aux gifles humides que la bourrasque assène sur leurs épaules, ils marchent à pas pressés et sans un mot, sur la voie ouverte dans la roche. Quelques centaines de mètres plus loin, ils aperçoivent, à travers le voilage de pluie, le ponton qui s'avance dans la mer houleuse. Une faible lueur vacille dans la nuit qui tombe, qu'on pourrait confondre avec la lumière d'un phare guidant l'arrivée au port. À l'endroit indiqué par le passeur, ils trouvent le dénommé Gaston, bien abrité dans la cabine de son bateau qui laisse passer la lumière à travers sa fenêtre poisseuse d'eau de mer. Renonçant à se faire entendre du marin dans le vent qui assourdit tous les bruits, Jeanne enjambe le bastingage et va toquer à la vitre de plastique qu'occulte un petit rideau. Le voilage s'écarte, découvrant le visage buriné d'un vieux loup de mer qui leur fait signe d'entrer.

— Viens ! lance-t-elle à l'adresse de Perrot resté à quai.

Le commandant grimpe à son tour sur le pont glissant encombré de cordages et tous deux se plient

pour descendre dans la cabine. Une odeur de tabac à pipe, mêlée aux émanations du poêle à bois assaille leurs narines et fait tousser Jeanne, arrachant un rire encombré à leur hôte. Vêtu d'un pull irlandais écru et d'une casquette bleue délavée, le marin, bien campé sur ses courtes jambes écartées, tient sa pipe à la main.

— Que me vaut le plaisir ? demande-t-il d'un ton bourru teinté d'ironie.

L'homme ne doit pas être coutumier de ce genre de visites impromptues sur son bateau, encore moins de la part de parfaits inconnus.

— Capitaine Sixte et comman… commissaire Perrot.

— Vous avez oublié votre titre ? s'amuse l'homme à la peau tannée en tirant sur sa pipe.

— Promotion récente, répond lapidairement Perrot en montrant la banquette.

— Asseyez-vous, c'est pas Versailles, mais il fait chaud.

Jeanne jette un coup d'œil appréciatif sur la cabine du voilier, étonnamment confortable et bien rangée.

— La décoration est très jolie, ces peintures sur bois sont remarquables.

L'homme est sensible au compliment et sourit.

— Ce bateau, je l'ai hérité de mes parents qui avaient vécu sur une péniche avant que je vienne au monde. Comme je suis né trop tôt, ils se sont dit qu'il valait mieux qu'ils se sédentarisent pour ne pas mettre ma santé en péril. Après ça, quand j'ai eu l'âge de tenir un gouvernail, ils ont acheté ce voilier. Mais ma mère était nostalgique de la péniche dont ils s'étaient séparés, alors elle a tenu à en reproduire le décor ici en peignant ces fleurs à la manière des bateliers du Nord.

L'homme étouffe une quinte qui lui fait venir les

larmes aux yeux et ajoute :

— Dès que j'ai pu, j'ai choisi de m'y installer à demeure. Comme mes parents l'avaient fait avant moi sur la péniche. Et comme ils auraient dû continuer à le faire après ma naissance, ajoute-t-il en laissant son regard se perdre sur les fleurs délicates peintes sur les boiseries autour de lui. J'aurais pas été en pire santé en y grandissant…

Il se racle la gorge avec un air embarrassé ou peiné, difficile à dire tant les émotions se confondent sur le parchemin de sa figure.

— … Mon fils unique, il avait la mucoviscidose, vous avez dû en voir à la télé, des pauvres gosses qu'on fait défiler sur les plateaux de télé pour récolter des fonds pour la recherche… Personnellement, j'aurais pas voulu que Marin, il aille faire pleurer dans les chaumières comme ça, c'est déjà suffisamment emmerdant de se faire dévisager dès qu'on arrive quelque part dans son fauteuil roulant. Enfin, tout ça pour dire que lui, il est né en appartement et il a quand même chopé cette saloperie, alors voyez… Des conneries, tout ça…

Comme s'il était surpris de s'être ainsi laissé aller à la confidence devant ces étrangers, l'homme s'interrompt soudain et rallume sa pipe d'un geste rageur. Mais c'est sans compter sur Jeanne et sa manière bien à elle, qui force le respect de tous et de Perrot en particulier, de faire accoucher les âmes.

— Et Marin, aujourd'hui ?

— Il est mort, lâche l'homme froidement, il allait avoir quinze ans. Insuffisance respiratoire. On habitait tout près de l'hôpital, mais ils ont rien pu faire…

Jeanne se mord la lèvre en se maudissant d'avoir

posé cette question douloureuse.

— Je suis désolée, murmure-t-elle, je n'aurais pas dû vous interroger…

— Vous pouviez pas savoir, si ? la rassure le marin de son ton bourru dont il a dû faire, au fil du temps un barrage pour endiguer le flot du chagrin. Et puis j'aime bien parler de lui, vous savez qu'il était très drôle ? se remémore-t-il avec une bouffée de tendresse qui lui fait monter les larmes aux yeux. À moins que le tabac qui envahit l'habitacle exigu en soit la cause. Il voyait toujours le petit truc amusant chez les autres : la boulangère qui zozotait et s'obstinait à vouloir lui offrir des chocolats alors qu'il détestait la praline. Son adorable kiné qui avait la sale manie de manger de l'échalote à tous les repas… Il se moquait aussi de moi quand je m'inquiétais trop pour lui, en disant qu'il n'était pas en sucre. Au fond, je crois qu'avec son esprit caustique, il n'épargnait personne. C'était sa manière à lui de tirer la langue au destin, je suppose…

Il marque un temps et laisse son regard divaguer au-delà du carreau trouble de la fenêtre, comme s'il regardait son fils sur quelque écran de cinéma. Il toussote et se tourne vers eux pour reprendre :

— En fait, non, il ne se moquait pas de tout le monde, je crois bien qu'il n'a jamais ri de sa mère… Peut-être parce qu'il l'aimait trop.

Il plante ses yeux bleu clair dans ceux de la jeune femme et dit d'un ton narquois :

— Avant que vous ne me posiez une question que vous pourriez regretter, sachez qu'elle est décédée, elle aussi. Deux ans à peine après Marin, un cancer généralisé. J'ai toujours pensé que c'est le chagrin qui l'avait fait mourir…

Il tire sur sa pipe lentement, en fermant les yeux. Jeanne redoute de voir les larmes perler au bout des cils courts et fournis, mais les yeux de l'homme restent secs. Il termine en ricanant :

— Vie de merde, n'est-ce pas ?

Consciente qu'ils ont presque oublié le motif de leur visite, Jeanne se dit qu'ils doivent recentrer la discussion sur ce qui les a amenés là. Pourtant, elle ne peut s'empêcher de laisser parler son cœur et prononce doucement :

— Je ne dirais pas ça… Je pense que vous avez eu de la chance de les connaître…

Ému plus qu'il ne veut l'admettre, Gaston se lève subitement pour faire basculer la fenêtre en position semi-ouverte.

— On respire pas avec cette fumée…

— Monsieur… commence Perrot.

— Gaston, l'interrompt l'homme en se rasseyant.

— Gaston, vous avez dû entendre parler de cet homme découvert mort sur la plage…

Le navigateur branle du chef en tirant sur sa pipe et plisse les yeux en attendant la suite.

— Il n'est pas arrivé par la vedette du port, du moins c'est ce que prétend le passeur, l'auriez-vous vu débarquer sur l'île à un moment ou à un autre ?

Leur hôte ne se précipite pas pour répondre et aspire une bouffée de tabac dont l'odeur commence à écœurer sa voisine.

— Gaston… insiste le commissaire en tentant d'accrocher le regard du bonhomme.

— Ça s'pourrait…

Jeanne a l'impression confuse que le marin cherche

à esquiver les questions de ses interlocuteurs. En effet, il est en train de s'escrimer à rallumer sa pipe, dont la jeune femme jurerait qu'elle est encore incandescente.

— Gaston… insiste-t-elle doucement.

— J'ai bien entendu la question, se renfrogne-t-il, simplement, j'ai pas grand-chose à vous dire sur ce type.

— Dites-nous tout ce que vous savez, ce sera déjà beaucoup, l'encourage Jeanne d'un sourire, coupant ainsi l'herbe sous le pied de son compagnon qu'elle sent prêt à exploser.

L'homme désencombre sa gorge en toussant gras.

— J'ignore comment il est arrivé jusqu'ici, et je me demande bien si quelqu'un pourrait vous renseigner sur le sujet… Avec ce temps exécrable, personne ne traîne beaucoup sur le ponton, pas besoin de vous faire un dessin !

Perrot vient croiser les bras sur sa poitrine et réplique d'un ton dangereusement lent :

— Ce n'est pas un tsunami non plus, il ne faut pas exagérer !

Mais il est tout à coup interrompu par un vacarme qui semble venir du bateau voisin contredisant ses dernières paroles.

— C'est p'têtre pas un tsunami, rétorque Gaston en tournant la tête en direction du bruit, mais je peux vous garantir qu'il va y avoir des dégâts…

— Vous savez ce qui s'est passé ? demande Jeanne, un peu inquiète.

— À vue de nez, ou plutôt d'oreille, je dirais que la bôme sur le voilier d'à côté vient de se détacher. Heureusement qu'il n'y a personne à bord…

— Vous en êtes sûr ?

— Certain, c'est le bateau de Gérard, et en ce moment, il est chez sa fille en Normandie.

— Bien, revenons à nos moutons, intervient Perrot, vous disiez que personne ne savait rien sur la victime. Pourquoi affirmez-vous cela ?

— J'ai rien affirmé, se défend Gaston, je dis juste que ces jours-ci, il n'y a guère que moi à arpenter la jetée.

— Pourtant, il faut bien que quelqu'un gère le ravitaillement des îliens, non ? s'interroge Jeanne, dont les yeux incommodés par la fumée commencent à la piquer sérieusement.

— Il n'y a pas d'inquiétude à avoir de ce côté-là, explique-t-il, nous avons tous des provisions en quantité suffisante au cas où la barge de livraison ne pourrait pas effectuer sa tournée. En outre, comme vous l'aurez constaté, la civilisation est arrivée jusqu'à nous, puisque nous avons un supermarché…

Les deux visiteurs se demandent comment interpréter cette dernière remarque, mais l'homme enchaîne déjà :

— Et pour votre gars, je répète que je ne sais pas comment il a débarqué ici…

— Mais vous l'avez rencontré, insiste Perrot sur un ton plus affirmatif qu'interrogateur.

Gaston tente à nouveau d'échapper au regard bleu acier du commissaire, mais presque malgré lui, il sent ses yeux revenir dans l'axe.

— Je l'ai croisé, lâche-t-il à regret, en caressant le culot de sa pipe dans sa paume calleuse.

— On peut savoir où et quand ? demande Perrot en tentant de maîtriser l'exaspération qu'il sent monter en

lui face à celui qui, après avoir évoqué librement sa famille perdue, se montre à présent avare de détails.

— Je ne sais plus quel jour, mardi ou mercredi… mercredi, c'est ça, je me rappelle, c'était le jour où mon transistor est tombé en panne. J'étais allé jusqu'au Huit-à-Huit pour y acheter des piles et au retour, je suis tombé sur lui. Mais je ne sais pas quoi vous dire de plus, on s'est croisés et voilà tout.

— Vous n'avez pas échangé un mot ?

Gaston frémit légèrement comme s'il retenait la réponse qui lui venait instinctivement aux lèvres. Pourtant, il prononce :

— Il m'a demandé où il pourrait trouver une épicerie et je lui ai indiqué la route.

— Vous ne lui avez pas demandé où il logeait, pourquoi il était venu à Bréhat, ce genre de choses ?

— Et pourquoi je lui aurais posé ces questions ? Je suis pas flic, que je sache !

Il se mord instantanément la lèvre inférieure en se rappelant à qui il a affaire, mais Jeanne décide de ne pas s'offusquer de l'impertinence, au risque de le braquer un peu plus.

— Bien, fait Perrot en se levant lentement de sa banquette, si la mémoire vous revenait, n'hésitez pas à nous contacter à l'un ou l'autre de ces numéros, indique-t-il en laissant tomber sa carte de visite sur la table solidement vissée au plancher.

Le marin n'esquisse pas le mouvement de les ramener à l'air libre.

Arc-boutés contre le vent qui semble avoir encore forci pendant le laps de temps passé à l'abri de la cabine, les deux policiers reprennent la route en sens inverse, recevant à présent les gifles mouillées sur

leurs joues droites. Ils décident de faire une halte au café avant de regagner leurs pénates. Lorsqu'ils poussent la porte, c'est à présent Jean Ferrat qui rappelle à qui veut l'entendre « qu'ils étaient vingt et cent » en un vibrant hommage aux déportés dans les camps de la Seconde Guerre. Dans un quasi-recueillement, Jeanne se laisse tomber sur une chaise bistrot et intime d'un geste de la main à son compagnon de ne pas rompre l'enchantement. Ce n'est qu'une fois la voix chaude envolée qu'elle commande deux thés au garçon occupé à essuyer les verres derrière le comptoir. Puis, après une hésitation, elle rajoute deux pains au chocolat qui lui font de l'œil sous leur cloche de verre. Ils ôtent leur parka trempée en laissant échapper un soupir de bien-être et s'appuient au dossier de leur chaise en fermant les yeux. Le serveur les dérange bientôt, un plateau contenant leurs boissons dans les mains. Jeanne saisit l'occasion pour l'interroger sur l'inconnu de la plage :

— Je vois de qui vous voulez parler, fait le jeune homme en calant son plateau vide sous son aisselle, un homme d'une soixantaine d'années, à peu près, c'est bien ça ?

Jeanne opine sans un mot et l'encourage d'un sourire à poursuivre.

— … Il n'est pas venu ici, en fait, enfin, pas que je sache, mais il a dû aller s'approvisionner au Huit-à-Huit puisque je l'ai vu se diriger vers là.

— Seul ?

— Avec Gaston, répond le serveur sans détour, puis saisissant l'étonnement dans le regard de la policière, il s'empresse de préciser : Attention, je ne dis pas qu'ils étaient ensemble, je dis juste que je les ai vus se parler.

Après, est-ce qu'ils sont repartis ensemble ou pas…

Il dégonfle l'air amassé dans ses joues en signe d'ignorance et fait mine de retourner à sa tâche, mais Jeanne le retient.

— Vous ne l'aviez jamais vu auparavant ?

— Non.

— Vous savez s'il venait voir de la famille, par exemple ?

— Non.

— Savez-vous où il logeait ?

— Non, commence à s'agacer le jeune homme en passant d'un pied sur l'autre, puisque je vous dis que je sais rien sur ce type.

— Vous n'êtes tout de même pas très curieux dans le secteur, persifle Perrot en remuant son sachet de thé dans sa tasse, je croyais pourtant que dans les villages, tout le monde épiait son voisin…

Il a aussitôt conscience d'être allé un peu loin mais il n'a pas le temps de modérer ses propos que déjà le serveur monte sur ses grands chevaux :

— Vous nous prenez vraiment pour des péquenots, hein, vous, les gars de la ville ! Mais je vous rassure, on est bien au XXIe siècle aussi à Bréhat. Vous savez qu'on a même l'électricité ? ajoute-t-il, goguenard, avant d'aller déposer les armes derrière le rempart du zinc.

Beau joueur, Perrot consent à un rictus amusé avant de replonger le nez dans sa tasse de thé. Ils boivent en silence, ruminant dans leur tête leurs questions laissées sans réponse.

21

Allongée sur l'édredon lie-de-vin gonflé de plumes d'oie, Bénédicte somnole doucement, les yeux posés sur le dos de sa compagne de chambre, occupée à son travail d'écriture. Elle sent au geste nerveux de tapotement de l'index de la jeune femme que celle-ci rêve d'en griller une mais s'en empêche afin de respecter le règlement de la maison. Pour tromper l'envie, elle mâchouille à la chaîne des chewing-gums sans sucre à la chlorophylle et se contraint à respirer amplement quand le besoin de nicotine se fait trop pressant. Avec un sentiment de tendresse dont elle ignore si elle est autorisée à l'éprouver, Bénédicte songe à leur séjour chez Armance, dont elle se faisait une fête et qui s'avère rien moins que mouvementé. En outre, sans être particulièrement peureuse, elle ressent une certaine appréhension à savoir qu'un homme est décédé de mort violente à quelques encablures de la maison. D'après ce qu'elle a compris suite au passage des deux policiers, même Armance, qui est pourtant du coin, ne connaissait pas le malheureux. Cela signifie donc qu'il était de passage sur Bréhat, devait-on donc incriminer le destin qui l'avait fait se trouver au mauvais endroit au mauvais moment ? « Peu probable,

se dit-elle en fermant les yeux pour mieux se concentrer, car cela impliquerait la présence d'un être malfaisant rôdant sur l'île. » Or, personne a priori n'avait remarqué de personnes étrangères à Bréhat, ces jours derniers. Évidemment, l'été, les choses auraient été totalement différentes puisque n'importe quel dégénéré aurait pu se mêler incognito à la foule des passagers débarquant sur l'île afin de commettre son forfait, avant de repartir à la marée suivante. Mais les conditions climatiques des jours derniers excluaient presque totalement une traversée jusqu'à Bréhat et l'accostage d'un bateau au port – discret du moins, car personne ici ne peut ignorer les allées et venues de ses voisins. « Décidément, pense-t-elle en se laissant lentement sombrer dans une torpeur rendue d'autant plus appréciable que le vent rugit de plus en plus fort au-dehors, cette semaine chez Armance est riche en surprises ! »

Tandis qu'elle se laisse dériver lentement dans le sommeil, les images d'évènements récents se télescopent dans son cerveau, comme lorsqu'on va s'abandonner aux bras de Morphée. Mais soudain, un souvenir fugitif et confus la fait frémir, l'empêchant de s'assoupir. Elle repense à la nuit fatidique qui a vu la maisonnée tout entière arrachée aux limbes par le hurlement poussé par Tanner en proie à un cauchemar. Elle revoit les têtes hirsutes apparaître dans l'embrasure des portes et les tentatives d'Armance pour ramener un peu d'ordre dans le poulailler apeuré. Elle se souvient de l'angoisse qui lui a noué la gorge en entendant le cri du reporter qui n'a osé avouer que le lendemain matin au petit-déjeuner, qu'il était le responsable du chahut de la nuit. La remémoration de cet épisode effrayant lui serre à

nouveau la gorge, et elle sait que ce n'est pas juste l'écho du cri qui lui noue ainsi les entrailles. C'est le fait que ce soir-là, de leur chambre commune, Suzanne est sortie avec les cheveux trempés…

*

Perrine d'Angers est attablée devant son ordinateur portable, un plaid sur les genoux, et s'escrime depuis de trop longues minutes à aligner trois mots cohérents sur son clavier. Elle a un sentiment d'intranquillité sourde qui ne la quitte plus depuis la découverte d'un homme assassiné sur la plage et la visite subséquente de ces deux policiers. Son esprit tourmenté s'agite en tous sens, incapable de trouver un semblant de logique à cette histoire folle. Elle a une brusque envie d'envoyer valdinguer cet appareil qui patiente sur la table en attendant muettement qu'elle veuille bien lui donner sa pitance, censeur sans paroles mais dont l'implacable lumière impose son pouvoir. D'un geste rageur, elle rabat le couvercle sur le clavier afin d'occulter la lueur bleue qui lui rappelle sans un mot qu'elle a du travail en souffrance. Elle sourit avec amertume en songeant comme le terme même de « souffrance » est, dans le contexte actuel, tout à fait approprié. Car, si son mari et elle sont venus se retirer du monde dans la maison d'auteurs, c'est précisément pour tenter d'endiguer – ou du moins de donner un contour – à une souffrance volatile et insidieuse qui sape petit à petit les fondements de leur union. Le conseiller conjugal qu'ils sont allés consulter – de sa propre initiative, après avoir eu le plus grand mal à vaincre les réticences d'Yvan – leur a vivement recommandé d'essayer de mettre leurs tourments en

mots, afin de peut-être trouver le moyen de surmonter leurs difficultés. Son époux a d'abord renâclé avec mépris, taxant sa femme de crédulité car elle fait confiance aux propos vaseux d'un charlatan qui n'en aurait qu'après leur argent. Mais lorsqu'elle a explicitement menacé de quitter le domicile – et non pas de le quitter, comme elle a tenu souvent par la suite à lui faire remarquer – il s'est rangé à son avis et ils sont allés de concert en consultation. Au fond, se dit-elle avec le recul, le thérapeute n'a fait qu'enfoncer des portes ouvertes, rappelant à chacun la nécessité d'être à l'écoute de l'autre et de ses désirs. Un rire triste vient s'étrangler au fond de sa gorge lorsqu'elle songe aux sous-entendus que cela implique. Car, de son désir à elle, Perrine n'est pas bien certaine qu'Yvan se soucie…

Elle se lève brutalement, avec l'envie impérieuse de chasser le fourmillement qui a gagné ses jambes. Un coup d'œil par la fenêtre montre que la pluie vient de marquer une pause, mais les nuages pommelés qui se pressent dans la nue couleur d'encre laissent penser qu'elle recharge déjà ses canons avant de répandre à nouveau sa mitraille. Elle se demande où Yvan a bien pu passer, même si son absence passagère ne lui pèse pas, bien au contraire. Elle commence à s'interroger sur le bien-fondé de cet intermède pseudo-littéraire chez Armance car, à y bien réfléchir, elle est la seule du couple à s'être pliée à l'exercice fastidieux d'écriture. Pour sa part, Yvan a avancé tous les prétextes les plus fallacieux pour s'y dérober, blâmant le vent dont le bruit le perturbe, l'air de la mer qui l'amollit au lieu de le dynamiser et que sait-elle encore… Pour elle, cependant, les choses sont un peu différentes car elle a l'impression d'avoir avancé dans son cheminement

personnel, d'avoir évacué certaines questions qui, à l'aune de cette tempête qui les réduit presque à l'état de bêtes apeurées, paraissent soudain plus futiles. Jusqu'alors en effet, Perrine se sentait incapable de prendre sa propre vie en main et de la mener comme bon lui semblait, peut-être parce que, de petite fille unique trop gâtée, elle était directement passée au statut de jeune épouse comblée. « Comblée » ? s'interroge-t-elle tout à coup, tandis que défilent sous ses paupières fermées les diapositives déteintes de sa vie auprès d'Yvan. Les approches timides sur les bancs de l'université de Rennes, les premiers rendez-vous à « L'Aventure » et les fins de soirées à la discothèque « La Prison Saint-Michel ». Puis les fiançailles à « La Vieille Tour », à Paimpol, en compagnie du père, veuf, d'Yvan, de sa cadette, Angélique, et de ses parents à elle, déjà au bord du divorce. Pour être juste, ceux-ci avaient toujours été à deux doigts de la séparation, couple mal assorti s'il en était, d'une femme impérieuse et dominatrice et d'un homme doux et affable. « Qui donc a dit que les contraires s'attirent et se complètent ? » songe-t-elle avec aigreur en revoyant les interminables soirées au cours desquelles sa mère reprochait à son père le moindre tic de langage ou geste qu'elle jugeait peu élégant. L'assureur encaissait les critiques avec des pointes d'humour ou des explosions enragées, c'était selon. Et elle se trouvait au milieu, arbitre d'un combat qu'elle n'avait pas souhaité et dans lequel on lui demandait implicitement de choisir son camp. Eût-elle eu un frère ou une sœur, elle aurait pu, d'un regard de connivence ou d'un rire étouffé, partager son fardeau, diluer la tension. Mais elle était seule, définitivement, depuis ce petit frère qui n'avait pas eu le temps de grandir et l'avait laissée à

jamais fille unique, écartelée entre deux personnalités incompatibles. Oh, elle n'avait pas eu une enfance de martyre, n'exagérons rien, soupire-t-elle avec fatalisme, elle était simplement l'enfant trop aimée, ou mal aimée, de deux êtres qui ne s'aimaient pas. Alors quand elle avait rencontré le bel Yvan, sûr de lui et de son autorité naturelle, elle y avait sans doute vu l'antithèse de son propre père, dévirilisé. Bien sûr, elle avait tout de suite senti qu'il n'était pas homme à se satisfaire d'une seule conquête, mais elle s'était dit que cette propension à la séduction débridée cesserait sitôt que leur relation prendrait un tour solide. D'ailleurs, c'est ce qui s'était produit. Dans les premiers temps de leur vie commune, il s'était montré amoureux et aux petits soins. Avec attendrissement, elle revoit les dîners aux chandelles organisés sur la petite table en mélaminé qu'éclairaient deux pauvres bougies, le tout de chez Ikéa. Ils se régalaient d'un petit vin sans prétention dont ils avaient la naïveté de croire – à moins qu'il ne se soit agi d'un leurre mutuellement consenti – qu'il s'agissait d'un grand cru. Puis, lentement, comme de l'eau qui chauffe doucement avant d'atteindre le point d'ébullition, l'harmonie s'était délitée, alimentée par de petits compromis qui deviendraient bientôt de grandes compromissions. Il était rentré plus tard un soir, puis un autre et encore un autre. Ils étaient un couple moderne, l'union de deux êtres libres, dotés de droits identiques, alors où était le mal ? Yvan était dans le commerce, milieu qui dévore ceux qui ne savent pas prendre leur distance à temps. Et il était précisément de ces travailleurs acharnés et ambitieux qui ne voulaient pas laisser leur part du gâteau. Alors c'était tout naturel qu'il rentre après qu'elle eut commencé de dîner, après qu'elle eut

terminé de ranger, après qu'elle fut couchée, après qu'elle fut endormie… Car elle avait fini par s'endormir avant son retour, après les premières fois où elle l'avait attendu, gracieusement enveloppée dans son peignoir de soie sur le petit canapé, puis sous les draps, dans sa chemise de nuit de coton, puis dans son pyjama Petit Bateau, tellement plus confortable lorsque le lit est si vaste… Alors qu'elle pensait la douleur enterrée, elle sent soudain la vague nostalgique du regret l'envahir et elle a brutalement une envie folle d'un verre. Elle ne peut empêcher son esprit cruel de raviver le souvenir d'elle, un verre de vin à la main, riant légèrement à la plaisanterie pas drôle d'un invité de son mari, souriant poliment en inclinant sa jolie tête de côté. Elle prend conscience de la brûlure insidieuse qui s'est lentement mise à lui dévorer les entrailles, accompagnée de cet élan irrépressible et familier qui la porte vers l'objet défendu. Heureusement pour elle, il n'y a aucune bouteille d'alcool de dissimulée dans leur chambre, d'ailleurs même si elle avait tenté de le faire – ce qu'elle s'interdit depuis plusieurs mois aujourd'hui – Yvan veille au grain, fouillant systématiquement le moindre recoin des endroits où ils séjournent. Elle se masse le sternum en un dérisoire geste pour faire refluer le désir urgent qui lui coupe soudain le souffle. Alors elle met en pratique les exercices appris durant les séances de sophrologie et ferme les yeux pour visualiser l'endroit apaisant où elle sait pouvoir trouver la paix intérieure. Elle se concentre sur sa respiration, inspire lentement, profondément, avant de rejeter complètement l'air de ses poumons. Elle refait l'exercice plusieurs fois de suite, puis une fois le calme revenu en elle, elle met en pratique l'exercice de visualisation que lui a appris la sophrologue pour

l'amener à distraire son esprit du manque. Pour ce faire, elle s'imagine à demi allongée sur une barque glissant sur une étroite rivière bordée d'arbres, au début de l'été. La lumière pâle joue à cache-cache dans les frondaisons, tandis que coule l'onde, lentement, sans faire plus de bruit qu'un murmure cristallin. En cet après-midi baigné de chaleur douce, le silence n'est pas total, mais il a cette lourdeur que seul peut venir troubler le frémissement provoqué par le passage d'une libellule ou le plongeon gracile d'une rainette. Elle est bien, paresseusement alanguie dans cette barque au mouvement presque imperceptible, le visage effleuré de la légère caresse de la brise tiède. Sous le volet de ses paupières fines, le soleil s'amuse à projeter des taches rouges, l'empêchant de sombrer totalement dans le sommeil. Elle sent peu à peu que les tensions commencent à se dissiper, et lorsqu'Yvan réintègre leur chambre, grommelant contre la pluie sous son imperméable ruisselant, elle s'est recomposée le visage lisse de la sérénité.

22

Perrot est resté au salon, afin de profiter du feu de cheminée que le patron a consenti à allumer, après force réticences, arguant tantôt que le bois remisé au printemps n'avait pas eu le temps de sécher, tantôt que le vent au-dehors aurait vite raison de la flambée. À la décharge de l'hôtelier, le policier reconnaît que les bûches dégagent l'odeur un peu piquante du bois encore humide et répandent dans l'atmosphère une fumée un peu irritante. Cependant, le spectacle des longues flammes rouges qui s'enroulent et se déroulent en faisant crépiter le petit bois a quelque chose d'étonnamment revigorant, un peu comme le gâteau au chocolat encore tiède, avalé dans la cuisine confortable après la classe. En outre, la chaleur de la flambée n'est pas superflue dans ce salon que les radiateurs en fonte peinent à chauffer. Jeanne est montée se changer, sitôt revenue de leurs visites de l'après-midi, et le commissaire la soupçonne de s'être assoupie après sa douche bien chaude. Elle s'est rendue compte depuis son arrivée sur l'île qu'elle avait accumulé de la fatigue au fil des mois, fatigue qu'elle n'avait jusqu'alors pas eu conscience de ressentir si profondément, ou qu'elle s'était refusée à confronter.

— Tu sais, quand on élève seule son enfant, on n'a pas le droit d'être fatiguée ou sans allant. On se doit de faire semblant…

Assis autour d'un café un peu plus tôt dans la journée, il l'a dévisagée sans comprendre, ou plutôt sans penser que ce qu'elle avançait fut vrai. En effet, sa propre ex-épouse élève également Clara et Simon au quotidien et il lui semble ne l'avoir jamais entendue se plaindre de sa lassitude. Ou bien peut-être a-t-il préféré se boucher les oreilles plutôt que l'entendre ? Il a toujours vu en Sofia un petit roc dense et solide que rien ne pouvait entamer, un monticule de vie inextinguible, quand lui était le récif érodé par la lame du courant…

Jeanne le regarde avec l'air interrogateur qui laisse peu à peu place à une ombre de déception. Mais il a surpris le voile sur son visage et déjà, il se rattrape :

— Bien sûr que je te comprends. D'autant que je connais en plus les exigences de notre métier qui se surajoutent à tes fonctions de parent…

Elle fronce encore un peu les sourcils, puis ses traits se détendent et elle sourit, rassurée sur sa capacité à la comprendre.

La cloche de l'entrée retentit soudain dans le hall de l'hôtel, tenu dans l'obscurité à des fins d'économie. Perrot, qui était plongé dans ses pensées, tourne la tête en cette direction et entend à nouveau la cloche résonner. Puis des coups véhéments viennent chahuter le bois massif du pêne. Enfin, Pensec tourne le commutateur et apparaît à travers les petits carreaux en verre brun de la porte du petit salon, avançant lentement comme s'il avait du mal à traîner sa carcasse.

— C'est bon, c'est bon ! lance-t-il à l'adresse de l'inconnu qui martèle si fort la porte qu'il semble qu'il pourrait la briser.

Quand celle-ci s'ouvre enfin, l'homme appuyé à la porte se retrouve entraîné à l'intérieur et manque s'effondrer de tout son long. Avisant Perrot qui s'encadre dans l'embrasure de la double porte du salon, il rétablit son équilibre en maugréant d'embarras et lisse son pantalon mouillé du plat de la main.

— C'est vous que je v'nais voir, annonce-t-il en tendant sa main humide au commissaire. Je suis Freddy Quéinnec, je viens du nord.

Pour toute personne autre qu'un insulaire de Bréhat, cette référence septentrionale ferait invariablement penser aux départements du nord de la France, voire aux contrées du Grand Nord. Mais Perrot devine qu'il s'agit d'un habitant de la partie nord de Bréhat, autant dire un proche voisin…

— Je vous en prie, répond Perrot en faisant signe à Pensec qu'il s'occupe du visiteur, suivez-moi à côté.

Il le précède dans le petit salon et reprend sa place dans le fauteuil crapaud tiré devant le feu, invitant l'inconnu à s'asseoir dans le siège jumeau en vis-à-vis. Les bottes en caoutchouc chuintent sur le parquet et laissent une auréole qui ne sera peut-être pas du goût de madame Pensec…

— Je vous écoute, commence Perrot en donnant un léger coup de menton.

— Eh bien voilà, je sais qu'un corps a été retrouvé l'autre jour sur la plage de Kerzidano, et à ce qu'on m'a dit, personne sait de qui il s'agit.

— Pas pour le moment, en effet.

— Eh ben moi, je pense que je sais…

L'homme qui a gardé son coupe-vent jaune au col bien remonté se rengorge en laissant sa phrase en suspens. Autant pour mieux distinguer les traits de son visage que pour le moucher, Perrot lui demande de bien vouloir descendre la glissière de son vêtement. Le dénommé s'exécute docilement tandis qu'une lueur de déception un peu puérile se lit dans ses yeux injectés. Le commandant se rend compte que son interlocuteur est moins âgé qu'il ne l'avait imaginé au vu de son dos un peu courbé et de sa démarche hésitante. Mais à voir ses yeux et surtout à sentir son haleine chargée, Perrot comprend que l'homme est passé par le bar avant de zigzaguer jusque-là. C'est d'ailleurs ce que ce dernier lui confirme sans qu'il ait même besoin de le faire remarquer :

— J'étais au Café de la Place, le seul qu'on trouve ouvert toute l'année… Les autres se permettent d'ouvrir qu'aux vacances, pour les touristes, comme si nous, on valait moins qu'eux. Enfin bref, c'est là que j'ai su pour le mort…

— Seulement maintenant ?

— J'ai été enfermé avec la gastro pendant trois jours, alors les nouvelles, j'en ai pas eu beaucoup, voyez. Je vis seul et quand j'en donne pas moi non plus pendant deux jours, personne s'inquiète autour de moi. Ce qui m'arrange dans un sens, croyez pas que je me plaigne. Je tiens à ma tranquillité, d'autant qu'on est sur un petit territoire, voyez ce que je veux dire…

Perrot opine avec obligeance.

— En plus, reprend l'homme, avec ces foutues conditions météo, pas question d'aller sur les parcs à huîtres, du coup, personne s'est étonné de pas tomber

sur moi.

— Je vois, répond pensivement Perrot en se demandant toutefois comment il est possible de ne pas avoir de relation quotidienne avec ses voisins sur un si petit périmètre ; ne serait-ce qu'en allant faire ses courses ou acheter son journal.

À nouveau, Quéinnec a deviné la réticence de Perrot et il s'empresse d'ajouter :

— C'est pas grand ici, mais on n'est pas tous les uns sur les autres, surtout dans le nord. Si je vous dis que ma maison n'est pas visible de la route…

— Vraiment ? Et donc, pour en revenir à la victime, que pouvez-vous me dire sur elle ?

— Je pense qu'il pourrait s'agir d'un locataire de la vieille Marguerite.

— Mais encore ? interroge Perrot en haussant le sourcil.

— Marguerite est en maison de retraite à Paimpol depuis plus d'un an et ses enfants, au lieu de laisser la maison inoccupée, la mettent en location.

— À l'année ?

Quéinnec remue la tête de droite à gauche, agitant les boucles de ses cheveux que la pluie a fini de friser.

— Non, pour des courts séjours.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que ce monsieur séjournait chez… Marguerite ?

— Vu qu'il était a priori chez personne d'autre, j'imagine qu'il était peut-être là.

— Je vais vérifier. Vous avez le numéro de cette Marguerite ou de ses enfants ?

— Non, et puis de toute manière, le réseau téléphonique est toujours hors-service, comme vous

l'avez sans doute remarqué.

Perrot opine mais une idée lui traverse soudain la tête :

— En admettant que vous disiez vrai, il a bien fallu que quelqu'un l'accueille, ce locataire, or personne n'a signalé sa présence sur l'île.

— Oh, vous savez, avec Internet, tout ça, on n'a plus vraiment besoin de contact humain pour ce genre de choses. Il suffit de fixer les dates de séjour sur le site puis de convenir d'un endroit où trouver la clé, et le tour est joué.

— Possible, en effet… Vous pourriez m'indiquer l'adresse de cette maison de location ?

Quéinnec semble soudain hésiter, partagé entre l'excitation d'avoir pu aider les forces de l'ordre – un sujet qu'il ne manquerait pas de délayer autour d'un pastis au bistrot de la place – et la crainte d'en avoir un peu trop dit. Qui sait ce que penseraient les enfants de Marguerite de ses indiscrétions ? Et puis, rien ne l'autorise à donner l'adresse de la maison de la vieille dame à ce policier.

À son tour, Perrot lit dans les pensées du bonhomme et argue :

— Vous savez, j'aurai tôt fait d'avoir les renseignements par quelqu'un d'autre, mais vous me feriez gagner un temps précieux en me disant où elle se trouve. Nous sommes dans une affaire de meurtre, je vous rappelle…

La solennité du ton a l'effet escompté, Quéinnec a pris l'air grave de celui qui comprend que sans lui, la justice risquerait de patiner… Avec un sourire contenu, Perrot note sur son petit calepin rouge les indications fournies. C'est le moment que choisit Jeanne pour

arriver dans le salon, la mine un peu chiffonnée par la marque de l'oreiller.

— Capitaine Sixte, Freddy Quéinnec qui vient de m'apporter des informations de première importance, lui indique Perrot sur un ton exagérément reconnaissant.

L'homme au ciré jaune pourrait s'envoler de son siège tant on sent que le compliment le remplit d'aise, baudruche gonflée au vent de ces paroles creuses.

— Je peux vous y mener, propose-t-il spontanément, vous risqueriez de vous perdre dans la nuit.

— Avec grand plaisir, s'empresse de répondre Jeanne en voyant Perrot acquiescer.

Ils glissent leurs pas dans ceux de leur guide, qui évolue avec une légèreté confondante pour un homme de ce gabarit, qui plus est aviné. Mais l'homme a pour lui l'avantage de connaître chaque caillou de cette île plantée de palmiers et d'agapanthes, que le vent s'amuse à secouer en tous sens. Ils ont pris vers l'est, laissant l'étale invisible sur leur droite, et avancent tout droit en marchant en petit trio serré, utilisant leur portable comme lampe torche. Ils dépassent la Grève de l'Église et continuent en direction de la Pointe de Pen ar Gardeno. Le parfum saumuré du varech monte vers leurs narines, porté par le vent froid qui se glisse sous leur coupe-vent. La bruine s'accroche à leurs cils et estompe les reliefs des rochers aux dégradés rougeâtres.

C'est ici que Quéinnec fait une pause, désignant, en forçant sa voix pour contrer le rugissement du vent, et le bras tendu, une ombre compacte à quelques mètres du bord de l'eau. Les contours d'une bâtisse se

dessinent au fond d'un jardin carré bordé d'un mur bas de granit, un peu en retrait du sentier. D'autorité, il soulève le loquet du portail et pénètre dans la propriété privée.

— On entre ici comme dans un moulin, note Jeanne en criant presque, vous êtes tous aussi confiants ?

— Faut croire, répond-il sans faire de commentaire, tandis qu'il traverse le jardin au sol gorgé de pluie à grandes enjambées.

Cramponnée au bras de son compagnon, Jeanne garde les yeux rivés au sol, craignant la mauvaise torsion de cheville qui se terminerait en entorse dont elle a souvent fait la douloureuse expérience. La maison bâtie au siècle dernier n'est haute que d'un niveau et construite en pierre de taille. Une avancée du toit, en zinc, au niveau de la porte d'entrée, joue le rôle de parapluie et constitue la seule concession visible au progrès. En effet, la longère a gardé les petites ouvertures que les bâtisseurs des temps reculés creusaient à contrecœur, préférant l'obscurité aux courants d'air que de grandes fenêtres auraient favorisés. Car à l'époque, on se souciait peu de profiter de la vue sur la mer, on s'en défiait plutôt, comme en témoignaient ces paroles d'anciens que Perrot avaient souvent entendues. Il se souvient de ces anciens marins et pêcheurs habitant par un atavisme navré le bord de plage, qui vouaient la mer et ses excès aux gémonies. Ils étaient à des années-lumière de la conception de leurs cadets qui n'avaient de cesse d'ouvrir des baies vitrées toujours plus panoramiques pour profiter au maximum de la vue sur mer et laisser passer davantage de lumière.

Au lieu d'aller vers la porte d'entrée, Quéinnec oblique sur sa gauche et contourne la maison dont le

pignon ouest soutient un petit appentis à toit incliné. Il se penche et comme s'il avait toujours vécu là, glisse la main sous un gros caillou situé dans le petit parterre à droite du seuil. Mais soudain, il suspend son geste et prononce avec une circonspection toute neuve :

— Je ne suis pas sûr d'avoir le droit de…

— Permission accordée, l'interrompt Jeanne avant que son collègue ait le temps de répondre.

Et d'ajouter avec une assurance que Perrot juge largement exagérée :

— Vous comprenez bien qu'on n'a pas le temps d'attendre un mandat en bonne et due forme. Imaginez un peu que cette tempête s'éternise encore…

La confiance affichée par la jeune femme a visiblement rasséréné l'homme qui opine avec vigueur en guise de réponse.

— Marguerite m'avait dit qu'il y avait toujours une clé là-dessous, explique-t-il d'un ton uni, sans chercher à justifier sa connaissance des secrets de la vieille dame partie vivre sur le continent. Au cas où… termine-t-il en ramenant sa main vide.

Il se redresse et marmonne :

— C'est bizarre, elle n'y est plus… Pourtant, ses enfants ne m'ont pas dit qu'ils changeaient leurs habitudes.

— C'est peut-être le fameux locataire qui en a eu besoin.

— Je ne pense pas, il n'aurait eu aucune raison d'emprunter cette clé de secours.

— Retournons à la porte d'entrée, ordonne Perrot en revenant sur ses pas.

Il frappe à coups redoublés contre le chambranle,

mais comme ils s'y attendaient au vu de la maison plongée dans le noir, personne ne se manifeste.

— Vous savez s'il y a une autre entrée ? demande-t-il en essayant de voir à travers le carreau à l'aide de la torche de son mobile.

— Non, c'est la seule issue, on ne voyait pas l'intérêt d'en faire davantage à l'époque, suffisait bien d'une porte pour laisser passer le froid… et les hommes…

Il hausse les épaules sans que l'on sache s'il déplore ces habitudes anciennes ou s'il condamne au contraire les dépenses inconsidérées des nouveaux nantis de Bréhat.

— Par contre, je suis pas certain que la fenêtre ferme bien, ajoute-t-il en s'approchant de l'ouverture encadrée de volets sombres apparemment repeints de fraîche date.

Puis, à la façon d'un Géo Trouvetou ou d'un bandit de grand chemin, il ôte son gant droit de la pointe de ses dents pour passer la main dans sa poche poitrine intérieure et en sortir un couteau suisse. Il en glisse immédiatement la lame entre le châssis et le pêne, et avec un lent mouvement de va-et-vient, parvient assez rapidement à faire jouer la fenêtre. Puis un seul coup d'épaule, finit par la débloquer tout à fait.

— Vous passez en premier ? demande-t-il au commissaire.

— Si vous permettez, accepte Perrot en se mettant sur la pointe des pieds pour faire passer une jambe puis l'autre à l'intérieur, éclairé par le mobile que tient sa compagne.

Il bascule son corps et retombe de l'autre côté, plus lourdement que prévu, ayant sous-estimé la hauteur du plancher un peu enterré. En étouffant un juron de

douleur, il s'appuie au mur et fait tourner sa cheville très doucement de droite à gauche afin d'évaluer les dégâts.

— Tu t'es fait mal, Jean-Louis ?

— Ça ne devrait pas être trop méchant, répond-il autant pour la rassurer que pour se rassurer lui-même, en allant déverrouiller, boitillant, la porte d'entrée.

— Monsieur Quéinnec, je vais vous demander de vous asseoir et ne plus bouger ni toucher à rien, le temps que nous fassions un tour.

— Bon, consent l'homme avec une mine déçue.

S'arrêter en si bon chemin, quel dommage ! Qu'aurait-il à raconter aux copains du bistro, s'il ne voyait même pas la scène du crime ? Car Quéinnec en est sûr, ils sont bien sur une scène de crime. Comme le vendredi soir à la télé…

— S'il s'agit bien de notre homme, le fait que la porte ait été fermée de l'extérieur semble indiquer qu'il est parti sans précipitation, suppute Jeanne à voix presque basse, comme si elle craignait que quelqu'un puisse l'entendre.

Le rez-de-chaussée est occupé par une grande pièce à vivre carrelée de larges tommettes. Une cheminée toute simple en granite est adossée au mur de droite, des bûches à demi calcinées attendent dans le foyer. Il y a eu une flambée récemment, comme en témoigne l'odeur un peu piquante qui flotte dans l'air. Perrot n'en jurerait pas, mais l'ancien fumeur qu'il est croit déceler en dessous le parfum du tabac blond. Une bouteille de vin entamée est placée sur la longue table en bois massif, à côté d'un verre à pied, d'une corbeille à pain, d'un beurrier en plastique et d'un saucisson également entamé. Si l'on en juge par l'aspect du rez-

de-chaussée, nulle trace de départ précipité, sauf à considérer qu'une table non desservie indique le contraire. Sur le perroquet années 30 en bois patiné, près de l'entrée, sont suspendus deux ou trois manteaux ; une paire de bottes en caoutchouc bleu marine et une paire de chaussures de ville noires est placée à son pied. Taille 43, note Jeanne qui les a retournées.

Puis elle glisse la main dans les poches des vêtements et dépose son butin sur la table, sous l'œil attentif de Quéinnec qui ronge son frein en silence. Il se compose d'un paquet entamé de mouchoirs jetables, d'un petit briquet, qui corrobore l'hypothèse d'un fumeur dans la maison, de deux ou trois tickets de caisse chiffonnés et de trois tablettes de chewing-gum Freedent. Considérant sa trouvaille sans intérêt, elle part retrouver Perrot dans la salle de bains qui constitue l'autre pièce du rez-de-chaussée. La petite fenêtre en hauteur ne doit procurer qu'une lumière spartiate, même en cas de grand soleil au-dehors. En dessous, une baignoire à la faïence un peu jaunie, sur le rebord de laquelle se trouvent un flacon de shampooing et un gel douche, de marque ordinaire. Des produits de toilette et de rasage sont alignés sur la tablette en verre au-dessus du lavabo et autour de la baignoire. Des produits masculins uniquement. Jeanne se retient de replacer sur le vaporisateur d'« Eau Sauvage » le bouchon abandonné à côté, sur la tablette. Cependant la bouteille, bien hermétique, ne laisse perdre aucun parfum.

Ils quittent la salle de bains, tournent le commutateur et grimpent le court escalier en bois raide menant à l'étage. Deux grandes chambres séparées par un très étroit couloir se partagent

l'espace, mais on peut imaginer que cette configuration est récente et qu'autrefois, la famille nombreuse qui devait habiter là avait dû chercher à créer le maximum de chambres en un minimum d'espace. Ou alors, ils étaient tous blottis dans des lits clos serrés dans une même pièce. À moins encore, se dit Jeanne, que Marguerite ait été fille unique. À gauche se trouve ce qu'on appellerait une « chambre d'amis », trop bien rangée pour qu'on puisse envisager qu'elle soit utilisée au quotidien, et trop peu accueillante pour qu'on ait envie de s'y installer durablement. Mais c'est peut-être l'idée qu'elle s'en fait, elle qui ne connaît pas ce luxe et doit accueillir sa fille dans son lit quand ses parents viennent – très rarement – lui rendre visite. La chambre de droite est clairement occupée en ce moment, comme en atteste la chemise jetée sur le dossier de chaise et la paire de chaussettes en boule à ses pieds. Le lit a été fait grossièrement par le dormeur qui n'a pas jugé utile d'aplatir les faux plis du couvre-lit de coton sombre. Une odeur un peu âcre flotte dans l'air, mélange de sueur légèrement acide, mêlée à celle de la poussière caractéristique des vieilles maisons, avec en arrièrefond la senteur puissante du goémon que l'étale a laissée sur les rochers. Dans l'armoire à fronton découpé et aux portes décorées de sabots bretons en relief et cloutés d'or, se trouvent des chemises sur des cintres et des pantalons et pull-overs bien pliés, d'une marque que l'enquêtrice ne connaît pas. Ce qui en soit ne signifie pas grand-chose car Jeanne, si elle aime s'habiller avec coquetterie, est loin d'avoir les moyens de fréquenter les enseignes de luxe. L'odeur de naphtaline lui pique immédiatement le nez et lui arrache un éternuement qu'elle n'a pas le temps d'écraser dans sa paume. « Pardon ! », chuchote-t-elle

en adoptant malgré elle le ton de voix qu'on réserve aux endroits où l'on risque de déranger quelqu'un. Ce qui ne semble pourtant pas être le cas.

En bas de l'armoire se trouve une valise de taille moyenne. Un regard suffit à voir qu'aucune étiquette d'identification, de celles qu'on nous remet à l'aéroport, ne se trouve fixée à l'anse. Mais cela ne signifie pas que le voyageur, s'il a pris l'avion, ne s'en est pas débarrassé après utilisation.

— En même temps, poursuit Perrot tout haut, en général, on n'ôte pas l'étiquette de sa valise entre deux voyages, si ?

— Pour ma part, je crois bien que je me trimballe la même étiquette depuis que j'ai emmené ma fille en Guadeloupe il y a trois ans, sourit Jeanne. Tu me diras, je n'ai pas pris l'avion depuis…

Perrot tire sur ses manches de pull-over pour s'en recouvrir les mains et se penche pour tirer la valise hors du placard. Le bagage est de facture ordinaire, acheté dans un quelconque supermarché et non dans une bagagerie de qualité. Il se verrouille grâce à un code, mais son propriétaire n'a pas jugé utile de le faire, une fois installé dans le penty. Il ne contient rien, à l'exception d'un tee-shirt froissé, sans doute un vêtement emporté par mégarde.

— Bon, rien de bien intéressant là-dedans, soupire Perrot en repoussant la valise et en se relevant.

— L'individu a dû sortir en emportant ses papiers.

— Tu sors systématiquement avec tous tes papiers quand tu vas te balader, toi ?

— Non, admet-elle en regardant autour d'elle en fronçant les sourcils. On a dû louper quelque chose.

— Je ne vois pas de sac ni de mallette…

— Alors tu as mal inspecté la valise, décrète Jeanne en rouvrant la penderie pour en sortir à nouveau le bagage.

Elle l'ouvre après s'être également protégé les mains, et en scrute l'intérieur. Elle fait glisser ses doigts doucement sur les parois à la recherche d'un éventuel renfoncement ou bosse. Sa main s'immobilise dans un silence troublé par le vent qui pousse encore sa plainte au-dehors. Et tout à coup, elle se redresse, triomphante, en brandissant une chemise cartonnée :

— Et voilà !

Elle dépose délicatement sa trouvaille sur le lit et fait glisser les élastiques. À l'intérieur sont rangés quelques papiers qu'elle étale sur le couvre-lit : une brochure touristique sur l'île de Bréhat, une liste de titres français et anglais qui font penser à des noms de livres ou de films, même si les deux policiers doivent admettre que ces noms ne leur disent rien. Enfin, en dessous, se cache un document de plus d'importance.

— Un billet d'avion ! s'exclame-t-elle en l'approchant de ses yeux. À destination de Québec, pour un départ… hier, prononce-t-elle un ton plus bas en tendant le billet à son voisin.

Perrot sent son ventre se serrer tandis que l'hypothèse qu'il envisageait prend soudain forme.

— Merde, murmure-t-il en lisant la date sur le rectangle cartonné, il n'a donc pas pris le vol prévu…

— Georges Dufresne, prononce-t-elle, il s'appelait Georges Dufresne.

— « S'appelait » ? répète Perrot en écho comme pour faire taire ses propres doutes.

— Si ce n'est pas notre victime, alors qui d'autre ?

Perrot n'a aucune réponse valable à apporter, il

remet silencieusement les papiers dans la chemise qu'il glisse sous son aisselle, avant de déclarer qu'ils n'ont plus rien à faire dans cette maison. Sans autre explication, ils indiquent à Quéinnec, toujours docilement assis sur sa chaise mais qui se tortille d'impatience, que l'heure du départ a sonné. Ce dernier brûle de curiosité depuis qu'il a entendu les exclamations au-dessus de sa tête, mais il se retient d'interroger les policiers à la mine plus fermée qu'à leur arrivée chez la vieille Marguerite. Jeanne fourre les objets trouvés dans les poches du résident, dans un sac plastique qui traînait près de l'évier et y rajoute la chemise à élastiques. Afin de protéger le tout, elle bloque le sac à l'intérieur de son ciré, avant d'ouvrir la porte d'entrée pour affronter les ténèbres. D'autorité, Quéinnec ouvre la marche, le portable allumé tendu devant lui et la capuche bien ramenée sur son front. Tout autour, les palmiers et autres agapanthes déplumés sont unis en une danse grotesque, au diapason de la musique syncopée orchestrée par la bise. La saumure de l'air pique les yeux et dessèche les lèvres tandis que la pluie s'amuse perfidement à brouiller les reliefs. Avec mille précautions, les policiers mettent leurs pas dans ceux, plus aguerris, du Bréhatin qui semble par moments oublier qu'il n'est pas seul.

— Monsieur Quéinnec, supplie Jeanne à intervalles réguliers, vous ne voulez pas ralentir un peu ? Mon collègue s'est fait un peu mal à la cheville tout à l'heure.

— S'cuse, répond-il en freinant quelques secondes avant de repartir de plus belle sur le chemin dont les cailloux roulent sous leurs semelles.

Il est pressé de rentrer manger un morceau et de

déboucher une bouteille de rouge. Il avait prévu de se brancher sur Be-in Sport pour regarder le match de coupe, mais ce soir, il n'y a malheureusement pas de réseau. Ce n'est cependant pas une raison pour prolonger cette ridicule escapade nocturne, d'autant que les deux officiers derrière lui sont plutôt discrets sur leurs trouvailles. S'ils veulent qu'il les escorte plus lentement, ils n'ont qu'à lui parler un peu de leur affaire…

— Heureusement que vous êtes venu avec nous, le flatte la fine mouche qui a deviné la frustration muette du bonhomme. D'ailleurs, crie-t-elle à son adresse, je crois que c'est bien notre homme qui logeait chez Marguerite…

— Ah ? fait Quéinnec en marquant subitement le pas. Vous voulez dire le mort ?

— Nous allons faire les vérifications… répond prudemment Jeanne.

Perrot, qui boite légèrement derrière elle, est partagé entre l'envie de rire de la rouerie de sa compagne et celle de jurer contre cette cheville qu'il sent gonfler dans sa chaussure. Enfin, les premières maisons du village émergent de l'obscurité poisseuse qu'aucun lampadaire n'éclaire plus depuis plusieurs heures. La place est complètement désertée, balayée par le vent et la pluie et surplombée par la silhouette familière de la petite église. Sur une poignée de main, le trio se disperse rapidement, avec la promesse de se reparler au plus vite.

23

Armance a fini de couper ses légumes pour le pot-au-feu qu'elle a mis à mijoter, et s'octroie une pause bien méritée dans le salon, au coin du feu. Elle sirote un thé de Noël de chez Mariage Frères qu'un résident venu pour la seconde fois chez elle, début décembre, lui a gentiment apporté. L'odeur de cannelle le dispute aux agrumes et lui ferait presque oublier l'atmosphère pesante qui englue tout depuis la découverte macabre sur la plage. Elle repense au passage des deux policiers venus faire une enquête de voisinage dans sa maison d'hôtes. Elle s'est montrée courtoise, comme à l'accoutumée, mais s'est tout de même demandé s'ils étaient officiellement en charge du dossier pour homicide. En effet, elle a cru comprendre que ni l'un ni l'autre n'était rattaché aux services de police des Côtes-d'Armor. Alors qu'ils interviennent sur une scène de crime à Bréhat… Elle tente de chasser de son esprit les raisons qui les ont conduits à venir troubler la quiétude de sa maison d'écrivains et se met à tourner machinalement les feuilles d'un magazine féminin oublié par un précédent pensionnaire. Elle n'a cure des conseils de mode outrageusement chers qui s'affichent sur papier glacé, mais elle cherche un dérivatif à ses

songeries inquiètes. Si elle n'a pas menti à Perrot et Sixte, elle ne leur a en revanche pas tout dit. Mais au fond, elle n'en a pas réellement eu l'occasion, se rassure-t-elle avec la mauvaise foi de ceux qui se savent en tort car ils n'ont guère poussé leurs investigations. Pourtant, si elle avait livré le fond de sa pensée, elle aurait peut-être évoqué un doute qui la taraude depuis qu'un détail concernant la victime lui a été éventé par l'infirmière qui a procédé à l'autopsie… Elle se relève d'un pas inhabituellement lourd et retourne à la cuisine vérifier la cuisson de son plat d'hiver. Elle dresse le couvert et appelle ses locataires à table. Les mines sont tirées et l'on devine que les nuits sont moins reposantes à présent que l'on sait qu'un meurtre a été commis sur l'île. Pourtant, par une espèce d'entente implicite, hommes et femmes, réunis autour de la table, s'évertuent à éviter ce sujet sensible et se perdent en commentaires légers, à défaut d'être vraiment intéressants. Les yeux d'Armance se promènent sur l'assemblée, devançant les besoins des uns et des autres. Longuédec réclame du sel, comme à chaque repas, avant même d'avoir goûté. « Un candidat à l'hypertension », se dit-elle en lui faisant passer la salière en forme de paludier en faïence de Quimper. Geoffroy Tanner se sert un nouveau verre de vin, sans même en proposer à ses voisins, lui qui pourtant fait généralement montre de savoir-vivre. Qui sait les raisons qu'il a pour abuser ainsi de l'alcool…

Armance tourne la tête et croit surprendre dans les regards de Bénédicte à sa voisine Suzanne un peu plus que de la simple camaraderie. Ce qui ne dérange pas leur hôtesse, bien au contraire. Simplement, elle espère que cette attirance est réciproque, ce qui n'est pas forcément évident, à voir la manière dont l'objet

d'amour semble regarder Yvan d'Angers. D'ailleurs, on dirait que ce dernier n'est pas tout à fait insensible au charme androgyne de la jeune journaliste au teint bistre et au cheveu court. « Tellement aux antipodes de sa blonde et charmante épouse ! », réfléchit Armance en faisant passer la corbeille de pain. C'est peut-être la première fois qu'un groupe aussi disparate est réuni sous son toit et cette cohabitation ressemble de plus en plus à quelque jeu de défi dont on ignorerait l'issue.

Comme s'il avait lu dans ses pensées ludiques, Longuédec repose sa cuiller à dessert et demande à la cantonade :

— Et si on se faisait une partie de scrabble ? J'en ai vu une boîte dans le petit salon, n'est-ce pas, Armance ?

— C'est vrai, elle prend la poussière sur l'étagère du coin…

— Mais nous sommes trop nombreux, remarque Salomé en commençant à empiler les assiettes à dessert.

— Qu'à cela ne tienne, nous ferons des équipes ! rétorque Longuédec qui a déjà repoussé sa chaise pour aller chercher le jeu au salon.

Les convives se consultent du regard et tous acceptent l'idée d'un jeu de société. Ils s'activent pour débarrasser la table et remplir le lave-vaisselle lorsque soudain la lumière du plafonnier se met à clignoter dangereusement. La lumière va et vient pendant quelques secondes, avant de s'éteindre complètement.

— Brrr, je déteste le noir ! s'exclame Salomé en agrippant le bras de son voisin.

Geoffroy Tanner sursaute sous l'étreinte mais abandonne son bras et murmure à la jeune femme une

parole d'encouragement. À tâtons, Armance a atteint le buffet breton où elle sait trouver les bougies et chandeliers en cas de coupure électrique. Elle allume une poignée de bougies qu'elle glisse dans des bougeoirs en grès.

— Je vous propose d'aller au salon, lance-t-elle en s'emparant de deux d'entre eux. Là-bas, au moins, nous aurons la lueur du feu de cheminée pour nous éclairer.

— Et nous réchauffer, renchérit Salomé en tremblant exagérément sans lâcher le bras de son compagnon d'infortune.

Mais son époux a approché d'un pas et la saisit doucement par l'autre bras pour la guider. Le sourire contrit que Salomé adresse au reporter n'atteint pas sa cible car, outre l'obscurité qui règne dans la cuisine, les mouvements des uns et des autres ont détourné l'attention de Geoffroy Tanner. En revanche, Yvan d'Angers a saisi le sourire d'excuse de la jeune femme et s'interroge sur sa candeur : véritable ou forcée ? Est-elle cette femme-enfant facilement impressionnable qui a spontanément recherché l'appui de son voisin de table ou, au contraire, une séductrice invétérée jetant son dévolu sur tout représentant du sexe masculin ? Il est incapable de répondre à cette devinette et se dit qu'il a assez à faire avec sa femme sans chercher à sauver l'âme d'une autre. Ils s'installent autour de la table ronde qu'ils tirent devant la cheminée dans laquelle Tanner a ajouté des bûches. La flambée s'emballe dans un crépitement de bois sec et les volutes orange s'enroulent, attirées dans le conduit par le vent qui poursuit son offensive. Spontanément, Bénédicte a pris place près de sa compagne de chambre et a posé le porte-jeton devant elles, mais le

maître du jeu hausse le ton pour édicter ses règles :

— Paire mixte obligatoire, mais non mariée.

— Les couples adultères, c'est permis ? demande Yvan avec un clin d'œil en plaçant son chevalet devant Armance et lui.

— Comme vous y allez ! le repousse doucement Armance avec un rire amusé.

Semblant devancer les velléités de Salomé de trop s'approcher de Geoffroy Tanner, Paul lui suggère de jouer avec Bénédicte puisque les femmes sont majoritaires dans la maison.

— Avec plaisir, consent-elle gracieusement en s'installant près de la benjamine de la maison, qui jette un regard empreint de regret vers sa compagne de chambre et de livre, à nouveau alpaguée par Yvan d'Angers.

Erwan a refusé de participer au jeu, plaidant une incompatibilité viscérale entre lui et l'orthographe.

Maryse est la partenaire, plus contrainte que ravie, de Longuédec, qui déclare la partie lancée. Le silence se fait dans la pièce éclairée aux bougies, dont les meubles trapus dessinent leur silhouette lourde dans la pénombre. Les équipes se murmurent leurs suggestions au son du bois qui crépite et de la bise qui fait plier les pins. Les mots s'alignent sur le plateau coloré et les esprits commencent à s'échauffer dans une bonne humeur que vient renforcer le verre de calva que tous, à l'exception de Perrine, ont accepté.

— Je ne bois pas d'alcool, a-t-elle prononcé d'une voix forte et claire alors que personne n'attendait de commentaire de sa part sur un sujet que d'aucuns pressentent comme sensible.

Le malaise n'a néanmoins pas le temps de s'installer

car, faisant claquer ses pions sur le damier vert, Longuédec exulte :

— J'ai une barrette ! « MEURTRIER » ! Et avec le « e » de « COUPABLE », il compte triple !

Un silence oppressant suit ses paroles tandis que des regards gênés s'échangent autour de la table.

— Vos trouvailles ne sont pas du meilleur goût, Guillaume ! Étant donné les circonstances…

— Quoi ? Quoi ? fait Longuédec qui ne semble pas comprendre pourquoi le froid est descendu sur la salle, c'est un bon coup, n'est-ce pas, chère partenaire ? demande-t-il en cherchant l'approbation de Maryse.

Celle-ci lui répond par un rictus figé avant de déclarer qu'elle se sent fatiguée et souhaiterait se retirer.

— Comment, Maryse, au moment même où nous sommes en train de gagner ? Je ne vous suis pas…

Venant à la rescousse de la plus âgée, Suzanne renchérit :

— Nous avons les nerfs à fleur de peau en ce moment, et je pense que nous serions tous bien mieux au fond de notre lit. Bénédicte, tu viens ?

Cette dernière s'empresse d'obtempérer, comme si elle était soulagée de quitter sa coéquipière. Contrarié, Longuédec balaie du bras le plateau de jeu et quitte brusquement le salon. On entend aussitôt la porte d'entrée claquer derrière lui.

— Ce n'est pas prudent de sortir par ce temps, s'alarme Perrine d'Angers en se mettant à réparer les dégâts du romancier. Il risque de se prendre une branche sur le crâne…

— Ça aura peut-être au moins le mérite de le calmer… laisse échapper son époux en se servant une

autre dose de calva dans son petit verre en cristal ciselé. Geoffroy, je vous ressers ?

Ce dernier hésite un court instant avant d'opiner du bonnet. Maryse, restée à table et qui n'a manifesté aucune émotion face au coup de sang de son partenaire de jeu, fait un signe de dénégation à d'Angers. Elle semble finalement peu pressée de quitter la table, comme si sa fatigue s'était envolée avec la sortie théâtrale de Longuédec. Salomé s'est levée pour aller offrir son dos au feu, sa silhouette gracile se découpe dans la pénombre, éclairée par les flammes comme par des projecteurs.

— Armance, demande-t-elle à leur hôtesse restée de marbre, ne devrions-nous pas aller chercher Guillaume ? Il ne connaît pas bien le secteur et on n'y voit goutte dans le jardin.

— Tu es bien gentille de te préoccuper de son sort, ironise son mari en descendant cul sec son verre de digestif et en échangeant un regard complice avec ceux restés assis. Moi, je suis de l'avis d'Yvan, je pense qu'un peu d'air frais ne pourra que lui faire du bien…

Armance ne sait que répondre, partagée entre l'envie d'abonder en ce sens et la réserve qui incombe à son rôle d'hôtesse.

Avant qu'elle ait l'occasion de réagir, Maryse repousse sa chaise et prononce de sa voix un peu sourde :

— Cette fois, je vous laisse, je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit, Maryse, répond Armance, prenez donc un bougeoir pour vous repérer dans le noir.

— Ça va aller, ne vous inquiétez pas, répond Maryse en s'emparant de l'un de ceux-ci et saluant d'un coup

de tête.

— Cette femme est décidément mystérieuse, ose d'Angers avec la confiance que donne le début d'ivresse, sitôt que Maryse a disparu au coin de la porte. Elle parle peu et lorsqu'elle s'exprime, c'est à mots comptés.

— Et de cette voix basse qui vous force à tendre l'oreille, renchérit Paul Pleyben en reposant son verre. On a beau cohabiter depuis quelques jours, j'ai l'impression de ne pas mieux la connaître qu'à son arrivée.

— Idem pour moi, approuve Yvan en se resservant un verre. Geoffroy ?

— Il y a des personnalités plus secrètes que d'autres, murmure le reporter sans s'engager plus avant.

— Je ne parlais pas de ça ! s'esclaffe d'Angers en faisant s'incliner la flamme sous son souffle, je voulais savoir si vous désiriez que je rafraîchisse votre calva !

— Je pense que je vais m'arrêter là.

— Ne faites donc pas le petit joueur, mon ami ! Et puis d'abord, qu'est-ce qui vous attend de si crucial à l'étage ? Votre couche est désespérément vide, n'est-ce pas ?

Fier de sa blague, d'Angers a pris Pleyben à témoin, et ne se rend pas compte que sa pointe d'humour a fait long feu. Le reporter esquisse un sourire crispé et se met à faire tourner son verre sur le bois de la table. Le cristal accroche la lumière des bougies, donnant à la scène une note fantomatique, accentuée par les rugissements du vent derrière les volets clos.

— Brr, frissonne Salomé outrageusement fort pour faire dévier la conversation, on sent que le chauffage est arrêté, il commence à faire un peu froid.

— La maison n'est pas équipée d'un groupe électrogène, s'excuse Armance en jetant des bûches supplémentaires dans l'âtre. Mais dans chaque chambre, il y a des couvertures supplémentaires dans les armoires, donc n'hésitez pas à vous servir.

— Entendu, prononce Tanner qui a profité de l'intermède pour oser se lever. Je vous souhaite une bonne nuit.

Un « Bonne nuit ! » collectif lui répond, teinté d'ironie chez d'Angers.

Considérant que le niveau de la bouteille de digestif a suffisamment baissé pour ce soir, Armance s'en empare pour la remiser dans le buffet breton dont la masse brune se fond dans l'obscurité de la salle. Puis elle vérifie que le pare-feu est bien à sa place devant l'âtre et annonce à son tour qu'elle se retire. Elle laisse les petits verres à digestif sur la table en se disant qu'à la lueur de la bougie, elle risquerait de ne pas arriver sans casse jusqu'à la cuisine.

24

Le peigne qui bute sur un nœud dans sa tignasse fraîchement lavée lui picote le nez et lui fait immédiatement monter les larmes aux yeux. « C'est ridicule d'être aussi sensible du cuir chevelu », se morigène-t-elle pour la cinquante millième fois au moins depuis sa naissance, comment a-t-elle pu oublier son démêlant chez elle, à Vannes ? L'image de son petit appartement douillet s'affiche soudain devant ses yeux et elle a un irrépressible pincement au cœur en pensant à sa fille, Aurélie, qu'elle a laissée là-bas et dont elle n'a aucune nouvelle puisqu'aucune communication téléphonique n'est possible depuis son arrivée.

Elle jette un œil vers Jean-Louis en train de lire sur le lit, mais renonce à l'embêter avec ses angoisses de mère poule. Lui-même a eu son lot de soucis dernièrement avec le cancer de Clara, son aînée, encore adolescente. Heureusement, elle est en phase de rémission et se porte tout à fait bien aujourd'hui. Mais Jean-Louis s'est beaucoup inquiété à son sujet et à celui de son cadet, Simon, également car l'hypersensibilité du petit a forcément été mise à rude épreuve pendant cette période de traitement. Et puis,

se dit-elle en continuant à démêler ses boucles blondes, elle n'a sans doute aucune raison de s'en faire car elle sait la gamine parfaitement entourée par ses grands-parents qui sont venus la garder à domicile, le temps de son escapade. Escapade au motif officiellement professionnel puisque Jean-Louis et elle sont censés faire un audit sur l'opportunité de la mise en place d'un service de police pérenne sur l'île. Pourtant, le regard amusé de son père quand elle lui a expliqué l'objectif de la mission ne lui a pas échappé, même si elle s'est bien gardée de lui demander ce que son sourire en coin sous-entendait. Elle ne leur a pas encore parlé de sa relation avec Jean-Louis mais elle imagine qu'Aurélie aura du mal à tenir sa langue bien longtemps. Car elle a récemment présenté Jean-Louis à sa fille, l'introduisant d'abord comme un bon collègue venu partager un bout de pizza avec elles. Mais une fois ce dernier parti, Jeanne n'a pu résister au regard insistant de la petite et lui a avoué qu'elle éprouvait plus que de l'amitié pour le tout nouveau commissaire. Néanmoins, elle a ajouté qu'il fallait laisser du temps au temps et que pour le moment, ils allaient s'en tenir à des rencontres ponctuelles. Avec ou sans lendemain… Contre toute attente, Aurélie, du haut de ses onze ans, s'est contentée de ces précisions et n'a pas manifesté d'aigreur particulière à l'égard de cet intrus qui osait s'immiscer dans le duo fusionnel qu'elles forment depuis le divorce.

« Fichue panne de réseau, peste à nouveau la commandante en regardant son portable inutile posé sur la petite table de la chambre d'hôtel. Aurélie doit se demander pourquoi je ne donne pas signe de vie. J'espère que ses grands-parents sauront la rassurer et lui expliquer que la tempête qui sévit sur la Bretagne

empêche toute communication entre Bréhat et le continent. » Elle songe à sa fille qui était enrhumée à son départ et espère que son état n'a pas empiré.

C'est alors que, par association d'idées, un détail lui revient subitement en mémoire. Elle s'immobilise, fronce les sourcils dans un effort de réflexion et essaie de reconstituer ses faits et gestes de l'heure précédente. Quelque chose l'a intriguée un peu plus tôt dans la journée, une anomalie sur laquelle elle ne s'est pas attardée et dont elle pressent maintenant qu'elle avait son importance. Mais qu'est-ce qui a bien pu déclencher un souvenir dans son esprit ? Elle ferme les yeux et soudain, la lumière se fait. Elle a mentalement évoqué le rhume de sa fille et a vaguement pensé qu'elle aurait dû faire le plein de Kleenex avant de partir.

— Les mouchoirs ! s'écrie-t-elle en se précipitant sur le sac plastique dans lequel elle a fourré les objets « empruntés » au locataire de Marguerite et qu'elle a abandonné dans un coin de la chambre.

Sous les yeux perplexes de son compagnon, occupé à lire, elle déverse le contenu du sac sur le jeté de lit.

— Quoi, les mouchoirs ? demande-t-il paresseusement en étouffant un bâillement. Tu ne t'arrêtes donc jamais ?

— Les mouchoirs, répète-t-elle avec impatience, le paquet qui se trouvait dans le manteau de Dufresne…

— Supposément de Dufresne.

— « Supposément » si tu veux, concède Jeanne en attrapant le paquet de mouchoirs en papier entre deux doigts protégés par son propre mouchoir jetable. Marque inconnue au bataillon…

— Et alors ?

— Il n'y a pas cinquante marques de mouchoirs jetables en France, si ?

Perrot opine sans comprendre où sa voisine surexcitée veut en venir, mais celle-ci ne se décourage pas.

— Cela signifie que l'individu de la maison, mettons qu'il s'agisse du dénommé Dufresne, arrivait d'un pays étranger et était peut-être lui-même étranger !

— Canadien ? suppute Perrot en se dressant sur ses coudes.

— Possible, en effet, puisque le billet d'avion était à destination de Québec.

Les sens parfaitement en alerte à présent, Perrot se met à gémir :

— Si au moins le réseau Internet fonctionnait, on pourrait essayer de trouver quelque chose sur ce Georges Dufresne…

— Ou à défaut sur la marque des mouchoirs en papier…

Rappelés à l'ordre par la cloche autoritaire du dîner, tous deux se traînent jusqu'au rez-de-chaussée, n'ayant pas osé pousser l'outrecuidance jusqu'à demander un service en chambre. Pourtant, leur escapade jusque chez Marguerite les a épuisés et tous deux auraient préféré y avaler une soupe dans l'intimité. Mais madame Pensec les attend de pied ferme dans la salle de restauration trop grande pour eux seuls, un tablier amidonné autour de sa taille de guêpe. Ils prennent place autour de leur petite table habituelle où les attend une bouteille de muscadet déjà débouchée.

— Ragoût de poisson et riz safrané ce soir, ça vous va ?

— Ce sera parfait.

— Je précise juste que j'ai dû décongeler le poisson puisqu'aucune pêche n'est possible depuis des jours.

— Je suis certaine que ce sera fameux, madame Pensec, ne vous en faites pas pour nous, sourit Jeanne en tendant son verre à pied à Perrot pour avoir un peu de vin blanc.

Mais la patronne n'a pas fait mine de bouger et semble attendre quelque chose.

— Oui ? interroge Perrot avec un air encourageant.

La femme passe d'un pied sur l'autre en tire-bouchonnant son tablier blanc.

— Je me demandais… Quéinnec, il aurait quelque chose à voir avec la mort de ce pauvre homme ?

Perrot répond par une autre question :

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Oh, rien… rien ! se défend la femme en agitant vigoureusement sa petite tête, simplement…

— Nous vous écoutons.

— Je me disais juste que c'était bizarre qu'il vous ait emmenés là-bas, chez Marguerite, vu que…

— Vu que… ?

— Eh bien, vu qu'il est pas tout blanc, si vous voyez ce que je veux dire… glisse-t-elle en baissant d'un ton et en jetant un regard craintif par-dessus son épaule.

— Pas très bien, non, répond calmement Jeanne qui a pourtant une furieuse envie de se lever pour attraper la femme aux épaules et la secouer pour la faire parler.

— Eh bien, autant que je vous l'dise puisque vous finirez bien par l'apprendre, mais Quéinnec, il a eu des soucis avec la justice.

— Quel genre de soucis ?

— Une histoire de règlement de compte, quelque

chose comme ça… Il y a finalement eu un non-lieu à cause d'une vis de quelque chose…

— Un vice de forme ?

— C'est ça, j'avais le mot sur le bout de la langue ! Toujours est-il qu'il a pas fait de prison, mais c'est à ce moment-là qu'il est venu habiter définitivement ici. On l'a pas vu débarquer d'un bon œil, vous pouvez me croire !

— D'où venait-il ?

— Oh, ses parents étaient de Bréhat, ils sont décédés depuis quelque temps, mais lui était parti à l'étranger, en Amérique, je crois bien. On l'avait jamais revu dans les parages avant les obsèques de ses parents. Enfin, de sa mère, car pour l'enterrement de son père, il n'était pas revenu. Bref, c'est à ce moment-là qu'il s'est passé quelque chose, je n'ai jamais su quoi exactement, mais ce qui est certain, c'est qu'il a eu affaire à la justice. Bon, c'est pas tout ça, se ressaisit-elle, si vous voulez manger quelque chose, il faudrait peut-être que j'apporte ma marmite !

Elle se précipite en cuisine et revient aussitôt avec une cocotte de fonte noire et la place sur une desserte qu'elle tire près de leur petite table.

— On se servira, merci.

Madame Pensec se retire de son pas de souris et les deux officiers se retrouvent seuls dans la grande pièce toujours aussi mal chauffée.

— Bizarre que ce Quéinnec soit venu vers nous alors qu'il aurait tout intérêt à se faire oublier après ses démêlés judiciaires…

— Je me suis fait la même réflexion, répond Perrot en respirant le fumet de poisson avec appétit. Ou alors il se doutait qu'on irait sûrement lui rendre visite et il a

préféré prendre les devants…

— Possible, approuve Jeanne en enfournant une bouchée de merlan, signifiant ainsi, s'il en était besoin, qu'elle se verrait bien consacrer la soirée à autre chose qu'au travail.

25

Après la partie de scrabble qui a tourné court, Armance s'interroge sur l'harmonie qui semblait régner sur sa maison d'hôtes. Elle s'est clairement fourvoyée en croyant que la mayonnaise avait pris entre tous les convives. Il apparaît en effet que la simple présence de Longuédec rend l'atmosphère électrique, voire irrespirable pour certains. Ainsi, presque malgré lui, le romancier serait l'élément perturbateur à l'origine de toutes les tensions qui peuvent se créer Chez Armance, sorte de fusible qui ferait tout voler en éclats sur son passage. Elle reconnaît qu'il est vaniteux, fort en gueule et toujours prêt à rabaisser autrui, pourtant, contrairement aux autres, elle ne dresserait pas un portrait si définitivement noir de lui. En effet, elle a cru déceler chez le romancier des touches de sensibilité qui le lui ont rendu plus humain. Ainsi, lorsqu'il a fait une barrette au scrabble hier soir, il était heureux comme un enfant et était content de partager son petit triomphe avec sa partenaire de jeu. Mais aussitôt, il s'est fait rabrouer, Armance ne se souvient même plus par qui, Suzanne peut-être, ce serait bien son genre. D'ailleurs, cette Suzanne l'intrigue un peu, légèrement

pète-sec et autoritaire, mais plutôt protectrice avec Bénédicte. « Bénédicte qui n'éprouve pas que de l'amitié pour Suzanne… » ajoute-t-elle pour elle-même en revoyant en esprit les regards énamourés que jette la petite aux joues rondes à l'amie androgyne au teint mat qui partage sa chambre. « Voire davantage que sa chambre… », échafaude Armance sans tout à fait croire à cette hypothèse, tant Suzanne semble aimer séduire les hommes. Soudain, elle se sent submergée par une sensation de fatigue intense, l'impression désespérante de ne jamais réussir à voir au fond des choses et des êtres. S'imagine-t-elle ces relations qu'elle entrevoit entre les gens de sa maison d'hôtes ? Serait-elle même, à son insu, celle par qui les nœuds de vipères s'enrouleraient, sorte de maîtresse araignée tissant sa toile autour de ses invités pour mieux les piéger ?

Elle dispose les bols et les couverts du petit-déjeuner en louchant en direction du plafonnier qui a recommencé à clignoter. L'électricité est revenue aux petites heures du matin mais on sent que les installations électriques ont été mises à rude épreuve avec la tempête et Armance soupçonne que le réseau a souffert en plusieurs points de l'île. Et nul espoir de voir les services d'EDF venir réparer les dégâts tant que les éléments seront aussi déchaînés. Elle a remis en service la cuisinière à charbon qui n'avait jusqu'alors qu'une dimension décorative dans sa cuisine à l'équipement parfaitement moderne. Une odeur un peu piquante de tourbe s'élève dans la cuisine tandis que les mottes se mettent à rougeoyer derrière la grille de fonte noire. Les résidents descendent les uns après les autres et on sent que la mauvaise ambiance de fin de soirée a fait long feu. En effet, Longuédec est, une fois n'est pas coutume,

parfaitement muet, occupé à tourner sa cuiller dans son bol de café dans lequel il n'a pourtant ajouté aucun morceau de sucre. Les autres se bornent à ouvrir la bouche pour demander qu'on leur passe le beurre ou la confiture. Salomé décide de rompre un silence qui commence à devenir pesant :

— J'ai bien cru que la lumière était revenue vers cinq heures, non ?

— Vous ne rêviez pas, l'électricité est en effet revenue quelques minutes pour à nouveau se couper il y a une petite heure. Voilà pourquoi j'ai allumé mon antique cuisinière, ajoute Armance en pointant l'appareil de la pointe du menton. Désolée pour la fumée…

— Bien au contraire ! la rassure Perrine d'Angers, j'adore cette odeur, ça me rappelle mes goûters d'enfance chez ma grand-tante qui refusait obstinément d'installer des plaques chauffantes chez elle. Ce qui dénotait avec le personnage car elle était, pour le reste, très en avance sur son temps. Elle avait été suffragette, vous rendez-vous compte ?

Son entourage opine avec un désintérêt poli, faisant regretter à la belle blonde de s'être ainsi livrée. Elle baisse la tête sur sa tasse de thé et se met à boire à petites gorgées, le visage bien à l'abri derrière le rempart de ses longs cheveux. Yvan d'Angers ne s'est pas encore montré et l'on peut imaginer qu'il a mal à la tête après avoir descendu plusieurs digestifs la veille au soir. Le premier repas de la journée s'achève plus rapidement que de coutume, chacun semblant pressé d'échapper à cette atmosphère lourde. Contrainte et forcée, Armance s'attelle à la vaisselle à la main, une fois qu'elle a fait chauffer l'eau sur la vieille cuisinière. Ces méthodes d'autrefois prêteraient à sourire dans

d'autres circonstances, mais ce matin, elle n'a pas le cœur à rire. Elle a l'impression que ses hôtes s'empresseront d'oublier cet intermède îlien chez elle, congé qu'ils associeront toujours dans leur esprit à la nature déchaînée, et surtout, à la mort qui rôde. Elle a trouvé Maryse particulièrement morose, celle-ci n'a d'ailleurs pratiquement rien avalé. Elle est d'ordinaire peu diserte, toujours pudiquement cachée derrière ses verres fumés, mais aujourd'hui, sa réserve a battu tous les records. Pourtant, contrairement aux autres locataires de la maison, elle se sent étrangement attirée par cette femme d'apparence plutôt revêche, comme si cette dernière déployait des trésors de froideur pour dissuader quiconque de voir en elle. « Elle est peut-être souffrante, réfléchit Armance en versant du produit à vaisselle sur la montagne de bols dans l'évier carré en faïence blanche. Ou alors elle aura reçu de mauvaises nouvelles », ajoute-t-elle pour aussitôt réaliser que cette hypothèse ne tient pas la route puisque les communications avec le continent sont toutes coupées. Elle en est là de ses réflexions lorsqu'elle voit les policiers remonter l'allée menant à la maison. La femme ouvre la marche, le buste penché pour résister au vent, l'homme la suit, en veste de chasse Barbour, en toile enduite, et chapeau assorti bien vissé sur la tête.

— Mais que veulent-ils encore ? soupire-t-elle en essuyant ses mais savonneuses pour aller ouvrir la porte donnant sur le jardin.

— Bonjour, désolés de vous déranger à nouveau, souffle Jeanne en se secouant sur le paillasson.

— Entrez…

Armance s'écarte pour laisser passer le couple trempé jusqu'aux os.

— Suspendez donc vos vêtements à la patère, indique-t-elle en désignant un renfoncement dans le mur, et je vais aller vous chercher une serviette-éponge.

— Ne vous donnez pas cette peine, répond Perrot en tirant une chaise pour s'asseoir autour de la table.

— Bien, un café alors ? Il m'en reste du petit-déjeuner…

— Volontiers.

Le jour est à présent levé, mais le ciel est si bas que la lumière du dehors peine à éclairer la cuisine privée d'électricité. Armance a allumé quelques bougies, davantage pour leur côté chaleureux que pour l'intensité de leur éclairage. Le poêle, poussé à fond, procure une chaleur agréable dans la grande pièce, mais on devine que, à moins d'un rétablissement rapide du courant, bientôt les autres pièces de la maison seront moins confortables.

— Nous sommes ici, précise Perrot en faisant glisser vers lui sa tasse en faïence ancienne, parce que nous avons découvert l'identité de la victime. Georges Dufresne, ce nom vous dit quelque chose ?

Armance, qui était restée adossée à l'évier, se laisse soudain tomber sur une chaise et porte la main à sa bouche.

— Oui, oui, je connais ce nom…

— Vous semblez choquée…

— …

— Madame Tell, qu'est ce qui vous bouleverse ainsi ? Que pouvez-vous nous dire sur cet homme ?

Elle secoue la tête, incapable de répondre aux deux policiers dont les regards fiévreux la pressent de questions. Elle a soudain l'impression qu'un précipice

vient de s’ouvrir sous ses pieds, qui va l’aspirer et l’engloutir tout entière.

26

Chichement éclairé par la pâle lueur du jour, Quéinnec est prostré devant son bol de café tiédasse depuis une demi-heure, incapable de penser à autre chose qu'à son expédition de la veille au soir chez la vieille Marguerite. Il a pu se faire chauffer un peu d'eau grâce au réchaud de camping qu'il garde au cas où. Sa maisonnette est équipée d'un chauffage électrique, ce qu'il regrette chaque fois qu'un coup de vent fait sauter l'électricité, et surtout chaque trimestre, quand la douloureuse lui parvient. Il a souvent envisagé de changer d'équipement, voire de faire installer des panneaux solaires sur son toit, mais il doute que le soleil breton suffise à lui assurer un chauffage régulier. De toute manière, il n'a pas le budget nécessaire pour investir dans cet équipement, malgré les abattements d'impôts promis par le fisc. Il laisse échapper un petit rire aigre en attrapant son paquet de cigarettes. Encore faudrait-il qu'il soit imposable pour bénéficier d'une réduction d'impôts ! Il n'a jamais deux sous devant lui, depuis son retour il y a quelques mois. Pourtant, il a fait là-bas des rencontres intéressantes, très intéressantes même… De celles qui permettent de repartir sur un bon pied dans la vie. De se remettre le

pied à l'étrier. À nouveau, un rire sans joie s'échappe de sa gorge nouée : « Étranges, toutes ces expressions qui parlent de « pied », comme si tout partait de là… » Ne dit-on pas, d'ailleurs, « prendre son pied » ? Quelle drôle d'image ! ricane-t-il en se disant que ça fait belle lurette que ça ne lui est pas arrivé… On dit aussi « avoir le pied marin », mais cette expression, au moins, peut s'expliquer.

En parlant de « pied marin », il en connaît qui ne l'avaient clairement pas… songe-t-il en repensant au mort de la plage, dont le corps a été rejeté par la houle. Il casse le filtre de sa cigarette et l'allume d'un geste nerveux. Il se demande encore ce qui lui a pris de devancer ainsi les interrogations des policiers et de leur livrer sur un plateau l'identité du mort. En même temps, se répète-t-il pour la énième fois depuis son retour chez lui, ils auraient eu vite fait de remonter jusqu'à ce type qui louait chez Marguerite. « L'île n'est pas si grande, les ragots vont bon train, par ici… » Il sait qu'avec ses antécédents judiciaires, les officiers seraient venus, à échéance plus ou moins rapide, l'interroger sur ce qu'il savait de l'inconnu retrouvé sur la plage. Et il sait aussi que, quelles que soient les réponses qu'il fournirait, les choses se retourneraient contre lui. Comme toujours, en cette spirale incontrôlable qui semblait vouloir entraîner sa vie sans qu'il puisse influer sur le cours des évènements.

Depuis trop longtemps, il se sent comme un fétu de paille ballotté par le vent et les vagues. Ces vagues, toujours elles, qui ont ramené le corps jusqu'à la rive, au lieu de le faire disparaître au large, au fond de l'océan, où la poiscaille en serait vite venue à bout. Il remue la tête avec incrédulité, tandis que, de son index, il trace les contours du tatouage qui lui mange

l'avant-bras. Il y a fait dessiner un caribou devant un pic rocheux, avant de quitter sa vie d'avant, avec la conviction qu'il n'y reviendrait jamais. Peut-être parce qu'un Breton revient toujours vers la mer qui l'a vu naître ? Cette mer traîtresse qui nourrit et tue tour à tour, en une loterie au coup de dé implacable. Cette image le ramène à la victime dont le corps a été rejeté si rapidement par la mer. Pourtant, cela était parfaitement prévisible, réfléchit Quéinnec en faisant tourner le liquide beige dans son bol. La mer était formée et si le corps n'était pas balancé d'un bateau au large, il y avait de fortes chances pour qu'il revienne à la terre.

Il tire sur sa cigarette fiévreusement, anticipant l'inévitable prochaine visite des deux policiers. Que leur dira-t-il alors ? Que c'est sa conscience civique qui l'a poussé à leur confier que peut-être la victime de la plage logeait chez Marguerite ? Loueront-ils son sens de la déduction ou, au contraire, verront-ils dans cette information – ce qui est le plus probable – une manière de se dédouaner en fournissant des renseignements avant qu'on lui en extorque ? Quéinnec n'est pas né de la dernière pluie, il sait pertinemment que quiconque a eu maille à partir avec la justice sera toujours considéré comme le type qu'il faut avoir à l'œil, celui qui peut déraper à tout moment.

Allongé sur sa bannette, Gaston n'est pas pressé de repousser sa couette en plume d'oie pour affronter l'humidité de la cabine. Il convient qu'il a tort, mais il éteint toujours le poêle avant de se coucher, alors qu'il sait que la température chutera immanquablement pendant la nuit sur son bateau à quai. Mais lui qui a connu tant de drames, avec la mort de son fils d'abord et celle, subséquente, de sa femme, refuse de tenter le

diable en lui offrant la possibilité de mettre le feu à son navire. Très tard hier soir, alors qu'il était déjà couché, un livre entre les mains et sa lampe vissée sur le front, il a entendu un bruit différent de celui des pare-battages heurtant le quai ou des drisses qui tintinnabulent dans le vent. Il s'est redressé sur ses oreillers, a tendu l'oreille pour être bien sûr que son imagination ne lui jouait pas des tours, avant de se convaincre que quelqu'un était bien en train de cogner au hublot. Il a enfilé la veste polaire posée près de son lit – « manquerait plus que je prenne froid parce qu'un énergumène a choisi cette heure indue pour venir faire ses visites de courtoisie ! ». Il reconnaît le visage de Quéinnec qui s'encadre dans le hublot, et accepte de le faire entrer, non sans laisser échapper un profond soupir de contrariété. La grande carcasse vêtue de son ciré Cotten jaune se plie pour se glisser dans l'habitacle avant de s'effondrer sur la bannette.

— Qu'est-ce qui t'amène, Freddy ? J'espère que tu avais une bonne raison pour me déranger à c't' heure !

En réponse, celui-ci grommelle des paroles inintelligibles d'où surnagent des bribes parlant de bière et de gosier desséché. Gaston constate alors que son invité surprise a déjà abusé avant d'arriver jusque-là et c'est donc un café serré qu'il décide de lui servir, en dépit de l'heure avancée. Avec réticence, il se lève de son lit pour allumer le réchaud à pétrole et la lampe-tempête qui se balance au-dessus de la petite table fixée au sol. Quéinnec est absorbé dans le spectacle de ses grandes mains calleuses dont il semble découvrir l'existence, avec cette ingénuité propre au soûlard. D'autorité, Gaston place devant lui une tasse de café noir dans lequel il fait fondre deux morceaux de sucre.

— Tiens, bois…

Quéinnec s'empare de sa tasse et boit d'une traite, sans paraître ressentir la brûlure du liquide.

— Eh, doucement ! Tu vas te brûler !

— J'en ai vu d'autres…

— Allez, je t'écoute…

Le visiteur regarde le fond de sa tasse vide comme s'il pouvait puiser le courage de parler dans le marc du café. Enfin, il prend son souffle et explique d'une voix que l'alcool rend pâteuse :

— Ces deux flics qui traînent sur l'île, tu vois de qui j'parle ?

— Naturellement.

— Je les ai conduits au gîte de Marguerite, en leur disant qu'à mon avis, le mort de la plage, il avait créché là, puisque personne l'avait vu ailleurs.

Gaston est soudain tout ouïe, les fesses au bord de la banquette, comme prêt à fuir – ou à mordre ? À côté, le gaillard est saisi d'une colère qui fait soudain trembler son grand corps.

— J'sais pas pourquoi j'ai fait ça, putain ! s'exclame Quéinnec en frappant sa tasse sur la table. Ils m'avaient rien demandé, j'aurais dû fermer ma gueule ! termine-t-il en se levant brutalement avec l'envie manifeste d'arpenter la cabine en tous sens.

— Rassieds-toi, lui enjoint posément Gaston en désignant la banquette, tu vas tout casser ici à t'agiter comme ça !

Quéinnec s'immobilise, le regarde et finit par obéir.

— Dis, Freddy, commence le marin d'une voix hésitante, tu as amené ces flics là-bas parce que tu devinais ou parce que tu savais que l'inconnu était installé chez Marguerite ?

Freddy Quéinnec remue ses larges épaules, faisant crisser le plastique de son ciré jaune.

— Donc tu savais, interprète Gaston en fixant son visiteur toujours prostré sur sa banquette, le regard vide et le visage fermé.

Ce dernier acquiesce mollement et demande en désignant sa tasse vide :

— T'aurais pas autre chose ?

— C'est café ou rien, tranche Gaston en se levant pour aller chercher la cafetière émaillée sur son réchaud. La suite, maintenant, et vite !

Mais Quéinnec n'est plus disposé à parler, il serre les dents très fort, faisant saillir l'os de sa mâchoire de manière impressionnante. Il boit la deuxième tasse de café cul sec, mais cette fois, le café trop chaud le fait avaler de travers. Il se met à tousser et essuie inutilement ses yeux larmoyants dans la manche de son ciré humide.

— Je t'avais dit de faire attention en buvant… prononce machinalement Gaston comme il l'aurait fait devant son défunt fils.

Le parallèle lui saute aux yeux et lui provoque un désagréable serrement au ventre. D'un autre côté, il doit s'avouer que ce jeune ne le laisse pas indifférent avec sa tête mal rasée et son faux air de méchant. Il a sensiblement l'âge qu'aurait eu Marin s'il avait vécu, cependant il se dit que son propre fils aurait sans doute mieux tourné que Freddy. Mais c'est tellement facile de se persuader de quelque chose qu'on ne pourra de toute manière jamais vérifier… En outre, et cela, Gaston est bien placé pour le savoir, rien n'est moins prévisible que les détours que peut prendre l'existence d'un homme. Même lorsque celui-ci, à l'instar de son

propre fils bien-aimé, a été entouré et dirigé sur son bref chemin de vie. Sentant la bête immonde des regrets et du chagrin prête à fondre sur lui, le marin se secoue et se force à revenir au sujet qui les préoccupe :

— Donc ce type, tu le connaissais ?

— Oui.

— D'où ?

— De là-bas, répond Quéinnec avec un coup de menton dans une direction indéfinie.

— C'est où, là-bas ? Du Canada ?

— Ouais.

Gaston marque un silence, rendu muet par cette déclaration inattendue. Quéinnec aurait connu cet homme en Amérique du Nord et l'aurait retrouvé ici… Par hasard ? Non, évidemment…

— Faut que tu m'expliques, là…

— Ce type, Dufresne, je l'ai rencontré quand j'étais au Canada… Tu sais comme moi qu'au Canada, Ils sont pas regardants sur les diplômes et encore moins sur les permis de séjour et tout ce qui s'ensuit… Et les Français, ils ont toujours eu la cote là-bas, surtout ceux qui touchent un peu en cuisine. J'avais commencé un BEP cuisine, rappelle-toi, et puis j'ai souvent aidé ma mère à préparer des petits plats, ajoute-t-il avec une note de tendresse qu'il étouffe aussitôt dans un raclement de gorge. J'ai bossé comme serveur au début et ensuite, le patron m'a confié des petits boulots aux fourneaux. Au bout du compte, c'était moi qui préparais les viandes du restau. Mais un jour, un collègue – un enfoiré, ajoute-t-il en crispant les maxillaires – a piqué dans la caisse et, au moment où le patron a commencé à inspecter nos casiers à la recherche du fric disparu, ce bâtard s'est débarrassé du

pognon dans mes affaires. J'ai bien failli me faire virer…

— Ton casier n'était pas cadenassé ? s'étonne Gaston en avançant une moue dubitative tandis qu'il se met à caresser le fourneau de sa pipe abandonnée sur la tablette.

— J'étais naïf en ce temps-là, regrette le plus jeune. Pourtant, j'aurais dû être échaudé après mes démêlés avec la justice avant mon départ, mais j'avais l'impression que les gens là-bas étaient différents, plus sains, si tu vois ce que je veux dire…

— Je crois, oui. En tout cas, ils sont sans doute plus directs dans leurs rapports avec les autres que nous autres Français, réfléchit Gaston à voix haute. Ne serait-ce que dans cette manière d'appeler tout le monde par son prénom.

— C'est exactement ça, et c'est cette… comment dire… familiarité qui m'a fait tomber dans le panneau. Mais en fait, au Canada comme ailleurs, il y a des gens sacrément tordus !

— Ça va sans dire. Mais tout ça ne m'explique pas tes relations avec le gars de chez Marguerite.

— Attends, c'est à ce moment qu'il intervient dans l'histoire. C'était un client du restau et un ami du patron, Johnny. Je le croisais souvent pendant le service. Toujours un petit bonjour, des nouvelles du pays, il était déjà allé en France, qu'il adorait. Le jour du vol, il terminait son café et venait de demander l'addition, et il a donc entendu l'agitation dans l'arrière-cuisine. En habitué, il s'est pointé et Johnny lui a dit qu'il venait de trouver une partie de la recette du service de la veille dans mon casier. J'étais là à me défendre comme un beau diable, criant à qui voulait

m'entendre qu'on m'avait tendu un piège, et Dufresne a compris que je disais la vérité. Il s'est dirigé vers le commis de cuisine, s'est planté devant lui, comme ça, sans dire un mot, pendant de longues secondes, et l'autre, l'enfoiré, il a commencé à faire dans son froc. Il était livide, j'te jure, c'était impressionnant, et puis d'un coup, il a simplement dit : « C'est moi. » Alors Dufresne est reparti comme il était venu, il est retourné en salle boire son café. Johnny, mon patron, a pris Marlon par le colbac, lui a dit de vider son casier dans la seconde et l'a jeté sur le trottoir, comme une ordure qu'il était.

Il marque une pause, les yeux tournés à l'intérieur de lui-même pour mieux revivre l'épisode.

— Et tu voues depuis ce temps une reconnaissance éternelle à ce Dufresne, en conclut Gaston sans quitter l'autre du regard.

— Éternelle, je sais pas, répond Quéinnec sans regarder son interlocuteur, mais c'est sûr que j'avais une dette envers lui…

Il s'interrompt comme s'il craignait soudain d'en avoir trop dit. Il jette un œil à son hôte à la dérobée et ce qu'il voit semble l'encourager à poursuivre.

— … Je suis resté bosser au restau encore deux, trois mois et puis un jour, Dufresne m'a demandé si ça m'intéresserait de travailler pour lui, que je serais mieux payé qu'en cuisine. J'ai pas hésité bien longtemps, vu que ça commençait à me démanger, l'envie de changer d'horizon. Du coup, sans trop savoir dans quoi je m'embarquais, j'ai démissionné de mon poste pour le suivre.

— Le suivre ?

— Façon de parler, en fait, on est restés en ville,

mais le boulot n'était plus le même.

Cette fois, on a l'impression que les derniers mots sont restés coincés dans sa gorge et que, malgré la volonté de Quéinnec de continuer, sa voix lui fait faux bond. Il regarde Gaston avec un air de détresse dans ses yeux injectés de trop boire. Saisi d'un sentiment de pitié, ce dernier glisse une main à travers la tablette pour la poser sur son avant-bras et le serrer. Quéinnec secoue la tête de droite à gauche lentement comme s'il s'étonnait encore de ses propres actes. Puis, de la même façon que s'il s'était jeté à l'eau, il prend une grande inspiration et plante ses coudes sur la table. Gaston retire machinalement sa main et se rencogne contre le dossier, avec l'envie presque douloureuse d'allumer sa pipe. Mais c'est une règle qu'il s'est fixée, ne jamais fumer après la dernière bouffée du soir, celle qu'il prend sur le ponton, quelle que soit la météo. D'ailleurs, c'est plutôt à son fiston qu'il a fait cette promesse posthume, avec l'espoir irraisonné qu'en se limitant en tabac, il serait plus ou moins maître de sa destinée… C'est drôle comme l'être humain a, chevillé en lui, ce besoin de croire en quelque chose. Même quand, à l'instar de Gaston, il a déjà tout perdu… Il repousse sa pipe le plus loin possible de lui, et Quéinnec s'en empare sans même s'en rendre compte, pour se mettre à jouer avec le fourneau usé.

— Dufresne m'a demandé de l'aider à faire certains trucs, des livraisons, des choses comme ça. J'étais bien payé, alors je posais pas de questions, ça arrangeait tout le monde. Je savais quasiment rien du bonhomme, à part ce qu'il avait bien voulu me dire, un soir où on avait descendu plusieurs pintes au pub. J'avais vaguement compris qu'il avait été prof dans une autre vie, enfin pas exactement, directeur de lycée ou

de pensionnat, un truc comme ça. Et puis, va savoir pourquoi, il s'était reconverti dans d'autres activités…

— Dont tu ignores toujours la nature ?

Quéinnec se mord la lèvre en se grattant l'arrière du crâne, partagé entre l'envie de se confier pour se soulager et celle de se taire pour se protéger. Il jette un œil à Gaston, toujours adossé à sa banquette, avec sa mine de vieux sage revenu de tout. Brusquement, il formule une question qu'il n'aurait jamais cru oser poser :

— Ta femme et ton môme te manquent toujours ?

Le marin lève un sourcil surpris, il ne se souvient pas de la dernière fois où quelqu'un s'est hasardé à l'interroger frontalement sur ses chers disparus.

— Toujours, articule-t-il clairement malgré sa gorge nouée, certains jours plus que d'autres, certaines nuits moins que d'autres… Je les porte en moi, ça peut sembler bizarre de dire un truc pareil, surtout quand, comme moi, on a cessé de croire en Dieu depuis bien longtemps, mais c'est pourtant la réalité. J'ai l'impression qu'ils sont toujours avec moi, invisibles mais présents. Toujours, et jusqu'au bout.

— Tiens, tu en meurs d'envie, fait Freddy en poussant la pipe vers son hôte.

— Précisément. Tellement, que je ne vais pas l'allumer ! Tu devrais apprendre à faire de même avec la bouteille…

Quéinnec opine sans s'offusquer, puis reprend :

— Tu me demandais si je savais ce que trafiquait Dufresne…

— Oui…

— De sales trucs…

27

Un brusque coup de vent leur fait tourner la tête en direction de la porte d'entrée.

— Désolé, marmonne d'Angers en refermant rapidement celle-ci sur la tempête.

— Pas de problème, réplique Perrot, asseyez-vous donc monsieur… ?

— D'Angers.

— C'est cela, monsieur d'Angers. Nous étions en train de demander à madame Tell si elle connaissait un certain Georges Dufresne. Et vous, le connaissiez-vous ?

— Je devrais ? répond d'Angers d'un ton uni, tandis qu'il tente de discipliner sa chevelure en bataille.

— À vous de nous le dire.

— Vous parliez au passé…

— Cet homme est en effet décédé.

— Désolé pour lui… et sa famille, poursuit-il sur le même mode, sans que l'on puisse réellement déceler de sarcasme sous le timbre lisse.

— Vous lui connaissiez de la famille ? rebondit Jeanne.

— Pour cela, il aurait fallu commencer par le

connaître, lui.

— C'est le mort de la plage.

— Ah ? Encore une fois, je ne peux que compatir…

— On ne vous en demande pas tant, l'interrompt sèchement Perrot avant de se détourner de lui.

— Si vous n'avez pas d'autres questions…

— On vous fera signe…

Perrot regarde d'Angers sortir avant de reprendre le fil de la conversation que l'arrivée tonitruante de ce dernier a interrompue.

— Sauvée par le gong, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas…

— Oh que si, vous voyez fort bien ! s'échauffe Perrot, décidément moins maître de ses émotions que d'habitude, comme si la tension palpable de cette maison d'écrivains rejaillissait négativement sur lui. Vous êtes devenue livide en entendant l'identité de ce Dufresne. Je pense que vous nous devez quelques explications. Asseyez-vous, nous serons plus à l'aise pour causer, lui enjoint-il en écartant une chaise de la table, près de lui. Que savez-vous de cet homme qui logeait chez Marguerite ?

— J'ignorais qu'il vivait là, articule Armance avec effort, j'ignorais même que je le reverrais un jour. Surtout à Bréhat…

— où vous vous croyiez bien loin de votre passé, termine Jeanne pour elle.

Armance la regarde avec surprise, comme si cette dernière avait le don de lire dans ses pensées. Elle acquiesce en silence, les yeux rivés sur ses mains qu'elle malmène contre son giron.

— Vous pouvez nous expliquer ? insiste doucement

Jeanne en plantant ses yeux dans les siens.

Au-delà de la fenêtre, le vent a repris son assaut et des branchages arrachés aux arbres viennent se jeter sur le carreau. La lumière au plafonnier a des velléités de reprendre du service, mais ses efforts font long feu et ne subsiste comme lumière dans ce froid matin gris que celle dispensée par les bougies de fortune.

— Ce type… je l'ai connu dans une autre vie… il y a très longtemps… Je n'étais encore qu'une môme… Il dirigeait le pensionnat où j'étais élève.

— Vous ne l'aviez jamais recroisé depuis ?

— Grand Dieu, non !

— Il était aussi terrible que ça ?

— Davantage.

— C'est-à-dire ?

— Que puis-je ajouter ? murmure Armance en perdant ses yeux au-delà de la vitre noyée de pluie et d'embruns. C'était le genre de directeur qui terrorisait les élèves, voyez-vous, autoritaire et injuste… Alors, c'est vrai que sitôt quitté le collège, je l'ai effacé de ma mémoire…

— Une idée de la raison pour laquelle il serait venu ici ?

— Aucune ! répond-elle en agitant vigoureusement la tête.

— Vous êtes catégorique…

— Et pour cause ! fait Armance en se levant brusquement pour chasser les fourmillements impatients dans ses jambes.

Elle leur tourne le dos pour se planter devant la fenêtre brouillée de pluie, les bras croisés en rempart sur la poitrine.

— Pourquoi est-ce si incongru de le retrouver à Bréhat ?

— Mais parce que je l'ai connu au Québec ! s'écrie-t-elle en faisant volte-face.

— C'est donc cela, cette trace d'accent que je n'arrivais pas à reconnaître ! murmure Jeanne.

Armance sourit légèrement et opine :

— Je croyais pourtant l'avoir effacé, avec le temps…

— Volontairement ?

— Volontairement, involontairement, qui sait ce qu'on décide vraiment dans sa vie ? interroge-t-elle sourdement en haussant les épaules.

— Ce Dufresne n'est pas venu ici par hasard, suppute Perrot sans la quitter des yeux, incapable de décider si la femme qui leur fait face est sincère ou très bonne menteuse.

— Je vous le répète, je n'avais plus entendu parler de cet… homme jusqu'à ce que vous évoquiez son nom.

Jeanne a noté la réticence de la femme à qualifier Dufresne. Mais qu'a-t-il pu faire pour qu'on lui nie même son statut d'homme ? s'interroge la policière avec perplexité.

Elle croise le regard de son voisin qui semble habité par les mêmes doutes. Elle le voit froncer les sourcils, signe qu'il se sent dans une impasse. Mais il ne s'avoue pas si facilement vaincu et c'est une des qualités qu'elle apprécie chez lui. Elle l'entend prononcer :

— Nous allons vous demander de faire descendre tous vos hôtes, s'il vous plaît.

— Mais ? Pourquoi… ?

— S'il vous plaît.

Comme si elle avait brutalement vieilli de cent ans,

Armance se lève et se traîne jusque dans le hall. Puis elle se met à toquer à chaque porte pour battre le rappel des troupes.

D'Angers réapparaît, visiblement agacé de devoir encore se présenter à ces deux policiers, qui, à son humble avis, feraient mieux de profiter de leur escapade sur Bréhat pour concrétiser une attirance qui crève les yeux… Sa femme le talonne et, si elle ne goûte guère cette réunion inopinée au sommet, son savoir-vivre l'empêche d'en montrer ombrage. Il est immédiatement suivi des deux plus jeunes, Suzanne et Bénédicte. Cette dernière a les yeux ensommeillés et sa compagne de chambre a les cheveux entourés dans une serviette-éponge. « Je sors de ma douche », s'excuse-t-elle en tirant une chaise pour s'asseoir à côté de Bénédicte qui louche sur la cafetière qu'elle aperçoit sur la cuisinière antique. Mais Armance semble avoir perdu ses bonnes manières d'hôtesse soucieuse de devancer les désirs de ses pensionnaires. Aussi, Bénédicte doit-elle se contenter de goûter en souvenir le café noir qu'elle a pris au petit-déjeuner. Paul Pleyben précise en franchissant la porte que son épouse est partie courir : « Elle avait envie de se dégourdir les jambes, malgré la tempête… » Lui aussi semble attendre qu'on lui propose une boisson chaude, comme à ces deux policiers qui ont leur tasse vide devant eux, mais Armance semble tellement désemparée qu'il jugerait inopportun de la déranger. Le jeune Erwan, vêtu d'un survêtement molletonné gris clair à capuche et de baskets anthracite à trois bandes blanches, se glisse discrètement entre Suzanne et Perrine d'Angers, un air interrogateur sur le visage. Il tient encore un crayon Bic à la main, signe, s'il en était besoin, que lui au moins est bien là pour écrire

son livre… « À moins qu'il ne joue le rôle du parfait écrivaillon bien studieux », grince Perrot intérieurement, décidément contrarié du tour que prennent ces jours de liberté sur Bréhat.

— J'ai frappé chez Maryse, mais elle n'a pas répondu, indique Armance en venant s'asseoir autour de la table. Elle a dû sortir sans que je m'en aperçoive…

— Il y a une autre issue ? demande Jeanne en regardant la porte donnant sur le jardin.

— Bien sûr, sur l'arrière, même si je trouve commode de passer toujours par la cuisine.

— Bien, puisque nous sommes presque tous réunis, je vais vous poser la question que j'ai déjà posée à Armance et monsieur d'Angers : connaissiez-vous Georges Dufresne, l'homme retrouvé mort sur la plage ?

— Ah ! s'écrie spontanément Paul Pleyben, vous savez donc de qui il s'agit finalement !

Perrot et Jeanne opinent du bonnet, guettant les réactions des auteurs en devenir. Mais ils en sont pour leurs frais car les mines sont indéchiffrables, soit les résidents sont passés maîtres dans l'art de masquer leurs émotions soit le nom du défunt ne leur parle réellement pas.

— Alors ? insiste Perrot en faisant passer son regard de l'un à l'autre lentement, puis dans l'autre sens, toujours aussi lentement.

— J'ai déjà répondu, bougonne d'Angers avec la mine renfrognée, en prenant l'auditoire à témoin.

— Nous préférons vous l'entendre répéter, répond placidement Perrot en continuant à balayer l'assemblée de son regard bleu ardoise.

— Ce nom ne me parle pas, fait Perrine en secouant

sa souple chevelure blonde, et vous ? poursuit-elle en prenant le relais des policiers.

— Idem pour moi, murmure Erwan, son voisin.

— Pareil pour nous, n'est-ce pas, Suzanne ? répond la plus jeune en regardant la femme androgyne assise près d'elle.

Celle-ci se borne à acquiescer en repoussant une mèche courte sur son front.

— Donc, si je résume, intervient Jeanne de sa voix douce, à part Armance ici présente, nul d'entre vous n'a jamais entendu parler de cet homme ?

Ils se sont retournés comme un seul homme en entendant ce dernier détail et l'on devine aux visages interrogateurs que tous meurent d'envie d'interroger Armance plus avant. Perrot note que Longuédec a fait mine d'ouvrir la bouche pour la refermer aussitôt, comme s'il craignait de tomber dans une embuscade qu'il n'aurait pas repérée. À cet instant, la porte de la cuisine s'ouvre sur Geoffroy Tanner. Les policiers se rendent alors compte qu'ils avaient oublié son existence. D'un autre côté, songe Perrot, ce n'est pas celui qui fait le plus de vagues dans cette maison… S'il est surpris de l'attroupement dans la cuisine éclairée aux bougies, le reporter n'en montre rien, il salue d'un hochement de tête et commence à traverser la pièce pour gagner le vestibule, quand Jeanne l'arrête :

— Monsieur Tanner, nous ferez-vous l'obligeance de vous asseoir avec nous ?

— Oui, bien sûr, souffle-t-il sans paraître relever l'ironie sous-jacente dans l'invitation trop polie.

— Nous parlions de Georges Dufresne, explique calmement Jeanne en ramenant une boucle derrière son oreille.

Le reporter lève un sourcil interrogateur mais reste coi.

— Vous le connaissez ?

Tanner avance une moue dubitative en fronçant les sourcils.

— Vraiment pas ?

— Non.

— C'est la victime de la plage.

— Ah, répond Tanner en feignant un intérêt poli. Il a donc enfin un nom, ce pauvre diable ? ajoute-t-il sourdement.

Puis une idée lui traverse l'esprit, qu'il exprime à haute voix, malgré sa légendaire réticence à attirer l'attention à lui :

— Vous avez pu prévenir sa famille ?

— Sa famille, répète Jeanne comme si elle découvrait que le défunt ait pu avoir une parentèle. Eh bien, non…

— Ah… réplique Tanner de son ton toujours uni.

— Les communications sont impossibles, explique Jeanne.

— J'oubliais…

Longuédec, qui ne supporte pas de demeurer silencieux trop longtemps, l'ouvre enfin :

— Encore faut-il qu'il ait de la famille !

— Évidemment, rétorque Perrot, sans pouvoir empêcher son agacement de poindre à chaque sortie de l'arrogant futur lauréat du Prix du Quai des Orfèvres.

— Il y a peut-être des gens à prévenir sur l'île, non ? s'inquiète Perrine d'Angers en consultant Armance.

Mais celle-ci affiche un air lointain, comme si tout ce qui se passait dans cette cuisine ne la concernait

pas. D'ailleurs, on dirait qu'elle n'a pas entendu la jeune femme s'adresser à elle.

Celle-ci réitère sa question en l'interpellant par son prénom. Leur hôtesse émerge alors de sa léthargie et s'entend répondre :

— Il n'avait pas de famille sur l'île.

— Vous en êtes sûre ? insiste l'élégante blonde.

— Parfaitement sûre.

— Des amis, alors ? Il n'est quand même pas venu ici en plein cœur de l'hiver sans connaître âme qui vive ! s'exclame Perrine en frissonnant à cette simple hypothèse.

— Je l'ignore, répond sourdement Armance.

S'ils n'en montrent rien, Perrot et Jeanne se délectent du spectacle de cette pièce de théâtre improvisée, metteurs en scène assistant à l'émancipation de leurs acteurs. Ils échangent un bref regard à l'issue duquel Perrot prend congé :

— Bien, si vous n'avez aucune information à nous communiquer, nous allons vous laisser tranquilles. Nous comptons cependant sur vous pour demander aux absents – votre épouse, monsieur, et madame… oui, madame Duval, merci – si le nom de Dufresne éveille quelque chose en eux. Le cas échéant, qu'ils viennent nous en parler à l'Hôtel du Centre.

28

Perrot et son acolyte quittent « Chez Armance » avec l'impression confuse que chaque pas en avant est irrémédiablement suivi de deux pas en arrière. Leur allure est plus lente qu'à l'aller et traduit leur motivation en berne. Blottis l'un contre l'autre, ils marchent sur le chemin, prenant garde à ne pas se tordre la cheville dans les ornières boueuses, les joues cinglées par les aiguilles de pin semées par le vent.

— J'ai faim, crie soudain Jeanne par-dessus le sifflement du vent.

— Moi aussi, répond Perrot au diapason, mais je n'ai vraiment pas envie de déjeuner à l'hôtel.

— Moi non plus et, de toute façon, nous n'avons pas réservé.

— Voyons si on peut trouver quelque chose à grignoter au bistrot.

Aiguillonnés par l'appétit, ils accélèrent le pas et arrivent bientôt sur la petite place où se serrent les deux bars et l'église. L'un des bars est ouvert et ils n'ont guère de difficulté à trouver une place assise. Le serveur, un homme petit au crâne dégarni et au teint mat, a d'ailleurs l'air presque surpris de recevoir des clients.

— C'est pour déjeuner, lance Jeanne par-dessus la musique déversée par les haut-parleurs fixés aux quatre angles supérieurs, c'est possible ?

— Bien sûr, mais la carte est limitée en cette saison, s'excuse déjà le patron en essuyant ses mains humides sur son pull-over irlandais. Je peux vous proposer un sandwich, un croque-monsieur ou une salade.

— L'électricité fait des siennes, comment vous débrouillez-vous ?

— Elle est rétablie depuis une demi-heure, croisons les doigts pour que ça tienne… J'ai été bien inspiré de ne pas condamner cette cheminée quand j'ai repris l'établissement ; en ce moment, elle est précieuse ! Et pour la musique, en cas de coupure, il me reste le lecteur CD à piles.

Perrot hoche la tête.

— Nous prendrons deux croque-madame-salade verte, un demi et un thé à la bergamote, s'il vous plaît, demande-t-il sans attendre.

La confiance avec laquelle son compagnon a passé la commande sans avoir besoin de la consulter en dit plus que de longs discours et envahit Jeanne d'une bouffée de tendresse. Après seulement quelques petits jours sur l'île, le policier semble la connaître intimement, comme s'ils formaient déjà un vrai couple.

— Tu souris toute seule, j'ai raté quelque chose ?

Elle pose sa main sur la sienne à travers la table.

— Rien que de très positif, esquive-t-elle avant de s'écarter pour laisser le patron disposer les sets en papier représentant un coloriage de l'île de Bréhat.

Bercés par une rengaine de Neil Young et la chaleur dispensée par le feu de cheminée, tous deux s'abîment dans un silence agréable, propice à la rêverie, de celle

qui précède l'endormissement, les soirs où rien ne vous perturbe l'esprit. Bientôt, l'odeur de pain grillé et de fromage fondu vient leur chatouiller les narines et les arracher à leur méditation. Le patron vient apporter leur commande et pose spontanément la théière devant Jeanne. Échangeant un regard complice avec sa voisine, Perrot précise :

— En fait, la bière est pour madame.

— Ah ? ne peut retenir le cafetier, plus jeune finalement que sa calvitie précoce ne le laissait supposer, en faisant glisser la théière devant le commissaire.

Jeanne sourit.

— Vous n'êtes pas le premier à vous tromper.

— On est tous pétris de clichés, reconnaît l'homme, beau joueur, en plaçant ses mains sur ses hanches. Même moi, qui suis pourtant une contradiction sur pattes !

— Dites-nous tout ! lui enjoint Jeanne avec bonne humeur.

— Sachez que je suis un tenancier de bar qui déteste l'alcool !

— Ah, quand même !

— Eh oui ! C'est comme l'histoire du cordonnier le plus mal chaussé… Allez, sur ce, je vous souhaite bon appétit ! termine-t-il avant que Jeanne ne le retienne :

— Dites, « Chez Armance », vous connaissez ?

Il s'immobilise, l'air surpris.

— Qui ne connaît pas « Chez Armance »…

— Oui bien sûr, Bréhat n'est pas si grande, mais connaissez-vous l'histoire de cette Armance qui a ouvert le gîte ?

Le propriétaire du bar hésite, il n'aime guère satisfaire la curiosité des visiteurs à la journée, ceux qui ont l'impression, en débarquant sur l'archipel qu'ils vont tomber nez à nez avec quelques originaux qui ne savent toujours pas qu'Internet existe et se chauffent encore au feu allumé à l'aide de deux silex frottés l'un contre l'autre. Mais soudain, il fait le rapprochement :

— Vous seriez pas les deux policiers descendus à l'hôtel ?

— C'est bien nous.

— J'avais pas fait le lien, désolé.

— Il n'y a pas de quoi, le rassure Perrot, nous sommes là pour déjeuner, pas pour vous tirer les vers du nez.

— Maintenant, renchérit Jeanne du ton de voix caressant qu'elle manie si bien et que son voisin ne peut s'empêcher d'admirer, si vous avez envie de nous en dire un peu plus sur Armance, nous sommes preneurs d'infos…

L'homme tire une chaise de la table de derrière et la tourne dans leur direction pour s'y asseoir à califourchon.

— Je me suis installé à Bréhat il y a seulement trois ans et je ne connais d'Armance que ce que les gens ont pu me dire d'elle. En effet, elle ne vient que très rarement au café, et lorsqu'elle descend, ce n'est pas mon établissement qu'elle fréquente. Ne vous y trompez pas, ici, malgré la sélection musicale que vous pouvez entendre aujourd'hui et que je mets quand je suis seul, c'est plutôt le café des jeunes, alors quand on n'aime pas trop le bruit ou le rap, il vaut mieux aller chez mon voisin. Armance, je sais qu'elle n'est pas

« originaire du coin », comme ils disent dans l'île, elle est pas née avec le goémon collé au talon.

— Elle venait d'où ?

— Aucune idée.

— Elle a toujours tenu cette maison d'auteurs toute seule ?

— Pour ce que j'en sais, oui…

Il marque une pause.

— … Maintenant que vous m'y faites penser, je me rends compte que je ne sais pas grand-chose d'elle. C'est une silhouette que l'on croise et que l'on salue mais qui ne se livre peut-être pas beaucoup. J'ignore même si elle a déjà été mariée. En tout cas, elle n'a pas d'enfants, on les aurait vus sur l'île, depuis le temps.

— Vous êtes quelqu'un de discret, apprécie Jeanne en récoltant un peu de jaune d'œuf sur le sommet de son croque-madame.

— Je suis comme ça, je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut…

— Dans notre métier, on préfère les gens un peu plus curieux, sourit-elle en enfournant une bouchée de son pain grillé. Et sinon, le nom de Georges Dufresne, ça vous parle ?

— Pas le moins du monde, répond-il en haussant un sourcil interrogateur.

Jeanne choisit cependant de ne pas éclairer sa chandelle. L'homme n'a que faire des bruits de clocher, alors à quoi bon l'embêter avec des informations dont il prétend n'avoir cure ? Elle s'apprête à le remercier pour son obligeance quand il ajoute :

— Tout de même, si vous voulez mon avis, je ne suis pas sûr que tous ses pensionnaires soient vraiment là

pour écrire…

Perrot suspend sa fourchette à mi-course.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus que ce que je viens de dire…

29

Adossé à ses oreillers, Gaston a renoncé à trouver le sommeil après la visite de Quéinnec. Il ne s'est cependant pas résolu à se lever pour de bon car il se demande ce qu'il pourrait bien faire entre les quatre murs de sa cabine, avant le lever du jour. C'est ce genre d'insomnies tenaces qui lui font parfois regretter son choix de vie. Il se dit que s'il habitait dans un appartement comme avant, il aurait plus de place pour se dégourdir les jambes, les jours de mauvais temps ou lorsque la nuit est encore là. Il aurait même pu s'acheter un vélo d'appartement, histoire d'évacuer un trop-plein d'énergie qui, quelquefois, menace de le faire imploser. Mais dès que l'aube rosit l'horizon, au son du chant des goélands et de l'orgue des mâts, il se convainc que sa liberté peut s'accommoder de quelques contraintes. Freddy est resté là longtemps, son regard béant d'homme ivre laissant peu à peu place à une lucidité triste, au fur et à mesure que l'alcool quittait ses veines.

Il entend encore ses mots peinant à sortir au moment de son arrivée puis s'entrechoquant une fois les vannes autorisées à lâcher.

— Dufresne me parlait toujours de la Bretagne qu'il

avait visitée étant petit et qu'il aurait voulu revoir. Je lui ai proposé un petit pied-à-terre tranquille à Bréhat, chez Marguerite.

— Il venait pour quoi précisément ?

— Mais pour rien ! Tourisme, tout simplement.

— À d'autres !

— Crois ce que tu veux, a bégayé Freddy encore imbibé d'alcool. Comme je te disais, je lui devais une fière chandelle à ce gars. Sans lui, je me serais peut-être retrouvé derrière des barreaux canadiens et sans relations, dans un pays étranger, pas besoin de te faire un dessin…

Il ponctue sa phrase en glissant violemment la tranche de sa main sur sa gorge.

— … En revanche, se défend-il avec une véhémence inattendue, je ne suis pour rien dans ce qui lui est arrivé !

30

Ils n'ont pu tirer davantage de renseignements du peu loquace patron de bar qui les a laissés sur leur faim en évoquant les mystérieuses motivations des pensionnaires de Chez Armance. Avant de rentrer se mettre à l'abri dans leur chambre d'hôtel pour rassembler par écrit et analyser les éléments glanés au cours de leur pérégrination matinale, Jeanne oblique à gauche au lieu d'aller tout droit. Perrot la suit sans comprendre, avant de saisir qu'elle a décidé de faire une petite visite à l'église. Une manière comme une autre d'échapper aux intempéries, songe-t-il en grimpant à sa suite les marches de granite. L'édifice en forme de croix latine se dresse dans sa beauté discrète, fière cependant d'exhiber son original clocher-mur sur l'arrière. La porte n'est pas verrouillée, ce qui n'est plus si fréquent dans les petites paroisses, que le manque de vocation pour la prêtrise condamne à un abandon plus ou moins grand. Si l'église est ouverte ce jour-là aux fidèles ou touristes en recherche de beauté ou de spiritualité, le luxe n'a néanmoins pas été poussé jusqu'à l'éclairer ou la chauffer, si bien que la température à l'intérieur est presque aussi glaciale que sur le parvis, le vent en moins. Les mains enfoncées

dans les poches de son pardessus, Perrot s'avance lentement dans la nef que la timide lumière, filtrant à travers les vitraux maintient dans une pénombre bizarrement plus réconfortante qu'inquiétante. Il y retrouve l'odeur de poussière et de bois ciré qui le replonge immédiatement dans le presbytère de son oncle, curé en Aveyron. Il se souvient de ces vacances de printemps précocement baignées d'une lumière blanche et d'un doux soleil, de ce jardin envahi d'herbes folles et de dalles disjointes, et de cette salle de catéchisme toute à lui et son frère, le temps de leur séjour. Installés derrière les vieux pupitres au bois taché d'encre, ils jouaient au maître d'école en s'amusant à tracer de grandes lettres et des dessins idiots sur le tableau noir. Il sourit avec tendresse et remarque qu'il y a au moins cent ans qu'il n'a eu des nouvelles de son cadet. Il retrouve Jeanne plantée devant le maître-autel en tuffeau et marbre du XVIII^e^ siècle. Le regard du commissaire est attiré vers la gauche par l'impressionnant lutrin en forme d'aigle en bois sculpté posé en équilibre sur une boule, ainsi que, plus loin, par la maquette de la frégate offerte à l'église de Bréhat par l'amiral Cornic. Jeanne semble en contemplation, à moins qu'elle ne soit juste en proie à la rêverie, portée par l'atmosphère recueillie, imprégnée d'encens refroidi. Sentant sa présence à ses côtés, elle prononce sans se retourner :

— J'ai toujours aimé les églises, et toi ?

— Moi aussi, tu sais que le frère de mon père était prêtre et que c'est lui qui nous a mariés avant, plus tard, de baptiser Clara et Simon ?

— Ah ?

Il n'est pas certain de l'avoir sentie se raidir à l'évocation de son union avec Sofia, mais lorsqu'elle

tourne vers lui, le visage serein, il se dit qu'il se fait des idées… Jeanne est partie à l'opposé, furetant dans chaque recoin en quête de trésors picturaux et autres. Perrot l'imite mais rapidement, il considère avoir fait le tour des lieux et rentrerait bien au chaud, tout relatif, de leur hôtel. Jeanne n'est toutefois pas disposée à quitter l'édifice. En effet, il l'aperçoit plongée dans la lecture d'un livre qui semble retenir toute son attention. Il s'approche à grands pas et se penche sur ce qu'il avait imaginé être un vieux grimoire à la Harry Potter, mais qui n'est en réalité qu'un banal cahier d'écolier, format A4.

— De quoi s'agit-il ? murmure-t-il en se penchant au-dessus du cahier ouvert sur le lutrin en chêne patiné.

— Un cahier de suppliques.

— J'ignorais que ça avait encore cours.

— En tout cas, à Bréhat, les gens aiment apparemment s'y confier, répond Jeanne en désignant les pages abondamment noircies depuis la mise à disposition du cahier quelques mois plus tôt. Regarde la date de la première demande, elle remonte à l'été. Et en dessous, il y a encore trois autres cahiers. Plus anciens, ceux-là…

— Pourquoi les laisser là ?

— Pourquoi les enlever ? rétorque-t-elle en faisant passer sur le dessus le plus ancien de la pile. Jusqu'à preuve du contraire, personne n'est là pour vérifier que tous les souhaits ont été exaucés…

— Sans doute, sinon cela reviendrait à dire que quelqu'un est chargé de lire ces prières, ce qui n'est sans doute pas le but recherché par les malheureux qui croient s'adresser directement à Dieu.

— On peut donc imaginer que toutes ces demandes sont encore valides… ajoute Jeanne un ton plus bas, comme si elle craignait de remuer quelque secret bien enfoui.

Elle devine son voisin se mettre à gigoter nerveusement.

— Je me sens un peu voyeur à lire ces appels à l'aide… déclare-t-il avec une grimace gênée.

— Tu as raison, fait-elle en refermant le cahier d'un coup sec, avant de le rouvrir aussitôt.

— Mais qu'est-ce que tu… ?

— D'un autre côté, le coupe-t-elle, la plupart des messages ne sont même pas signés, alors ce n'est pas bien grave de les parcourir, d'autant que nous ne connaissons pas un chat dans le coin… Regarde ici, poursuit-elle en montrant un écrit jauni par le temps, rédigé d'une main légèrement tremblante :

« Dieu éternel et miséricordieux,

Priez pour moi et les miens.

Mon mari a perdu son emploi et avec, son goût de vivre.

Il s'est mis à boire, Seigneur, ce n'est plus l'homme que j'ai épousé.

Aidez-moi à lui venir en aide, Seigneur, je vous en prie, donnez-moi la force. »

— Tu vois, aucune culpabilité à avoir, on ne sait même pas qui a écrit.

— Si, se bute Perrot, une Bréhatine dont le mari chômeur est tombé dans la bibine ! Elle doit être facilement identifiable.

— Je te ferai remarquer qu'on a un paquet d'alcoolos en Bretagne ! chuchote Jeanne en riant de son

entêtement. Tiens, et celle-ci, lis donc, invite-t-elle, en faisant fi de ses réticences.

— C'est signé, s'agace Perrot en désignant le prénom « Audrey » en bas de page.

— Tu la connais ?

— Non.

— Moi non plus. Rien ne nous prouve que ce n'est pas un pseudo. Je peux te dire que moi, si j'écrivais dans ce cahier, je ne signerais pas de mon vrai nom.

— Parce que tu es flic…

— Non, parce que je suis prudente, répond-elle en lui donnant une bourrade dans les côtes.

Poussé par la curiosité et la confiance rassurante de Jeanne, Perrot se met à déchiffrer les hiéroglyphes presque indéchiffrables :

« Petite Marie, priez pour moi et ma famille, et surtout pour Laëtitia qui passe son CAP mardi et qui n'a pas beaucoup révisé, elle sort trop avec les copains et elle a commencé à fumer. Merci Marie de faire quelque chose pour ma petite. Bien à vous, Audrey ».

— Nettement plus prosaïque, ne peut s'empêcher de persifler Perrot, on dirait une lettre de réclamation aux impôts…

— C'est tout à fait ça, s'amuse Jeanne en tournant de nouvelles pages, pour s'arrêter sur une autre supplique.

— Celle-ci aussi est signée, proteste Perrot, à nouveau gagné par les scrupules.

— Je m'en fiche, je ne sais pas de qui s'agit ce « G », s'obstine Jeanne en se penchant ostensiblement pour lire à haute voix :

« Sacré-Cœur de Jésus, Mère de Dieu, venez-moi en

aide et guidez mon fils sur le chemin de la lumière. Il a tourné le dos au Bien, je crains qu'il ne soit perdu. On lui a fait du mal, on a dit des choses fausses sur lui, qui l'ont conduit à la porte de la prison. Il ne s'en est jamais remis et a préféré partir le plus loin possible, me laissant seule avec mon chagrin. Je vous conjure de me donner la voie à suivre pour le ramener parmi nous. Je prie pour vous et pour son âme. G. »

— C'est triste, compatit Jeanne en s'imaginant soudain écrivant une supplique identique pour faire revenir une Aurélie égarée.

L'idée lui paraît tellement insupportable qu'elle claque définitivement le cahier sur son lutrin et prend la direction du porche d'un pas décidé. Perrot n'est pas mécontent de sortir de cette église et de retrouver la lumière du jour. Il déchante néanmoins aussitôt car le ciel chargé donne l'impression que le crépuscule ne demande déjà qu'à étendre son linceul sur le paysage.

Les années ont coulé, parfois avec la force d'un torrent indompté, parfois telles le doux flot d'une rivière faussement sage. Le temps adoucit les pics et arrondit les angles, atténue la brûlure et affadit les miasmes, mais il n'efface jamais la morsure coupable. Et Dieu sait comme je ressentais, plantés dans le tendre de ma chair, les crocs de la bête insatiable. J'avais essayé de repousser hors de ma vue les images qui me dérangeaient, loin des yeux, loin du heurt. Mais au fil des ans, sans répit, aux moments où je m'y attendais le moins et alors que je me croyais libérée de leur joug, les souvenirs refluaient, et avec eux, cette remontée aigre qui m'incendiait le gosier. Je revois en pensée ces moments d'enfance que j'aurais voulu effacer d'un coup de gomme magique qui nettoierait la

page de mon passé. Mais toujours ils sont là, à l'affût, guettant un instant de faiblesse ou d'abandon, pour mieux me happer et m'attirer dans la spirale des remords et des regrets. Je ne suis ni pire ni meilleure qu'une autre, je suis juste une femme qui a tracé sa route en essayant de s'accrocher le moins possible aux ronces du chemin. Aurais-je pu, aurais-je dû faire mieux ? Autrement ? Je l'ignore. Je crois que j'ai fait comme j'ai pu, avec le bagage trop léger dont la vie m'avait lesté. Une chose est sûre, j'étais moins équipée pour l'avenir que ceux que la rudesse avait épargnés et ce harnais mal ajusté m'avait fait boitiller toute mon existence. J'avais cherché mon équilibre au fil du temps et je pensais avoir enfin arrimé mes bases, mais voilà que le passé me rattrapait, avec son flot de souvenirs surgis du tréfonds d'une mémoire que je croyais solidement cadenassée. Des instantanés de Pélagie s'imposaient à ma rétine rétive, poussant le rideau de mes paupières bornées, forçant le passage de ma cécité obstinée. J'entendais ses éclats de rire un peu rauques qui montaient haut avant de s'écraser en sanglots étouffés. Elle me tendait la main et je ne la saisissais pas, ou pas assez vite ou pas assez fort. Alors elle retombait, toujours plus bas, toujours plus bas. Je me disais confusément que j'avais bien assez à faire à m'occuper de moi-même, à tenter de sauver ma peau derrière les pauvres barricades que je m'échinais à dresser avant qu'une nouvelle vague ne les submerge. J'étais si jeune alors, encore plus jeune que Pélagie. Et moins hardie surtout, moins robuste en apparence. Et puis elle semblait invincible, avec sa grande carcasse presque masculine, sa voix rauque et sourde à la fois, son regard dur et son air bravache. Mais un jour, la carapace a fendu, la cuirasse s'est lézardée, laissant

apparaître une vulnérabilité insoupçonnée. Je la trouvai, muette et confondue, sur son lit trop petit. Elle n'avait pas pris la position fœtale de qui cherche le réconfort, non elle était assise avec le dos droit et le regard fixe, les mains posées sur le devant de sa robe de serge marine. Si elle m'a entendue me glisser dans le dortoir, elle n'en a rien laissé paraître, sa raideur ne s'est pas amollie, sa froideur ne s'est pas tiédie. Je me suis assise sur le lit à côté d'elle, faisant rebondir les ressorts usés du matelas. Elle n'a toujours pas frémi, on eût dit que la vie l'avait bel et bien quittée. J'ai alors glissé ma main sous les siennes et elle a enfin semblé revenir dans le présent. Elle a baissé les yeux sur nos mains enchâssées avec un air un peu surpris, comme si elle découvrait seulement ma présence. Puis elle a tourné la tête dans ma direction et j'ai croisé son regard, enfin non, ce n'était plus son regard, c'était celui d'une étrangère, celui d'une fille qui paraissait avoir traversé toutes les épreuves de la vie avant d'atterrir là, comme une épave échouée au rivage des malheurs. Je n'ai pas trouvé mes mots, alors je me suis tue et me suis contentée de serrer plus fort ses mains puissantes dans mes mains menues. Les minutes ou peut-être les heures se sont ainsi écoulées, jusqu'à ce que le crépuscule vienne noyer les petits lits de fer et les armoires raides. La cloche a retenti, sonnée par quelque main effarouchée et les nôtres se sont écartées, comme par enchantement. Elle s'est levée pesamment, a lissé sa jupe froissée, s'est dirigée vers son étagère dans le placard de mauvais bois. Elle a rassemblé quelques affaires dans un grand châle dont elle a noué les extrémités entre elles. Elle s'est retournée, m'a regardée. N'a rien dit. Je n'ai rien dit. Elle a continué. Elle s'est changée, a passé un pantalon

de toile rude que l'on réservait aux travaux des champs, trois chemises l'une sur l'autre, avant d'enfiler un chandail rugueux. Elle a empilé les chaussettes dans ses godillots informes, puis m'a à nouveau regardée.

— Je pars, avant qu'on me fasse partir…

Je n'ai pas cherché à en savoir plus. Je suis allée à ma cachette secrète dans le repli d'une poutre au-dessus de ma couche, j'ai glissé mon doigt dans la fente et suis redescendue. Je lui ai pris la main, l'ai ouverte et y ai glissé les pièces. J'ai pris ses doigts et les ai forcés à se refermer sur mon unique richesse. Ils ont résisté, puis cédé, et elle m'a pris dans ses bras, fugacement, ardemment. Ou peut-être pas, après tout, je me demande si ce n'est pas ma mémoire triste qui cherche à enjoliver cet ultime face-à-face. Elle n'a pas eu besoin de dire merci, je l'ai lu dans cette pauvre lueur de ses yeux devenus ternes. Et puis elle s'en est allée. Je ne sais pas exactement comment. Appelée au dîner, je me précipitai au réfectoire avant qu'une baguette ne s'abatte sur mon flanc retardataire. Je pris ma place, plongeai ma cuiller dans le brouet clair et évitai de regarder en direction de la place laissée vide sur le banc, au fond du réfectoire silencieux. Seul le bruit étouffé des couverts qu'on manipulait en veillant à ne pas les claquer sur le bol, attestait qu'il était bien occupé par des dizaines d'enfants. Je fus convoquée chez les directeurs le soir même mais, malgré les menaces et les heures au cachot, je prétendis toujours ne rien savoir de ce qu'il était advenu de Pélagie. Ce qui était vrai au demeurant car hormis le fait que je lui avais donné le peu que je possédais pour s'enfuir, j'ignorais tout de sa destination et de ses projets. Mille fois ensuite, je me suis refait le film de ce dernier

instant, imaginant ce que j'aurais pu ou dû dire pour la retenir. Mais je savais, au fond de moi, que si elle m'avait laissée ainsi, sans se retourner, c'était que quelque chose de grave s'était passé, quelque chose de tellement douloureux qu'elle n'avait pas trouvé la force de le nommer. Ce jour-là, j'ai perdu une partie de moi-même et je crois bien que, presque trente ans plus tard, je cherche encore ce fragment de moi dans tous les visages que je croise, toutes les silhouettes que je scrute. Et bizarrement aujourd'hui, le manque est plus cuisant que les fois où il se manifeste, plus exigeant, plus pressant, comme si une menace planait ou si le temps me manquait. Voire, comme si elle était à quelques pas seulement de moi…

31

Perrot et Jeanne se sont réfugiés à l'hôtel, accueillis par une belle flambée qui les attendait dans le petit salon. Après être montés enfiler des vêtements secs, ils redescendent rapidement avec leurs carnets respectifs, à défaut de pouvoir utiliser leurs ordinateurs désormais totalement déchargés. À présent, leurs fauteuils tirés au plus près de l'âtre, ils se plongent, chacun de son côté, dans la lecture et l'analyse des notes grappillées au cours de la journée. Perrot semble plus studieux que sa compagne, à demi allongée dans son fauteuil et dont les yeux s'échappent à tout instant de ses pages pour suivre les méandres rougeoyants qui montent et s'enroulent vers le conduit. Perrot la voit bientôt piquer du nez, la tête à peine inclinée sur son buste. Il sourit avec attendrissement, se lève sans bruit pour ajouter une bûche et se remet à lire les mots jetés au hasard sur le papier. À présent que les liens unissant le défunt à Armance sont établis, il paraît opportun de concentrer leurs recherches sur l'entourage proche de cette dernière. Pourtant, à bien y réfléchir, si Dufresne la connaissait, rien n'indique qu'il ne connaissait pas d'autres îliens. Mais pourquoi, s'interroge le commissaire en regardant le ballet des

flammes sur le bois crépitant, ce Canadien était-il venu se perdre sur ce petit bout de terre aux antipodes ? Poursuivait-il un dessein particulier ? Était-il, à l'instar des résidents de Chez Armance, un banal nanti en recherche spirituelle ? S'était-il trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, ou bien au contraire, avait-il été la victime désignée de longue date de criminels aguerris ? Autant de questions sans réponse qui vont et viennent dans la tête du policier qui songe avec regret à son ordinateur muet là-haut. Si l'électricité n'avait pas été si défaillante, celui-ci serait opérationnel et il se serait précipité sur Google pour entrer les noms des pensionnaires de la maison d'auteurs. Il aurait aussi fait une recherche sur Freddy Quéinnec, le mauvais garçon chassé de Bréhat pour harcèlement sexuel avant d'y revenir braver le qu'en-dira-t-on. Et tant qu'à y être, il aurait aussi enquêté sur Gaston, le marin veuf, au fils décédé, qui vivait seul comme un vieux boucanier sur son bateau toujours à quai. Mais voilà, son ordinateur se taira encore quelques heures, voire quelques jours, si cette fichue tempête ne renonce pas, et ne permet pas aux services d'EDF de Paimpol d'intervenir sur l'île. Il est tiré de ses réflexions par le pas de souris de madame Pensec qui glisse un œil dans l'entrebâillement de la porte vitrée aux petits carreaux fumés.

— Ah ! Je pensais bien avoir entendu du mouvement… dit-elle avant de baisser d'un ton en remarquant Jeanne endormie dans son fauteuil. Je vous en prie, ne bougez pas. Je voulais juste savoir si je vous compte pour dîner.

— Oui, merci. Au fait, madame Pensec, j'aurais une ou deux questions à vous poser, ajoute Perrot sur le même ton feutré.

Elle montre silencieusement la policière d'un coup de menton interrogateur mais il la rassure d'un signe de tête. Jeanne fait un petit somme, mais son petit confort ne pourra rivaliser longtemps avec sa curiosité policière.

Madame Pensec attrape une chaise et vient la poser entre Perrot et la cheminée. Elle s'assoit au bord, le dos droit et les bras croisés sur son châle tricoté main.

— En quoi je peux vous aider ?

— Ce Freddy Quéinnec, qu'est-ce que vous savez encore sur lui ?

— Ma foi, rien de plus que ce que je vous en ai dit. On a raconté qu'il avait essayé d'abuser de Lorraine, la fille de Marguerite. Après, se justifie-t-elle en ouvrant les mains et en avançant les lèvres, je fais que répéter ce qu'on a dit à l'époque, personnellement, je n'ai aucun avis là-dessus. J'ai rien contre ce gars, il n'a pas l'air bien méchant…

— Et ses parents ?

— Ah, eux, je les ai connus, oui. Ils avaient l'habitude de fêter les évènements chez nous : anniversaire, Fête des Mères, ce genre de choses. C'était des gens bien, discrets, rien à redire.

— Lui est décédé le premier…

— Crise cardiaque, oui. Il fumait beaucoup et il avait rien contre une bonne cuite avec les copains le samedi soir. Et pour couronner le tout, il avait très bon appétit, ce qui fait qu'il était vraiment en surpoids.

— À quel moment Freddy a-t-il eu ses problèmes avec cette Lorraine ? demande Perrot en observant du coin de l'œil sa compagne émerger des limbes.

— Peu de temps avant, il me semble. Il a eu gain de cause devant le tribunal mais il a tout de même préféré

partir se refaire une virginité – passez-moi l'expression, ajoute-t-elle avec un rictus gêné – à l'étranger. Au Canada ou au Québec, je crois bien. Il n'est revenu qu'à la mort de sa mère et il a fini par s'installer dans leur maison.

— Comment s'appelaient les parents ? demande une voix ensommeillée.

Ils se retournent vers Jeanne, occupée à se redresser sur son séant et à remettre de l'ordre dans ses boucles en bataille.

— Maurice et Gersande, répond l'hôtelière sur un mode interrogatif.

Jeanne opine en prenant note tandis que madame Pensec commence à manifester de l'impatience.

— Nous ne voudrions pas vous retarder dans vos préparatifs du repas, sourit Jeanne en se levant pour signifier que la conversation est close.

— C'est vrai qu'il va être temps que j'm'y mette, approuve l'hôtelière en s'empressant de regagner sa cuisine.

Jeanne s'est rassise dans son fauteuil qu'elle a tiré encore plus près de l'âtre.

— Tu sais, précise-t-elle en bâillant, je faisais semblant de dormir tout du long. C'est important de se concentrer seulement sur la voix, de temps en temps.

— Tu avais l'air pourtant bien endormie… la taquine Perrot en tisonnant les cendres.

— Ne jamais se fier aux apparences…

Il sourit en retour et annonce qu'il monte à leur chambre afin de se rafraîchir. Elle, choisit de rester au chaud au coin du feu jusqu'à l'heure du dîner. Mais assez rapidement, elle commence à s'agiter sur son fauteuil, préoccupée par une idée qui voudrait faire

surface mais semble se cogner à un couvercle invisible. Puis soudain, cela lui revient. Elle décide de ressortir mais juge inutile de prévenir Perrot pour une simple promenade. Après tout, se dit-elle avec un haussement d'épaules, ils ne sont pas mariés, et a fortiori, s'ils l'étaient, ils auraient tous deux besoin de plages d'indépendance.

Elle s'emmitoufle chaudement et attrape l'une des deux lampes torches que la tenancière a laissées à disposition sur un guéridon du vestibule. Elle se glisse dans le noir en dirigeant prudemment le faisceau de lumière devant elle. La nuit est tombée et les rares lampadaires en état de fonctionnement ne diffusent qu'une lueur intermittente. La pluie a cessé, mais l'humidité est telle qu'elle semble vouloir vous happer dans sa résille poisseuse. La policière ne sait quelle impulsion l'entraîne vers la petite église dont elle ignore si elle la trouvera encore ouverte alors que dix-huit heures approchent. Pourtant, elle se hâte avec une vigueur nouvelle après son temps de repos au coin du feu. Elle parvient sur la petite place au moment même où la pluie se remet à tomber en grosses gouttes qui jouent leur partition sonore sur les gouttières en zinc. Elle se précipite sous le porche de l'église pour trouver, comme elle le redoutait, porte close. Elle étouffe un juron et hésite à rebrousser chemin, au risque d'être trempée jusqu'aux os, ou à patienter dans l'espoir d'une accalmie très hypothétique.

Alors qu'elle tergiverse, les mains serrées sur son col pour se protéger la gorge, une ombre se faufile vers elle, la faisant sursauter.

— Je ne voulais pas vous effrayer, s'excuse une voix féminine émergeant d'une capuche trop grande. Je vous ai aperçue et j'ai pensé que vous aviez peut-être

besoin d'entrer…

Posée d'une voix douce, la question suggérée n'a rien d'inquisiteur, elle ressemble davantage à une affirmation prononcée par un vieux sage qui en aurait vu d'autres.

— En réalité, répond Jeanne que le timbre étrangement apaisant de l'inconnue rassure, je n'avais pas vraiment besoin d'y aller…

— Envie, alors ? insiste la voix, un peu malicieuse.

— C'est ça…

— Je vous ouvre ?

— Vous avez la clé ? s'étonne la policière.

— Je donne de mon temps pour la paroisse.

— Dans ce cas, volontiers.

La capitaine la suit à l'intérieur, sans avoir encore eu la chance d'apercevoir son visage. La dame de la paroisse tourne le commutateur et s'efface pour laisser passer Jeanne.

— C'est gentil à vous…

— On ne peut fermer la porte au nez de ceux qui en ont besoin…

Partagée entre la gratitude et l'envie de rire face à la mauvaise interprétation de sa visite à l'église, Jeanne opine gravement.

— Je vous laisse quelques instants ? interroge la femme sur le même ton onctueux.

— S'il vous plaît, oui.

Jeanne attend que la femme se soit éloignée dans la sacristie pour s'approcher du lutrin sur lequel sont posés les cahiers de suppliques. Elle ouvre le plus ancien à la recherche d'un message qu'elle a lu plus tôt dans la journée et qui, depuis, cherche à lui signifier

quelque chose. Elle tourne les pages, lit en diagonale des prières à la fois semblables dans leur attente touchante et totalement différentes dans leur style et leurs revendications.

« Jésus, Marie, Joseph, priez pour nous comme je prie pour vous. Je ne sais pas si vous avez prévu de me faire venir près de vous bientôt, mais si tel est votre souhait, je viendrai avec joie. Maintenant, si vous n'avez pas encore besoin de moi, donnez-moi la force de continuer à vivre sur cette terre et à supporter les douleurs que les autres nous infligent. Jésus, Marie, Joseph, je vous bénis autant que vous me bénissez. Marie »

Un inconnu, quant à lui, va directement au but :

« Je vous écri aujourdhui même si j'aime pas trop ça, parce que j'en est marre de mon patron. Il est toujour sur mon dos a me demandé d'en faire toujours plus. Je suis pas un chien. Vous pourriez peut-être lui faire comprendre. Je compte sur vous. Un ouvrier qui en a marre. »

Jeanne redresse son dos ankylosé pour se masser les lombaires et commence à se dire qu'elle fait perdre son temps à cette brave paroissienne qui l'a laissée entrer à cette heure tardive.

Elle est en train de refermer lentement le cahier quand un mouvement sur sa droite attire son regard.

— Décidément, il est dit que je devais vous faire peur aujourd'hui, dit la femme sur un ton espiègle, en approchant d'un pas.

— Je ne suis pas peureuse.

— Moi non plus. Qu'avons-nous à craindre ? demande-t-elle avec la confiance que seule la foi peut apporter.

— J'envie votre confiance…

La femme, qui a gardé sa capuche de kabig bleu marine trop grand pour elle, sourit avec bonté.

— Vous lisiez les cahiers de suppliques…

— Euh, oui, répond Jeanne avec embarras, je suppose que…

— Mais vous aussi, vous pouvez vous y exprimer, la coupe la dame patronnesse en se méprenant sur sa réticence.

— Merci, réplique Jeanne, à court de réponse appropriée.

Cependant, la femme est plus fine que ne laisseraient penser ses paroles toutes faites.

— À moins que vous ne cherchiez quelques informations entre ces lignes…

Jeanne se sent bêtement rosir, comme lorsque, enfant, elle se faisait surprendre en train de copier sur sa voisine meilleure qu'elle en maths.

— En fait, oui.

— Je vous écoute, mais allons nous asseoir, nous serons plus à notre aise, dit-elle en l'entraînant sur un banc.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'un meurtre a été commis sur l'île, commence Jeanne.

— Je crois aux cieux, mais j'ai tout de même les pieds sur terre, s'amuse la femme en esquissant un sourire. Je devine, en outre, que vous êtes la policière en charge de l'enquête.

— Comment avez-vous… ?

— Vous êtes la seule tête inconnue sur Bréhat ces jours-ci, donc il ne faut pas être grand clerc pour deviner qui vous êtes.

— Évidemment…

— Par ailleurs, je vous ai déjà vue entrer ici tout à l'heure.

— Ah ?

— Je suppose donc que, nonobstant un désir tout naturel de vous recueillir ou de vous confesser, vous êtes ici pour autre chose.

— On ne peut rien vous cacher !

— C'est ce qui se dit…

— Alors, je vais être franche avec vous. J'ai effectivement lu quelques pages de ces cahiers plus tôt dans l'après-midi, malgré les réticences de mon collègue qui y voyait là une violation de l'intimité des gens…

L'îlienne remue les épaules sans se prononcer sur le côté moral ou non de l'affaire. Fixant ses yeux délavés et dépourvus de maquillage sur Jeanne, elle attend que celle-ci continue.

— Un message a tourné dans ma tête tout au long de l'après-midi et à présent, je suis incapable de le retrouver. Il était signé d'un « G » et parlait d'un fils en perdition.

— Hum, je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider. Vous savez, la plupart de ces petits mots adressés à Notre Seigneur ou à Notre Mère sont du même acabit.

— Vous les lisez donc ?

— Ma foi, oui, je le reconnais.

— Je pensais que c'était privé…

— Je me sens un peu comme l'intercesseur entre Dieu et mes semblables, explique la femme sans se décontenancer, et j'ai l'impression qu'en lisant ces

prières, je leur donne comme une forme de résonance, voyez-vous.

— Je crois que je comprends.

— Vous parliez d'un fils en perdition…

— … qui serait parti à l'étranger. Or, je me dis que sur une petite île, les allées et venues des uns et des autres ne doivent pas passer inaperçues…

— Sans doute… Un fils qui se serait exilé, dites-vous ? Eh bien, à part Freddy Quéinnec, je ne vois personne d'autre.

— J'aurais dû faire le rapprochement moi-même… Madame Quéinnec avait des raisons de s'en faire pour son fils ?

— Je l'ignore. Il a eu maille à partir avec la justice, avant d'être finalement lavé de tout soupçon. Je ne suis pas du genre à hurler avec les loups, alors, à l'époque du scandale, je suivais l'affaire de très loin. Tout ce que je peux dire, c'est que ce garçon, même s'il ne faisait pas son catéchisme avec moi car ses parents en avaient décidé autrement, était un enfant poli, à défaut d'être très expansif. Il n'oubliera jamais de vous saluer quand il vous croise, je ne dirais pas la même chose de jeunes fidèles qui s'arrangent pour ne pas vous voir…

— Certains sont en effet experts en la matière…

— Pour ce qui est de Freddy, je n'ai rien de plus à vous apprendre.

— Ce cahier est ancien, sa mère a peut-être écrit cela plus tard ?

— J'en doute. Si vous n'avez pas trouvé d'autres messages de Gersande ensuite, c'est qu'elle est probablement décédée peu après.

La femme se lève lentement avec l'intention manifeste de rentrer enfin chez elle mais ajoute :

— Le cahier en cours a pris l'eau récemment et je l'ai donc remisé au sec avec l'idée de le remettre à disposition dès qu'il serait à nouveau utilisable.

— Il pourrait m'intéresser ?

— Peut-être…

La dame s'éloigne à pas comptés, comme si elle glissait sur les dalles polies par les siècles, sans que Jeanne sache si elle est définitivement partie ou si elle est allée chercher le cahier abîmé. Vêtue de son kabig sombre et la tête masquée de son ample capuchon, on la dirait tout droit sortie du Nom de la Rose. Elle revient déjà, de son pas lent, le cahier entre les mains, qu'elle lui tend.

— Je peux l'emporter ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais pensez bien à le ramener au plus vite !

— Bien entendu, merci madame.

— Mathilde.

— Et moi, c'est Jeanne, se présente la capitaine en lui tendant la main.

32

Un panier en rotin au creux du coude, Armance remonte le sentier caillouteux bordé de ronciers atones et d'herbe nue, en se disant qu'il est difficile d'imaginer l'explosion de couleurs des genêts ensoleillés et agapanthes azur qu'offre chaque année le retour du printemps. Cependant, la nature assoupie n'est pas pour lui déplaire, bien au contraire, elle aime l'idée que les êtres se reposent avant de revenir à la vie, tels des Phénix renaissant de leurs cendres. Elle n'aurait pas aimé vivre sous des latitudes qui gomment les saisons et affadissent le décor. Trop de fleurs, trop de soleil, trop d'exubérance et de vie, très peu pour elle. Elle sait d'où elle vient et ce que la vie peut réserver de déboires mais aussi de bonheurs inespérés, alors elle songe qu'une terre en jachère ne peut donner que du bon. Tandis qu'elle avance, son panier chargé de palourdes au bras, elle se rend compte qu'elle n'est pas seule sur ce chemin isolé. En effet, des bruits de voix lui parviennent, portés par le vent indiscret. Les gens extérieurs au pays ignorent que celui-ci, conjugué à la mer, a le pouvoir de véhiculer les sons bien plus sûrement qu'un micro capricieux. Elle pourrait passer son chemin et ignorer cet entretien, mais sa curiosité

l'emporte. Elle pose son panier et s'accroupit pour se mettre à couvert d'un massif d'ajoncs piquants. Elle tend l'oreille, la conversation est animée sans être vraiment chargée de colère. Elle entend des bribes de phrases, des mots décousus qui échappent à sa compréhension. Mais soudain, le vent change de direction et se fait complice de son indiscrétion.

— Je te dis qu'elle m'a couverte ! Elle m'a vue sortir si bien que je n'avais d'autre choix que de lui promettre de lui expliquer plus tard.

— Et c'est ce que tu as fait…

— Non ! Je n'en ai pas eu besoin.

— Comment cela ?

— Elle n'a pas cherché à savoir…

— J'ai un peu de mal à te croire !

— C'est pourtant la vérité ! Tu sais ce que le mot « confiance » veut dire ?

Armance n'entend pas de réponse, soit l'interlocuteur n'a pas trouvé que répliquer, soit son langage corporel a suffi à satisfaire la femme à ses côtés. La discussion reprend, avec une lenteur nouvelle, chargée de tension.

— Et à part elle ?

— Quoi, à part elle ?

— Tu vois bien ce que je veux dire, s'énerve la voix masculine, qui d'autre a pu nous voir ou nous entendre ?

— Mais, personne…

— Tu es bien naïve…

— Pas tant que ça, rassure-toi ! clôt la voix féminine en montant d'une octave, faisant comprendre à l'espionne qu'elle met un terme à l'échange et se

prépare à partir.

Armance n'a que le temps de se relever à demi et filer au plus vite, le dos baissé pour ne pas être vue.

*

Elle est occupée à râper des carottes au-dessus de l'évier quand elle voit Erwan rentrer, balançant à bout de bras un panier de rotin qu'elle ne connaît que trop bien.

— J'ai trouvé ce panier abandonné sur le sentier, explique le jeune homme, un peu essoufflé, en franchissant le seuil, et comme il n'y avait personne alentour, je me suis permis de le rapporter. Serait-il à vous, Armance, par hasard ?

— Ma foi non, ment l'hôtelière sans sourciller, mais il sera mieux ici… Et son contenu également…

Au même instant arrive Suzanne, la mine fermée, qui salue d'un geste de la tête avant de gagner le corridor. Armance regarde Erwan que la venue de Suzanne laisse parfaitement indifférent. Comme s'ils ne se connaissaient pas du tout, simples étrangers amenés à cohabiter malgré eux. Intriguée, Armance écoute sans l'entendre les considérations météorologiques du jeune homme qui se réjouit que le soleil ait fait quelques apparitions furtives dans la journée.

— Bientôt, nous serons à nouveau reliés à la civilisation ! s'exclame-t-il avec un entrain qui sonne soudain creux aux oreilles de l'aînée.

Elle a l'impression qu'Erwan en fait un peu trop, comme s'il cherchait à endormir ses craintes autant que les siennes à lui. D'ailleurs, c'est un ton en dessous qu'il nuance :

— Remarquez, j'apprécie plus que je ne l'aurais imaginé cette interruption de réseaux sociaux et autres modes de communication. L'impression de revenir à l'essentiel, vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement, sourit froidement Armance que la profession de foi d'Erwan ne convainc qu'à moitié.

Le jeune homme croise le regard sans chaleur qui rompt avec la sympathie habituelle de leur logeuse. Il s'apprête à dire quelque chose mais se ravise en expliquant brusquement qu'il a à faire dans sa chambre. Changée en statue de sel, Armance le laisse partir sans un mot et sans se retourner.

33

Jeanne, que son passage à l'église non chauffée a durablement refroidie, a demandé comme une faveur à madame Pensec s'il était possible de dîner au coin du feu. « Nous vous aiderons à porter les plats », a-t-elle proposé en souriant afin d'amadouer la patronne.

Cette dernière a en effet eu du mal à imaginer qu'on puisse préférer un pique-nique malcommode plutôt qu'un dîner pris confortablement installé dans une salle à manger digne de ce nom. Elle en aurait conçu une certaine vexation, n'eût été l'amabilité de la policière qui l'a convaincue qu'elle était certainement victime d'un refroidissement à cause de sa propre inconséquence.

— Bon, si vous y tenez, a-t-elle fini par grommeler, mais c'est bien parce que je ne veux pas que vous attrapiez la mort…

Elle s'interrompt aussitôt et se mord la lèvre en murmurant :

— Oh, avec ce qui vient de se passer sur l'île, je ne devrais pas dire des choses pareilles !

Et d'un geste superstitieux, elle appose ses deux petites mains sur le bois du buffet, avant de filer de son pas menu en cuisine. Jeanne s'est replongée dans la

lecture du cahier de suppliques que l'humidité a fait se gondoler. Ignorant tout de l'escapade de sa compagne, Perrot est enfoncé dans son fauteuil, occupé à lire lui aussi, même s'il s'agit d'un tout autre type d'ouvrage. Il a trouvé un vieux livre de géographie dans la bibliothèque peu fournie de l'hôtel, se résumant à une vingtaine de livres qui n'ont, pour la plupart songe-t-il, jamais été vraiment lus. Comme ces romans et encyclopédies reliés de cuir brun, vert ou bordeaux que les foyers moyens des années 70 achetaient par correspondance ou au représentant de commerce à domicile, pour les ranger sur l'étagère du salon afin de donner un vernis de culture à leur intérieur. Surprise par quelque chose qu'elle vient de lire, Jeanne étouffe une exclamation, juste à temps pour que madame Pensec qui arrive avec le chariot roulant transportant leur repas, ne l'entende. Afin de détourner l'attention de celle-ci, elle feint de réprimer un éternuement intempestif.

— Vous avez vraiment pris froid, constate l'hôtelière avec inquiétude. Après dîner, je vous porterai un grog, rien de tel pour vous remettre sur pied, croyez-moi.

— Merci, madame Pensec, vous êtes une mère pour moi…

Celle-ci marque un temps d'hésitation avant de décider que la jeune policière au visage lisse n'est pas en train de se fiche sa tête. Elle tire un guéridon et deux chaises devant la cheminée, puis y dispose rapidement le couvert et une cocotte en fonte fumante. La capitaine attend qu'elle les ait servis et leur ait souhaité bon appétit pour enfin laisser libre cours à son excitation.

— Ça y est ! Regarde ! Je suis sûre qu'il s'agit de la même personne !

— Mais c'est quoi, ce cahier ? remarque enfin Perrot en avisant le carnet gondolé qu'elle brandit dans sa direction.

— C'est rien…

— Tu l'as piqué à l'église ?

— Ah non ! Pas piqué, emprunté ! corrige Jeanne avec un air faussement vexé. C'est ça que je suis allée faire avant le dîner, précise-t-elle avec une voix de petite fille prise la main dans le bocal de bonbons.

— Tu aurais dû me prévenir, je t'aurais accompagnée !

— Je suis une grande fille, réplique-t-elle calmement, une grande fille indépendante, policière de surcroît…

Perrot hoche la tête, il comprend le sous-entendu ; Jeanne est divorcée, ce n'est pas pour se retrouver à nouveau piégée dans les nasses d'une union étouffante. Message reçu… Elle ne semble cependant pas percevoir le trouble que ses derniers mots ont semé chez son compagnon.

— Écoute donc ! Elle parle encore de son fils parti à l'étranger, et elle est de plus en plus préoccupée :

« Marie, mère de Dieu, veillez sur nous et surtout sur mon fils dont je n'ai plus de nouvelles. Je sais qu'il fréquente des gens pas comme il faut et qu'il est très influençable. Surtout après ce qui s'est passé ici et qui l'a forcé à partir le plus loin possible. Il m'a écrit qu'il avait rencontré un homme puissant là-bas, qu'il le ferait venir sur l'île et que ce jour-là, ils paieront tous pour ce qu'ils lui ont fait. Marie, mère de Dieu, je vous en conjure, gardez mon fils dans le droit chemin. Bénissez-moi comme je vous bénis. » Elle repose sa fourchette brusquement dans son assiette, faisant

sonner la faïence de Quimper à décor de gardienne d'oie et joueur de biniou.

— On en revient toujours à ce type ! s'exclame-t-elle avec impatience.

Interloqué, Perrot la regarde sans cesser de manger, se demandant quelle mouche l'a piquée. Elle insiste avec véhémence :

— Allons le trouver, je te dis ! Je suis sûre qu'il est dangereux ! Il a parlé du nord, une maison à l'écart de la route, je suppose qu'on la trouvera facilement…

— C'est de Freddy Quéinnec dont tu parles ? commence à comprendre son voisin de table en reposant lentement ses couverts sur son assiette.

— Oui ! Allez, dépêche-toi avant qu'il ne nous file entre les pattes !

— Et pour aller où ?

Se rappelant soudain qu'avec les intempéries, personne n'est en mesure de quitter l'île, Jeanne se rassoit, l'air boudeur.

Mais aussitôt, elle conteste :

— Et si le temps s'améliorait dans les heures qui viennent, tu y as songé ? Dans ce cas, il se sera fait la malle avant qu'on ait le temps de lui mettre la main dessus !

— Les locaux sont formels : la tempête n'a pas dit son dernier mot, profère Perrot avec un demi-sourire tandis qu'il se remet à manger sa marmite de coques marinière. Tu permets que je termine mon repas ?

Elle tourne un visage buté vers les flammes avant d'esquisser un sourire de réconciliation et de plonger sa cuillère dans le bouillon au vin blanc parfumé à l'oignon et au bouquet garni.

— Il faudra tout de même qu'on y aille…

— Allons le cueillir chez lui à la première heure demain matin, consent Perrot. De toute manière, je te rappelle que nous travaillons sur cette affaire sans autorisation officielle depuis le début…

— Mais si nous ne faisions rien, on saurait nous le reprocher, sois-en certain…

— Je te l'accorde volontiers.

*

La nuit a été mauvaise pour Jeanne, refusant malgré elle de s'abandonner complètement aux courts sommes que son énervement lui accordait. Elle s'est agitée en tous sens, sans parvenir à calmer son impatience d'aller enfin faire parler ce type au passé aussi mystérieux que son présent. Perrot, contraint de subir les mouvements intempestifs de sa voisine, se réveille lui aussi avec l'impression désagréable de ne pas s'être couché du tout. Incapable d'avaler quoi que ce soit au petit-déjeuner, elle a juste avalé un café noir que Perrot lui a porté après avoir fait honneur aux tartines de miel et au thé qu'il a pris, seul dans la salle à manger. Comme l'avaient justement pressenti les gens du coin, habitués aux caprices du temps sur le littoral breton, la tempête n'a pas encore dit son dernier mot. Néanmoins, le déluge a enfin cessé, laissant place à un vent plus furieux que jamais, qui cabre les vagues et mousseline le rivage.

— Aucun risque que notre suspect ait pu prendre la mer, fait remarquer Perrot en se tournant vers Jeanne, pliée en deux derrière lui, et en poussant sa voix pour contrer le hurlement de la bise.

Elle opine de sa tête capuchonnée et hâte le pas

pour se mettre à hauteur de son compagnon. Ils auraient aimé pouvoir aller frapper plus tôt chez Freddy Quéinnec, mais l'automobile n'est pas autorisée sur l'île, et pédaler contre le vent, sur des vélos empruntés à l'hôtel, ne leur aurait pas fait gagner de temps. Après trois quarts d'heure de marche, ils parviennent, fourbus, sur le seuil de sa maisonnette. La patronne de l'hôtel a eu l'obligeance de leur indiquer comment se rendre chez lui et s'est engagée à rester discrète sur leurs intentions. La petite demeure entourée d'un jardinet ceint d'un muret de pierres sèches a visiblement connu des jours meilleurs. La peinture beige du pignon exposé aux vents de noroît aurait besoin d'un ravalement et le jardin n'a pas dû voir la couleur d'un râteau depuis des lustres. En revanche, la bâche recouvrant le petit pêche-promenade posé sur sa remorque, à droite de la maison, semble flambant neuve. Il n'y a pas d'allée reliant la route à la maison, aussi doivent-ils s'enfoncer dans la terre saturée d'eau pour gagner le seuil en béton légèrement surélevé. Perrot tambourine longuement à la porte avant qu'une tête hirsute, visiblement arrachée à son lit, daigne se glisser dans l'entrebâillement. Il fait encore sombre et Quéinnec plisse les yeux pour identifier les deux inconnus au visage à moitié dissimulé par leur écharpe et leur col remonté.

— Ah, c'est vous, dit-il simplement, comme s'il était coutumier des visites des forces de l'ordre à l'heure où blanchit la campagne. Allez-y, entrez…

Le vestibule minuscule est encombré d'un buffet bas et d'un range-chaussures bancal qui menace de laisser chuter les godillots empilés dans les rayons et sur le dessus.

Au passage, Quéinnec ramasse machinalement une veste abandonnée sur le plateau du buffet, ainsi qu'un tas de courrier pas encore ouvert. La cuisine se trouve immédiatement sur la droite. La décoration et l'agencement n'ont pas dû être changés depuis que le jeune homme s'est installé chez ses feus parents. Soit par manque d'envie soit par manque de temps et d'argent. Ou bien par une sorte d'attachement nostalgique aux objets symbolisant les jours heureux du passé. En pyjama et charentaises avachies, il s'assoit autour de la petite table ornée en son centre d'un bouquet de fleurs artificielles dans un vase en étain posé sur un napperon en crochet écru. À côté, un paquet de tabac, un autre de filtres et une cigarette déjà roulée. Le cendrier, vide, laisse apparaître au fond un reste de cendres. Au-dessus, un plafonnier en verre orangé laisse passer une lumière douce.

— L'électricité est rétablie, constate le jeune homme, toujours sans manifester de réelle surprise face à la venue imprévue des deux policiers.

— Désolés de vous déranger si tôt, commence Jeanne qui ne s'attendait pas à un accueil si feutré.

— Ça va, ça m'arrive de me lever tôt de temps en temps, réplique-t-il sans que ses interlocuteurs sachent à quoi il fait précisément allusion.

— Quand vous travaillez, sans doute…

— C'est ça, quand je travaille…

— Et en ce moment ? insiste Jeanne.

— Je ne travaille pas, réplique platement leur hôte en flattant distraitement son tatouage sur son biceps que la manche distendue du pyjama découvre.

D'un clignement de paupière, Perrot prévient Jeanne qu'il prend le relais.

— Je ne comprends pas bien… commence-t-il sur le ton préoccupé d'un ami qui s'inquiéterait pour vous. Pourquoi vous être manifesté de votre plein gré plutôt que d'attendre sagement qu'on vienne jusqu'à vous ?

Le jeune homme se racle la gorge avec embarras, provoquant aussitôt une quinte de toux nerveuse, qu'il choisit mal à propos de calmer avec une cigarette. Il attrape son briquet Bic au fond de sa poche pour l'allumer, d'une main un peu tremblante. La nicotine le fait tousser encore plus, faisant sourdre les larmes à ses paupières rougies. Il passe sa manche de pyjama sur ses yeux et son nez.

— Étant donné mes antécédents, j'me suis dit qu'il valait mieux, comment dire… collaborer avec la police.

— Vous êtes un bon citoyen, commente Perrot d'un ton uni.

— J'suis prudent, c'est tout, renifle Quéinnec avec mépris.

— Remarquez, en venant nous trouver, c'était le meilleur moyen pour éloigner les soupçons de vous… ne peut s'empêcher d'intervenir Jeanne.

Alors qu'elle pensait faire exploser leur interlocuteur, celui-ci acquiesce calmement :

— Exactement.

La franchise de ce dernier a de quoi surprendre mais ne la désarçonne pas.

— Comme vous avez un passé de délinquant, vous pensiez qu'on remonterait jusqu'à vous à un moment ou à un autre…

— C'est ça. J'me suis pas trompé, on dirait…

Jeanne sourit légèrement et enchaîne :

— Vos démêlés avec la justice, c'était quoi

précisément ?

Quéinnec la regarde avec un sentiment de déception sur son visage mal rasé. Elle lui trouverait presque un air enfantin, malgré sa tête de mauvais garçon.

Elle explique :

— Je veux dire, si vous voulez qu'on vous écarte comme suspect dans l'affaire présente, il vaut mieux qu'on évacue d'emblée votre passé criminel…

— Criminel, comme vous y allez ! s'échauffe-t-il soudain. J'ai simplement été accusé par la fille de Marguerite de harcèlement sexuel ! Mais je peux vous garantir que cette fille n'était pas la pucelle qu'elle voulait bien faire croire ! Je suppose qu'elle espérait toucher un dédommagement de ma part, mais j'avais pas un kopeck et, de toute manière, mon avocat a vite prouvé qu'elle avait l'feu au cul !

— Vous n'avez donc pas été condamné ?

— Non.

— Pourquoi avoir quitté Bréhat, alors ?

— C'est un bled ici, pour tout le monde, j'étais devenu le violeur du village !

— Vous êtes pourtant revenu, constate platement Perrot.

— À la mort de ma mère. J'ai hérité de la maison et je me suis dit que j'en avais rien à foutre de cette réputation qu'on m'avait collée ! D'ailleurs, j'ai eu raison, parce que depuis, plusieurs sont venus me dire ce qu'ils pensaient de la fille de Marguerite, comme quoi elle affabulait et aimait bien allumer les mecs avant de jouer les victimes…

— En parlant de victimes, connaissiez-vous celle de la plage ?

Quéinnec répond sans détour, après avoir soufflé au plafond des cercles de fumée :

— Non, pas plus que ça.

Jeanne réagit au quart de tour :

— Vous nous aviez pourtant affirmé, lors de notre première rencontre, que vous « supposiez » que c'était la victime de le plage qui séjournait chez Marguerite !

Freddy Quéinnec la regarde avec un air las et soupire, comme si tout cela se passait d'explication. Il finit par lâcher :

— On s'est connus au Canada, il me parlait toujours de la Bretagne, alors je lui ai dit que je connaissais une petite maison à louer sur Bréhat et qu'un jour, s'il le voulait, je pourrais lui arranger l'affaire. C'est comme ça qu'il a atterri ici. Je suis allé le chercher avec mon pêche-promenade et je l'ai ramené ici.

— Et le soir de sa mort ?

— Rien. Je suis allé voir comment il allait, il m'a servi un verre et on a mangé un bout de saucisson et je suis reparti, voilà…

Il marque un silence, tandis que des émotions contradictoires se lisent sur son visage buriné.

— … C'est à ce moment-là que j'ai croisé deux personnes au bout du sentier. Elles allaient chez Georges, c'est tout ce que je sais, je suis pas resté pour espionner…

— Elles étaient combien ?

— Deux, répète-t-il d'un ton catégorique, enfin, je n'en ai vu que deux. Elles étaient peut-être plus, va savoir, j'ai appris à me méfier des apparences… J'en ai trop fait les frais… achève-t-il d'une voix qui s'éteint sur les derniers mots.

— Vous pourriez les décrire ?

— Plutôt grandes, carrées.

— Ces personnes se dirigeaient vers la maison de Marguerite ?

— Oui.

— Directement ?

— Comment ça ?

— Je veux dire, franchement, sans chercher à se cacher particulièrement ?

— C'est ce que je dirais, oui. Elles avaient l'air de savoir où elles allaient…

— Vous n'avez vraiment aucune idée de qui elles pouvaient être ?

— Non, réplique Quéinnec sur un ton agacé en enfonçant ses pognes dans ses poches.

L'impatience de l'homme au biceps tatoué est évidente, mais les deux policiers se demandent si le masque de la colère ne servirait pas à camoufler une autre émotion. Trouble ? Inquiétude ? Méfiance ? Culpabilité ? Rien de tout cela, ou alors tout cela à la fois ?

34

Bénédicte tourne en rond entre les quatre murs de sa chambre, incapable de décider ce qu'il convient de faire. Cela fait des nuits qu'elle dort d'un mauvais sommeil qui la laisse vidée au petit matin. Pendant ses nuits blanches, elle se tourne malgré elle vers sa voisine dans le lit jumeau en enviant cette faculté qu'a Suzanne de s'endormir où et quand elle le souhaite. Comme si sa conscience la laissait parfaitement en repos… La jeune femme reprend sa marche de plus belle, cognant douloureusement ses hanches aux angles des commodes, et finit par se dire qu'une vraie dépense physique viendrait peut-être à bout de sa nervosité grandissante. Elle a bien senti que Suzanne la regardait bizarrement, partagée sans doute entre l'envie de lui demander ce qui ne va pas et celle peut-être plus forte encore de ne pas entendre la réponse. Elle qui envisageait cette retraite îlienne avec un enthousiasme enfantin, a aujourd'hui l'impression d'avoir vieilli de plusieurs années en quelques jours, comme lorsqu'on a été soudain confronté à un drame terrible. Elle ne peut pourtant pas dire que c'est ce qui lui est personnellement arrivé depuis leur arrivée à Bréhat, mais elle a néanmoins la sensation d'avoir

perdu de sa candeur ou de sa confiance en l'autre. Elle enfile ses chaussures montantes et sa parka fourrée à capuche, et se dépêche de traverser la cuisine où s'affaire Armance, afin de ne pas être obligée de lui adresser la parole. Elle risque de choquer leur hôtesse mais elle se rassure en se disant que rien dans le règlement de la maison d'auteurs ne contraint les résidents à échanger des platitudes chaque fois qu'ils se croisent. D'ailleurs, sans bien connaître leur hôtesse, Bénédicte est certaine qu'elle n'est pas le genre de femmes à s'embarrasser d'un protocole trop figé. Quelque chose dans sa manière d'observer les gens sans trop se mouiller, avec son regard d'ancienne avisée, malgré son âge encore peu avancé.

Hier, tandis qu'elle était attablée devant son carnet de croquis, à la lumière vacillante de sa lampe de bureau, elle a vu Suzanne rentrer dans la chambre comme une tornade, claquant la porte derrière elle, avant d'envoyer valser son manteau et ses chaussures à l'autre bout de la pièce. Puis elle s'est jetée à plat ventre sur son lit en serrant les paupières tellement fort que son front n'était plus que champ de rides. Bien qu'elle en eût, elle a respecté son désir de silence et c'est avec maintes précautions pour ne pas la déranger qu'elle s'est remise à son ouvrage. À un moment donné, le bruit régulier d'une respiration plus profonde lui a fait tourner la tête en direction des deux lits derrière elle. Suzanne avait enfin le visage lisse et reposé de celle qui a succombé au sommeil. Depuis, Bénédicte ne cesse de se demander ce qui a bien pu se passer hier qui mette son amie dans un tel état. Elle exclut d'office une querelle entre Suzanne et un ami resté sur le continent puisqu'à ce jour, aucun réseau hertzien n'est encore en état de fonctionnement. Reste

donc l'hypothèse d'une altercation avec quelqu'un sur l'île… « Oui, mais qui ? » ne cesse-t-elle de se torturer en faisant défiler la liste de leurs connaissances communes. Elle avance d'un pas ennuyé, donnant des coups de pied coléreux dans les pierres qui osent se trouver sur son chemin. Elle a marché plus longtemps qu'elle ne l'aurait cru, poussée peut-être par le vent qui lui souffle dans le dos. Elle passe devant la petite cabane en bois qui propose ses produits bios en libre-service aux habitants de Bréhat. Habitants et visiteurs de passage sont censés se servir eux-mêmes et payer leur dû en laissant l'acompte dans la tirelire ad hoc. Le système basé sur la confiance a d'abord été testé à titre expérimental pour finalement devenir pérenne. Bénédicte ne peut résister à l'envie de s'acheter un paquet de biscuits au citron et à la verveine, et n'oublie pas de glisser ses deux pièces dans la tirelire avant de s'éloigner à grandes enjambées. Elle arrache le carton du bout des dents et s'attaque aux biscuits avec une fringale qui ne doit rien à la faim. En effet, la jeune femme a toujours eu tendance à tromper son anxiété ou son chagrin dans les sucreries, ajoutant quelques centimètres supplémentaires à un tour de taille qu'elle juge déjà épais. Suzanne la rassure pourtant en permanence sur ses formes girondes en lui répétant que les courbes pleines rassurent les hommes autant qu'elles les excitent. Bénédicte fronce les sourcils en enfournant un troisième biscuit qu'elle ne trouve finalement même pas très bon avec son goût trop prononcé de verveine. Elle se demande si son amie se rend toujours bien compte de ce qu'elle dit… Évoquer le désir des hommes devant Bénédicte qui n'a que fiche de leur lubricité, à quoi cela rime-t-il ? Suzanne s'amuse-t-elle à se jouer de ses sentiments ? N'a-t-elle

donc rien compris ou fait-elle semblant de ne rien saisir ? Avec un sanglot rentré, elle arrive au pied du chemin menant au phare du Paon qui se dessine dans toute sa majesté au bout de son éperon rocheux. Elle progresse avec le vent qui, à présent, lui fait face, bouclier rebelle qui la freine dans son ascension. Elle avance à travers la plaine herbue avant de déboucher enfin à flanc de falaise, avec devant elle la perspective de l'océan infini. Une sensation de vertige la prend soudain et le tremblement qui s'empare de tous ses membres lui fait craindre autant que désirer basculer dans le vide. Effrayée par ses propres émotions contraires, elle regarde autour d'elle en se demandant ce qui a pu lui causer un tel étourdissement, mais elle est seule au monde, plantée au-dessus de l'abîme et des vagues qui se jettent avec furie sur la roche en dégradés de rose. Le phare est construit sur une surface plane qui ne doit rien à la nature, mais sitôt franchi le périmètre de sécurité, l'œil est irrépressiblement attiré par le vide en dessous et les failles rocheuses que la mer envahit et envahit encore à chaque vague. Les crevasses effrayantes sont comme des gueules ouvertes qui attendraient leur proie avant de refermer leur mâchoire d'airain sur leur victime. Le ressac va et vient, léchant éternellement les interstices entre les roches roses, laminant et érodant depuis des lustres la pierre de Bréhat. Penchée au-dessus de l'océan, Bénédicte ne peut s'empêcher d'imaginer les corps qui ont dû tomber du haut avant de s'encastrer dans les failles et disparaître du monde des hommes pour se confondre avec l'océan. Mais alors que ces visions sombres s'imposent à son esprit confus, elle croit soudain apercevoir quelque chose à l'aplomb du promontoire où elle se tient. Elle cligne plusieurs fois

des yeux afin de faire le point et se penche un peu plus. Ce qu'elle vient de voir la pétrifie et la foudroie en même temps. Elle vient douloureusement de comprendre qu'elle ne s'était pas trompée…

35

Ils quittent la maisonnette de Freddy Quéinnec en ne se sentant guère plus avancés qu'avant leur visite. Le jeune homme, sans esquiver leurs questions, n'a pas fourni les réponses attendues et s'est contenté de répéter que le soir de la mort de Dufresne, deux personnes s'étaient présentées au domicile du Canadien. Il a affirmé qu'il ne s'était pas attardé pour espionner leurs faits et gestes et était tranquillement reparti, après que Dufresne lui eut annoncé que la marchandise attendue n'avait pu rallier Bréhat en bateau à cause de la mer déchaînée. Le jeune homme n'avait, soi-disant, pas insisté.

— Bon, et maintenant ? interroge Jeanne avec un découragement dont elle n'est pas coutumière.

— Je n'en sais rien… avoue son compagnon, il y a un faisceau d'indices qui converge vers ce Quéinnec et en même temps, rien de vraiment tangible. C'est comme si le destin le désignait d'office comme le coupable, parce que certains sont damnés, quoi qu'ils fassent…

Perrot remonte plus haut son col de manteau et s'engage sur la route dont le bitume disparaît par endroits sous des flaques d'une pluie que le sol ne peut plus absorber.

— Tu changes de direction ? s'étonne Jeanne en criant pour se faire entendre à travers le mugissement du vent.

— Envie de repasser par la dernière demeure de Dufresne…

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

Elle hausse les épaules et s'arc-boute davantage, en maudissant cette tempête que même une Bretonne comme elle n'a jamais connue auparavant. Ils avancent dans le silence, absorbés par leurs propres pensées et le désir grandissant que toute cette histoire se termine et qu'ils goûtent enfin aux plaisirs de leur première escapade amoureuse. Mais tandis qu'ils arrivent à proximité de la maison qu'occupait le Canadien sur l'île, ils aperçoivent une silhouette familière y entrer. La maison n'avait évidemment pu être protégée par un quelconque cordon de sécurité. En outre, il apparaît clair que Quéinnec n'était pas le seul à connaître la cachette pour la clé, sous la pierre à l'angle de la maison…

— On peut savoir ce que vous fichez ici ? gronde Perrot en trouvant Suzanne affairée dans la chambre du mort.

Ils se sont glissés jusqu'à l'étage, sans qu'une lame de parquet ne les trahisse, pour tomber sur la grande fille androgyne qui loge chez Armance.

Interdite, elle regarde les deux policiers qui s'encadrent dans la porte. Comment sont-ils entrés sans qu'elle les entende ? Était-elle suivie à son insu ou leur présence est-elle due au hasard ? Toujours à terre, elle secoue la tête, incapable de trouver une réponse cohérente à apporter à l'homme qui l'observe de son

regard bleu acier qui pourrait la transpercer s'il venait à trop s'approcher d'elle. La femme qui l'accompagne, et dont Suzanne croit avoir deviné qu'elle est davantage qu'une simple collègue, l'observe avec un air indécis. Venant de la plage monte le cri strident d'un vol de goélands que la tempête rend fous. Suzanne, qui avait tourné la tête en direction de la fenêtre au volet clos, la ramène lentement vers eux mais ne fait pas mine de vouloir se lever. Ses yeux paraissent deux puits sans fond dans lesquels plus rien ne se reflète.

— Suivez-nous sans résistance !

Pour s'assurer que la jeune femme a bien compris ce que Perrot lui intimait de faire, la policière vient vers elle et glisse sa main sous son coude pour la relever. Transformée en poupée de chiffon, Suzanne se laisse presque soulever de terre par Jeanne dont le gabarit trompeur ne laisse pas augurer de sa robustesse. Sans la lâcher, Jeanne l'accompagne au rez-de-chaussée, dans le sillage de Perrot. Parvenus dans la grande pièce unique éclairée par une lumière aussi capricieuse que dans les autres habitations, les trois protagonistes s'observent en chiens de faïence, chacun essayant de déceler ce que l'autre dissimule. Sous la poussée du vent, la porte d'entrée dont la gâche doit être fatiguée, s'ouvre brutalement, laissant s'engouffrer une bourrasque humide et saline. Perrot va pour la refermer, mais Suzanne a profité de ce moment d'inattention de leur part pour se faufiler dans la nuit opaque. « Et merde ! » jure-t-il avant de s'élancer à sa poursuite, talonné par Jeanne qui se félicite intérieurement d'avoir gardé sur elle la lampe torche prêtée par l'hôtel. Ils s'enfoncent dans le brouillard, la vue brouillée par le va-et-vient anarchique de la lueur de la lampe secouée dans la course. La fuyarde, n'a pas

allumé son portable pour s'éclairer, par manque de temps ou, plus probablement, de batterie, puisque le courant sans arrêt coupé ne permet plus de les recharger. On entrevoit sa silhouette longiligne galoper sur le sentier du littoral, au rythme de ses faux pas et hésitations aveugles. Néanmoins, elle semble mieux connaître le chemin que ses poursuivants qui ne sont sur l'île que depuis peu et ne se sont guère aventurés à l'extérieur, au risque de se retrouver coincés en plein milieu de trombes interminables. « Elle a l'air plutôt à l'aise », songe Perrot qui veille peureusement à ne pas tordre à nouveau sa cheville fragilisée par sa légère foulure de l'autre jour. Il craint à tout instant de trébucher et de perdre définitivement de vue la jeune femme aux cheveux courts. « D'un autre côté, tente-t-il de se rassurer, où donc pourrait-elle aller à part « Chez Armance » où elle loge ? » Les intempéries ne lui permettraient pas de rester dehors bien longtemps sans risquer d'attraper du mal. Ils continuent à courir, accélérant le pas pour qu'elle ne fonde pas dans les nuées. Jeanne vient de doubler Perrot, se félicitant de n'avoir jamais renoncé à ses footings bi-hebdomadaires, même les jours où l'on cherche n'importe quel prétexte pour y déroger – flemme, mauvais temps, mal au dos, courses à faire, devoirs à superviser… car elle sait que chez elle, un trop-plein d'énergie non évacué se traduit immanquablement par un comportement furieux de fauve en cage.

Mais soudain, le destin semble leur sourire. Ils aperçoivent au loin l'ombre sombrer, vaincue par quelque malaise ou traîtresse ornière boueuse. En un bond, ils sont sur elle, épave gémissante, prostrée dans la boue.

— Vous avez mal où ?

— Au genou, souffle la blessée dans un râle douloureux. Ligaments croisés, c'est sûr…

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Jeanne à Perrot en posant ses avant-bras sur ses cuisses pour retrouver son souffle.

— On va chercher du secours… ou on essaie de la porter…

— Allons-y, on n'est plus très loin de Chez Armance. Trois cents mètres tout au plus, je dirais.

Ils prennent la femme sous les aisselles et l'aident à marcher jusqu'à la maison d'hôtes qui apparaît rapidement après le coude que forme le sentier. Sa douleur ralentit la blessée sans l'empêcher totalement de marcher. Les choses seront différentes une fois ses muscles refroidis par le repos. Perrot sonne à la porte de la cuisine toujours éclairée aux bougies. Derrière la fenêtre, de nombreuses silhouettes se découpent dans la lumière des chandelles. Sans attendre de réponse, il pousse la porte. Le spectacle des deux policiers encadrant la blessée plonge l'assemblée qui s'apprêtait à déjeuner, dans un silence pétrifié. Sans chercher d'explication, Armance a poussé une chaise en direction de Suzanne qu'elle aide à s'asseoir. Voyant celle-ci tenir son genou avec une grimace et en l'absence de sang sur la jambe de pantalon, l'hôtesse comprend que la blessure est interne.

— Le congélateur ne marche que par intermittence, mais il fait encore un peu de glace, je vais vous en poser sur le genou.

Prenant un bougeoir sur le buffet, elle joint le geste à la parole et revient bientôt, un sac de glaçons à demi fondus à la main. Entre-temps, Bénédicte dont le visage tendu trahit l'anxiété, a soulevé la jambe blessée

et glissé dessous une autre chaise Elle dépose délicatement le cataplasme de fortune sur la blessure et propose un Doliprane à son amie qui refuse d'un signe de tête. C'est seulement alors que Jeanne explique, à mots choisis, la raison de leur présence en ces lieux :

— Nous avons trouvé Suzanne blessée sur le chemin, elle s'est pris le pied dans une ornière et a perdu l'équilibre.

— Il faudrait qu'elle voie le médecin, lance Salomé avec sollicitude.

— … qui se trouve sur le continent… rappelle Longuédec du ton suffisant de qui s'adresse à un imbécile.

— Ou l'infirmière alors, insiste Salomé en prenant bien soin de ne pas s'adresser au précédent.

— Cela peut attendre, décrète Perrot en faisant signe à ceux qui se sont levés dans le feu de l'excitation, de bien vouloir reprendre place autour de la table. Nous allons d'abord vous poser quelques questions…

Derrière lui, Suzanne a frémi, autant de fébrilité douloureuse que d'appréhension. Elle s'étonne que les deux policiers à qui elle a faussé compagnie, ne l'aient pas immédiatement cuisinée. Est-ce une manière de faire diversion avant de mieux fondre sur leur proie ? Est-ce une stratégie pour mieux la faire craquer quand son tour viendra ?

— Bien, reprend Perrot d'un ton qui ne souffre aucune réplique, vous allez devoir repousser votre déjeuner à plus tard…

— Et on peut savoir pourquoi ? rétorque Longuédec d'un ton outragé. Vous nous traitez comme des criminels alors que…

— Nous sommes dépositaires de l'ordre public, le contre Jeanne calmement, et à ce titre, nous avons le droit d'organiser des auditions au moment qui nous semble opportun.

Puis elle se tourne lentement vers Yvan d'Angers, le premier sur sa gauche.

— Revenons, je vous prie, au crime…

Elle suspend volontairement sa phrase, laissant le silence envahir l'espace et remplir les vides. La flamme des bougies projette des ombres inquiétantes sur les visages crispés, la pluie abat ses claques sur les murs et fait trembler les vitres. Le parquet au-dessus de leurs têtes grince légèrement, comme si quelqu'un était en train de marcher. Pourtant, il n'y a personne à l'étage… Salomé est saisie de frémissements qu'elle peine à contrôler. L'effroi se lit dans tous les regards.

— Monsieur d'Angers, vous êtes la première personne qu'a rencontrée madame Cam sur le chemin venant de la plage. Elle était affolée car elle venait de tomber sur un cadavre sur le sable. C'est curieux que vous n'ayez rien noté en contrebas pendant votre balade…

— J'étais censé noter quoi, avec cette pluie torrentielle et ce vent fou ? s'écrie d'Angers avec véhémence. Excusez-moi de m'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment !

— Ce n'étaient pas les conditions rêvées pour aller flâner…

— Il y a un règlement qui interdit de le faire ? Et puis si nous tous ici présents craignions les intempéries, nous ne serions pas venus nous enterrer sur l'île de Bréhat !

Les autres s'autorisent un rire étouffé en

acquiesçant muettement. Étrangement, les évènements récents ont créé au sein du groupe aux personnalités si disparates, un inattendu sentiment de solidarité. On croirait presque à une fratrie conflictuelle qui, pour contrer l'autorité parentale, trouve systématiquement en elle le ciment qui la soude.

— Donc, vous n'avez pas aperçu le corps sur la plage…

— Puisque je vous le dis !

— Bien, fait Jeanne en s'adressant à la personne suivante dans la ronde. Madame Pleyben, ce même matin, où vous trouviez-vous ?

Cette dernière enserre ses bras entre ses mains afin de maîtriser des tremblements de plus en plus violents.

Elle s'efforce cependant de répondre.

— Ce matin-là, articule-t-elle d'une voix que l'angoisse fait chevroter, je suis allée faire un tour, seule.

— Vous n'avez pas vu le cadavre ?

— Mon Dieu, non !

— Vous avez croisé monsieur d'Angers ?

— Non.

— Pourquoi ne pas être allés vous promener avec votre mari ?

— Il était resté écrire. C'est bon, parfois, de se séparer un peu…

Des murmures d'approbation accueillent ses paroles, prononcés sincèrement ou simplement pour faire front contre ces policiers inquisiteurs ? Perrot qui balaie les convives du regard, tel un radar à qui rien ne peut échapper, est incapable de décider.

— Bien sûr… Avez-vous tout de même croisé quelqu'un ou vu quelque chose d'inhabituel ?

— Inhabituel… murmure la jeune femme en fronçant les sourcils, difficile à dire, étant donné que je n'ai pas d'habitudes à proprement parler sur cette île…

— Donc vous n'avez croisé personne ?

— Je n'ai pas dit ça. En fait, à un moment, je suis tombée nez à nez avec Geoffroy qui venait en sens inverse.

— Et ?

— Et… rien… termine Salomé Pleyben sans conviction.

Jeanne choisit de laisser la jeune femme pour plus tard. Elle jette à présent son dévolu sur Bénédicte qui a tiré sa chaise au plus près de sa compagne de chambre éclopée.

— Que pouvez-vous nous dire sur cette matinée en particulier ?

Bénédicte consulte sa voisine, occupée à replacer la poche de glace qui a glissé, sur son genou douloureux. C'est elle qui parlera pour deux.

— Nous étions allées faire des repérages géographiques pour le guide touristique que nous écrivons.

— Cette sortie vous a menées où précisément ?

— Par-ci, par-là, nous cherchons à établir un circuit de randonnée qui sorte des sentiers battus.

— Cela n'a pas déjà été fait ? s'étonne Jeanne, en songeant aux dimensions restreintes de Bréhat.

— Il y a des guides, convient Bénédicte mais notre projet est plus original que les autres.

— En quoi est-il différent ?

— Notre idée, c'est d'associer une anecdote, une légende bréhatine ou plus largement bretonne, ou encore un plat typique aux sites célèbres de l'île. Comme une promenade qui ferait appel à tous nos sens, termine-t-elle.

— Ah ? Et donc vous ne vous souvenez pas de vous être approchées de la plage ?

Suzanne regarde furtivement sa voisine avant de répondre un peu trop rapidement :

— Je crains d'être incapable de vous le dire avec certitude. Nous allions au hasard, là où nos pas nous portaient…

— Comme c'est commode… ne peut s'empêcher de persifler Jeanne. Vous ne pouvez donc justifier d'aucun emploi du temps précis…

La blessée réagit avec véhémence :

— Vous voulez parler d'alibi, je présume ? Eh bien, nous en avons un l'une et l'autre puisque nous étions ensemble !

— Comme c'est commode, répète Jeanne en remuant la tête avec agacement.

Mais pour qui la prend-elle, la baroudeuse, avec son air triomphant ? Elle ne croit tout de même pas qu'elle va se satisfaire de leur pseudo-alibi ?

Elle se détourne lentement de ses cibles, tandis que l'électricité fait des tentatives pour se rétablir, au son des « Oh ! » et des « Ah ! » de soulagement. Mais la lumière s'éteint à nouveau dans la cuisine où règne une obscurité plus grande que dans le jardin. C'est maintenant au tour de Perrine d'Angers de passer à la moulinette du capitaine.

— Madame d'Angers, puis-je vous demander de m'exposer vos faits et gestes le matin où Georges

Dufresne a été retrouvé sur la plage ?

— Nous sommes sortis en mer, répond Yvan avant que sa femme ait la chance de pouvoir s'exprimer.

La bouche entrouverte sous l'effet de la surprise, cette dernière lui jette un œil où se mêlent interrogation muette et épouvante. Elle attend vainement quelque explication de sa part, puis resserre lentement les mâchoires avec abattement. Le manège n'a pas échappé à l'attention de Perrot resté volontairement à l'écart de la discussion. Étrangement, sans qu'ils aient eu besoin de verbaliser les choses, les deux policiers se sont tacitement partagé les rôles : à Jeanne celui du roquet teigneux refusant de lâcher son os, tâche qui, dans le duo qu'il formait jusqu'alors avec son fidèle Lefèvre, incombait à ce dernier, et à lui la mission de jauger, soupeser et analyser. Cependant, leur technique, aussi efficace soit-elle, est trop neuve pour être figée dans le marbre et ne demande qu'à faire exploser ses propres barrières.

— Et peut-on savoir quel bateau vous avez utilisé ?

Bien que pris de court par ses propres incohérences, Yvan d'Angers a encore l'orgueil de relever le menton pour toiser Jeanne Sixte.

— Ma langue a fourché, capitaine, ce que je voulais dire, c'est que nous avions projeté de sortir en mer, mais les intempéries nous en ont empêchés.

— Et donc, vous avez tué le temps…

— On peut dire ça, ironise d'Angers, même si j'aurais choisi une autre expression…

— Le verbe « tuer » vous heurte, monsieur d'Angers ?

— Comme tout être normalement constitué, je suppose.

Jeanne Sixte lâche subitement sa prise et décide d'en traquer une autre.

— Monsieur Tanner ?

— Comme l'a dit Salomé, Je suis effectivement sorti marcher sur le sentier côtier…

— Vous avez donc croisé madame ?

— Je ne m'en souviens pas, répond-il tandis que ses yeux cillent nerveusement sans savoir où se poser.

— Madame l'affirme.

Il avance la bouche en une moue perplexe, Jeanne croit l'avoir entendu marmonner : « Si elle le dit… » mais elle l'a peut-être imaginé.

— Vous avez rencontré quelqu'un lors de cette promenade ?

— Pas que je m'en souvienne.

— Vous étiez distrait ?

Il la dévisage sans comprendre.

— Vous n'étiez pas très attentif puisque vous n'avez pas remarqué votre collègue auteur venir vers vous sur le sentier…

Il opine, les lèvres toujours avancées.

— Cela vous arrive-t-il souvent de croiser les gens sans les voir ?

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir…

— C'est pourtant limpide, il me semble, madame affirme être, je la cite, « tombée nez à nez » avec vous ce matin-là, donc, si je résume, ou elle se trompe, voire elle ment, ou c'est vous qui dites faux.

— Je ne me souviens pas…

— Vous prenez des drogues, monsieur Tanner ?

Il se raidit brusquement et passe sa langue sur ses lèvres soudain desséchées. À nouveau, ses yeux se

mettent à virevolter, insectes fous se heurtant à une vitre.

— Ma question semble vous mettre mal à l'aise, monsieur Tanner, je me trompe ?

Un silence buté accueille la question insistante du capitaine. Les bras croisés sur la poitrine, elle a tout du fauve prêt à fondre sur sa proie, ou de la directrice implacable d'une école de filles de 1950. « Une poigne de fer dans un gant de velours », songe Perrot devant l'autorité inattendue de la jeune femme aux angéliques boucles blondes.

— Et vous, monsieur Longuédec, des souvenirs de cette journée ?

Affichant un sourire satisfait comme à son habitude, celui-ci plante franchement ses yeux dans ceux de la jeune policière en une attitude qui tranche singulièrement avec celle du reporter de guerre rencogné dans son fauteuil, un air buté sur son visage taillé à la serpe.

— Eh bien, j'ai dû faire à peu près comme les autres jours : petit-déjeuner pantagruélique dans la grande cuisine, indique-t-il en jetant un œil appréciatif à l'hôtesse, prise de notes dans le silence de ma chambre ou passage à la rédaction, c'est selon…

— Vous ne vous aventurez jamais hors du périmètre du domaine ?

— Eh ! Pour qui me prenez-vous ? fanfaronne-t-il en prenant les autres à témoin, je ne suis pas un ermite, cela se saurait !

— J'ignore tout de vous, répond placidement Jeanne Sixte en désignant ostensiblement le calepin ouvert devant elle.

— Que voulez-vous savoir au juste ? réplique

l'auteur à succès sans se départir de son sourire inusable.

— Je vous l'ai dit : ce que vous avez fait ce matin-là.

— Eh bien, je vous le répète, réplique aimablement l'auteur, j'ai fait comme tous les jours depuis que je suis sur cette île, et je dois avouer que cette routine, pour monotone qu'elle puisse paraître vue de l'extérieur, sied parfaitement au travail laborieux du romancier.

— Parce que vous êtes romancier ? feint de s'étonner la capitaine en écarquillant des yeux admiratifs.

— Pardon ? fait l'homme dont le sourire s'est évanoui comme par magie.

— Je plaisantais ! riposte Jeanne Sixte avec un geste négligent de ses doigts légers.

Elle éprouve un plaisir un peu facile à moucher cet individu dont la fatuité ne cesse de l'agacer depuis son arrivée.

— Nous vérifierons, ajoute-t-elle en se tournant vers Perrot avec un petit sourire entendu.

Ce dernier, s'il a goûté l'insolence de sa compagne, reste imperturbable sur sa chaise. Mais déjà, elle fait volte-face et lance à l'adresse de son dernier interlocuteur :

— Dites-moi si je me trompe, c'est bien de vous la formule : « Pour écrire un bon thriller, il faut savoir bien tuer. » ?

Longuédec, qui se croyait enfin à l'abri des fourches caudines de Jeanne Sixte, en reste muet de stupeur. On entendrait soudain une mouche voler, ou plutôt une branche de pin bouger. Puis il laisse échapper un petit rire désinvolte avant de se replonger dans la lecture d'un ancien Ouest-France qui traînait là. Maryse, la

doyenne de l'assemblée, n'a pas moufté depuis le début de cet étrange interrogatoire qui n'en est pas vraiment un, puisque non validé officiellement. D'ailleurs, ni Jeanne ni son compagnon ne sont dupes de la valeur recevable de leur travail d'enquête. En effet, nul sur le continent – à part peut-être un complice – n'a encore eu vent du crime commis sur Bréhat et aucune autorité judiciaire n'a a fortiori été saisie de l'enquête. Pourtant, ils se sentent dans leur bon droit et n'auraient pu envisager une seule seconde de rester les bras ballants à attendre qu'une directive venant de plus haut les confirme ou les infirme dans leur mission.

— Nous ne vous avons pas encore entendue, madame Duval.

— Vous ne m'avez pas encore interrogée, répond Maryse de sa voix sourde.

— Connaissiez-vous la victime, Georges Dufresne ?

La plus âgée répond par la négative en remuant lentement la tête. Son visage impassible ne laisse, comme d'habitude, transparaître aucune émotion, faculté qui ne laisse pas de fasciner, voire légèrement effrayer, les autres femmes présentes. Malgré le confinement forcé, Maryse demeure à ce jour une énigme aux yeux de tous, bloc impénétrable sur lequel se heurtent toutes les tentatives pour y trouver une brèche. Elle est d'humeur égale, jamais réjouie mais jamais hostile non plus. Elle semble douée d'un sixième sens qui lui permet de se mouvoir en eaux troubles sans se faire repérer. Salomé et Perrine, tour à tour, ont essayé de briser la carapace de la doyenne de la maisonnée, mais en vain. Celle-ci ne les a pas réellement éconduites mais les a poliment découragées d'un pâle sourire contraint. Armance n'est même pas

allée jusqu'à essayer de la faire baisser la garde, comme si elle sentait confusément qu'il aurait été vain de forcer la pudeur naturelle de Maryse. Celle-ci l'attire et la rebute un peu en même temps, comme le danger aimante et repousse à la fois, en un mélange d'attraction un peu morbide.

— Qu'est ce qui vous a menée sur cette île, madame Duval ? questionne Jeanne sans parvenir à décider si la résidente au visage sans expression derrière ses lunettes à l'épaisse monture carrée et aux verres fumés, lui est agréable ou pas.

Les bras croisés sur la poitrine, la grande femme aux larges épaules répond d'un ton uni :

— Je suis venue ici pour écrire, comme tous ceux présents ici…

Aucune note d'insolence dans cette précision qui tombe sous le sens. Mais arrive-t-il parfois à cette personne d'exprimer autre chose qu'un détachement lointain quoique poli ?

— Écrire quoi, précisément ?

Maryse cille rapidement et semble se recomposer une façade lisse pour répliquer :

— Mes mémoires…

Pourtant, malgré ses efforts pour rester de marbre, on a senti derrière ses mots lapidaires comme une pointe de défi. « Oui, j'écris mes mémoires, et alors ? Faut-il être Balzac pour gagner le droit de s'y essayer ? Ma vie vous semble-t-elle si insipide qu'elle ne mérite pas qu'on lui consacre quelques pages ? » Mais tout cela a été rétorqué silencieusement, dans le for intérieur de cette femme insondable. Pourtant Armance a l'impression d'avoir entendu quelque chose, comme un message subliminal qui lui serait parvenu

au-delà du non-dit. Perplexe et déroutée, l'hôtesse dévisage l'aînée du groupe en se demandant soudain si elle a fait tout ce qu'il fallait pour aller vers elle et forcer une réserve qui ne demandait peut-être qu'à flancher.

— Ah ? répond Jeanne sans manifester de surprise particulière à l'énoncé du sujet du livre. Et où étiez-vous au moment de la découverte du meurtre ?

— Je ne m'en souviens pas précisément mais je suppose que j'étais ici, occupée à rédiger.

— Seule ?

Maryse hausse imperceptiblement les épaules comme si la question de la capitaine n'appelait pas de réponse. Avec qui aurait pu traîner cette femme transparente qu'on croise sans la voir ? Un coup de vent brutal vient de débloquer un volet qui se rabat violemment contre la fenêtre, accentuant encore l'obscurité ambiante.

— Je peux ? demande Armance en désignant le contrevent qui s'acharne sur la vitre au risque de la briser.

— Naturellement, répond Perrot, je vais vous aider à le refixer.

Elle ouvre la porte, laissant s'engouffrer une bourrasque qui vient chahuter les rideaux en lin blanc de part et d'autre de la fenêtre. Ils ont du mal à refermer derrière eux et assistent dans le jardin à un spectacle de fin du monde. Les pins centenaires agitent en tous sens leurs branches décharnées et l'on croirait le ballet macabre de squelettes revenus des enfers. Bien que fermé par son loquet, le portail bas en bois peint de blanc, à l'extrémité du jardin, claque sans fin sur ses gonds. Armance hésite à aller le bloquer à l'aide

d'une grosse pierre, mais un redoublement du vent la décourage par avance. Tant pis, on verra les dégâts après la tempête… Perrot est déjà affairé autour du volet récalcitrant qu'il parvient tant bien que mal à plaquer contre le mur.

— Remontez le crochet…

— Ça y est, souffle Armance, rentrons maintenant.

Pendant leur courte absence, personne n'a osé rompre le silence de mort qui régnait dans la cuisine faiblement éclairée par les bougies disposées aux quatre coins. Seul Longuédec s'est permis d'évoquer la faim qui lui tenaillait l'estomac, mais aucun hôte n'a renchéri. Comme des animaux qui sentent leur fin proche et s'en vont pour mourir, les résidents comprennent que quelque chose de crucial est en train de se jouer dans cette maison qui, avant la tragédie, était promesse de rencontre et fécondité créatrice. Armance et Perrot reprennent leur place, après avoir ôté leurs imperméables qu'une poignée de minutes passées dehors a littéralement trempés. Le commissaire croise le regard de sa collègue, à lui de prendre la main maintenant. Comme s'il avait besoin de se rafraîchir la mémoire, il dit en relisant les notes jetées dans le petit carnet rouge dont il ne se défait jamais :

— Madame Pleyben, vous avez assuré avoir rencontré monsieur Tanner qui venait dans votre direction, et que celui-ci ne vous avait même pas vue.

— C'est exact…

— Et cela vous a surprise…

La jeune femme se met à ciller de plus en plus vite, comme si elle cherchait à se dérober aux questions du commissaire en posant un voile sur ses yeux.

— Vous avez trouvé bizarre qu'il ne vous voie pas… insiste lourdement Perrot qui sent qu'elle ne dit pas tout ce qu'elle sait.

Elle regarde Tanner qui opine très légèrement, comme s'il l'autorisait à être honnête. Elle ramène son regard vers Perrot et capitule finalement dans un soupir :

— Je m'apprêtais à échanger quelque banalité avec Geoffroy, explique-t-elle en regardant à nouveau ce dernier, mais il n'a pas eu l'air de me voir. Je me rappelle alors m'être dit : « Il aurait croisé le Diable en personne qu'il n'aurait pas eu les yeux plus fous. »

— L'avez-vous questionné là-dessus par la suite ?

— Je n'en ai pas eu l'occasion, et puis je n'aime pas me montrer indiscrète.

— Comment avez-vous interprété son comportement ?

— Je ne l'ai pas interprété.

— Et si vous deviez le faire maintenant ?

Elle remue les épaules en signe d'ignorance, mais Perrot a surpris une expression de désaccord sur le visage du recalé du Prix du Quai des Orfèvres.

— Une opinion à faire valoir sur le sujet, monsieur Longuédec ?

Ce dernier gonfle ses joues et en expulse l'air avec un dédain manifeste, et prononce du ton supérieur qui est sa marque de fabrique :

— Tout le monde sous ce toit sait que Tanner a des comportements étranges !

Un murmure de désapprobation accueille ses paroles, faisant dresser Longuédec sur ses ergots et fulminer :

— M'enfin tout de même, soyez sincères tous autant que vous êtes ! Vous savez très bien que Tanner abuse de certaines substances et que cela a des effets secondaires sur lui ! Souvenez-vous de son hurlement l'autre nuit, qui nous a arrachés au sommeil. D'ailleurs, ajoute-t-il en fronçant le front, je crois bien que c'était précisément la nuit où ce type a été tué…

Un silence glacial entoure ces derniers mots qui semblent soudain les changer tous en statue de givre. Perrot observe les hôtes lentement, l'un après l'autre, avant de demander à la cantonade :

— Vous confirmez ce hurlement en pleine nuit ?

Ils hochent lentement en signe d'acquiescement, mais c'est comme si on leur arrachait la vérité au forceps. Encore une fois, note Jeanne, on a l'impression que le fait de vivre la même tragédie sous le même toit les a soudés plus sûrement que de longs débats ou de répétées manifestations d'amitié.

— Une explication ?

Ils se regardent, mais personne n'a envie de prendre la parole. C'est finalement Armance qui se jette à l'eau :

— J'ai l'explication, assure-t-elle en choisissant de s'adresser à Tanner plutôt qu'au policier. Geoffroy m'a confié ses soucis de santé…

— Je souffre d'un syndrome post-traumatique, enchaîne le reporter de guerre d'une voix sourde, à la surprise de la tablée qui ne pensait pas qu'il aurait le courage d'avouer sa faiblesse. J'étais en reportage sur le terrain en Afghanistan et j'ai dû filmer ce que les Talibans faisaient aux civils…

D'une voix étranglée, il poursuit :

— … C'était mon métier, montrer, faire voir, faire

comprendre l'incompréhensible… mais… mais le retour à la vie civile a été compliqué… J'avais en quelque sorte laissé mon peu d'illusions sur le terrain d'opérations…

Il vide un verre d'eau, mais sa gorge reste sèche.

— … J'ai dû être interné dans un service psychiatrique, et depuis ma sortie, malgré les calmants, je souffre parfois encore de cauchemars terrifiants.

— Avec hallucinations ? demande Perrot.

Mais Tanner flaire le danger et comprend que le commissaire est prêt à faire un raccourci dangereux qui le ferait passer pour un aliéné irresponsable de ses actes.

— Non, je n'ai pas d'hallucinations. Je fais juste des cauchemars.

Longuédec laisse échapper un petit rire sarcastique.

— Bien, fait Perrot en se tournant brusquement vers la blessée qui se tortille sur sa chaise en quête d'une position confortable, mademoiselle Kerhor, venons-en à vous…

Celle-ci s'agite encore plus et fait une grimace de douleur, ou d'appréhension, songe Jeanne en observant la jeune femme qui a tenté de les semer un peu plus tôt ce matin.

— Vous allez peut-être enfin expliquer votre présence dans la maison qu'occupait la victime ?

Cette information fait tressaillir les résidents, tous les regards convergent vers la brune androgyne au teint mat et aux cheveux coupés à la garçonne. Le sang a reflué de son visage déjà pâli par la douleur.

— J'étais curieuse de savoir ce que cet homme cachait…

— Ben voyons, mademoiselle est curieuse ! En voilà un vilain défaut, ironise Perrot en se surprenant à parler comme l'aurait fait son fidèle acolyte Lefèvre.

Suzanne prend un air outragé tandis que Longuédec ne cherche pas à retenir un rire moqueur.

— Et la pêche a été bonne ?

— Non, riposte-t-elle avec une mine butée.

— Nous verrons cela plus tard… Revenons maintenant à la nuit du crime, c'est-à-dire la veille…

Un frisson parcourt les hôtes qui guettent l'instant où le commissaire les désignera comme cible. Mais celui-ci prend son temps, se repaissant de l'attente apeurée dans les regards qui le fixent. Il se sert un verre d'eau et boit tranquillement. Jeanne l'observe, elle aussi, attendant un signal de sa part. Mais pour le moment, il a décidé de faire cavalier seul.

— Madame Tell, vous rappelez-vous la nuit du crime ?

— Oui, souffle-t-elle en tordant sa bouche d'inquiétude. Aucun risque que je l'oublie…

— Vos hôtes ont-ils tous passé la soirée ici ?

— Nous avons dîné ensemble dans cette cuisine, puis sommes passés au salon. Certains ont joué au scrabble, d'autres lisaient.

— Personne ne s'est absenté ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

— C'est cette même nuit que monsieur Tanner a fait son cauchemar. Quelle heure était-il ?

— Deux heures du matin, trois peut-être.

— Vous vous êtes levés en entendant le bruit…

— Oui, nous avons été réveillés en sursaut et j'ai demandé à tout le monde de sortir sur le palier.

— Ils l'ont tous fait ?

— Ou… oui…

— Non ! s'interpose Longuédec, vous le savez comme moi, Armance !

Elle le regarde en fronçant les sourcils et murmure :

— Je me trompe peut-être…

— Vous vous trompez sûrement ! insiste le perdant du Prix du Quai. Moi, fait-il en s'adressant à Perrot, je peux vous dire exactement qui s'est vraiment montré ce soir-là.

Perrot ne peut retenir un soupir d'exaspération tout en reconnaissant, malgré tout, l'intérêt d'avoir un délateur dans une assemblée…

— Je vous écoute…

— Armance est sortie immédiatement de sa chambre qui est au rez-de-chaussée, comme la mienne et celle de Salomé et Paul. Ceux-là se sont montrés… Enfin, plus précisément, j'ai tenu à m'assurer en personne que Paul était bien endormi comme l'affirmait sa femme, puisqu'il n'était pas apparu sur le seuil.

— Et vous l'avez bien vu ?

— Oui, il était couché.

— Vous avez dit « Ceux-là se sont montrés », vous insinuez donc que d'autres ne l'ont pas fait, intervient Jeanne de sa voix posée.

— Parfaitement, assène Longuédec en hochant vigoureusement la tête. Armance m'a demandé de l'accompagner à l'étage car elle avait peur, précise-t-il en redressant ses épaules d'homme courageux. Tanner

s'est montré, ainsi que Maryse et Erwan. Bénédicte aussi.

— Il en manque…

— C'est vrai que Suzanne n'est pas apparue tout de suite, fait-il en consultant Bénédicte du regard. Vous en souvenez-vous, Bénédicte ?

— Non, pas vraiment…

— Vous partagez pourtant la même chambre !

La plus jeune baisse la tête, comme prise en faute – de dormir dans la chambre d'une femme que clairement elle désire ou de ne pas dire la vérité ?

— Elle est sortie un peu après, la tête ceinte d'une serviette de bain… Je me suis même fait la réflexion que c'était une drôle d'heure pour se laver les cheveux…

Perrot et Jeanne scrutent les visages tendus suspendus aux lèvres de l'auteur de romans policiers.

— J'ai remarqué autre chose, ajoute Longuédec avec la gourmandise du charognard qui a repéré sa proie. Erwan avait l'air tout ensommeillé, il se frottait les yeux avec beaucoup d'application… mais il était encore habillé…

— Je m'étais endormi d'un coup, ça peut arriver à tout le monde, non ?

— Pas à moi, riposte Longuédec.

— Vous aviez la tête trempée, insiste Perrot en s'adressant à la blessée mal assise sur ses deux chaises en enfilade. Vous avez donc fait un shampooing à l'eau froide et dans le noir de surcroît. Drôle d'idée, reconnaissez !

Elle serre les dents mais ne pipe mot, se bornant à réajuster la poche de glace presque complètement

fondue sur son genou.

— La mémoire vous est-elle revenue sur votre présence chez le mort tout à l'heure ?

Elle serre les dents à se faire craquer la mâchoire mais ne dit toujours rien. Bénédicte ne peut s'empêcher de lui serrer doucement l'épaule en signe de réconfort, mais Suzanne reste insensible à son geste.

— Et concernant vos cheveux trempés le soir du meurtre ?

— …

— Décidément ! Que d'amnésies ! ironise Perrot en se tournant vers Geoffroy Tanner.

— Et vous, monsieur Tanner, que vous souvenez-vous de cette nuit ?

— Juste ce que j'en ai dit. J'ai fait ce cauchemar qui a malheureusement réveillé tout le monde…

— « Réveillé », c'est vite dit, commente Jeanne en souriant placidement. Certains d'entre vous étaient plus endormis que d'autres, à ce qu'il semblerait…

Tanner se rencogne sur sa chaise comme s'il voulait se fondre dans son bois pour devenir invisible.

— Et ce cauchemar, monsieur Tanner, a-t-il été provoqué par un élément particulier ?

Soudain, son interlocuteur est pris d'un tremblement qui prend racine dans ses mains avant de s'étendre rapidement au reste du corps. Ses convulsions font penser à celles d'un épileptique, mais il parvient à rester assis et ne perd pas connaissance. À l'aveugle, il tâte fébrilement la poche arrière de son pantalon. Il y trouve un comprimé, le sort de son blister et le glisse sous sa langue. Obligeamment, Salomé lui a servi un verre d'eau. Il boit d'une traite et

attend, les yeux clos, que le produit fasse son effet. Autour de lui, le silence s'est fait, curieux et fasciné à la fois. Au bout de quelques interminables minutes, Tanner s'est recomposé un visage normal et a retrouvé la maîtrise de ses gestes. Mais son visage semble s'être creusé de nouvelles rides.

— Donc, un incident ce soir-là a déclenché ce cauchemar… Vous pouvez nous expliquer, monsieur Tanner ? enjoint doucement la capitaine.

Il se rend, et on dirait que c'est le soulagement qui se lit sur ses traits :

— Je m'étais levé parce que je n'arrivais pas à trouver le sommeil, avec l'idée de descendre, voire de sortir marcher quelques minutes. J'étais encore sur le seuil de ma chambre quand j'ai aperçu des ombres. Et en un quart de seconde, explique-t-il avec une terreur rétrospective, je me suis retrouvé dans le bunker où je me terrais en Afghanistan… J'étais tétanisé par la peur, je voyais des armes pointées sur moi, j'entendais les rafales et les cris… mais je me suis empêché de crier. Je suis rentré dans ma chambre sans me faire remarquer, seulement, une fois endormi, mon subconscient a pris le dessus et ma peur s'est muée en cauchemar…

— Qui étaient ces ombres ?

— Je ne les ai pas vues, il n'y avait pas de lumière… Mais à leur voix, j'ai reconnu Suzanne et Erwan.

Un silence de mort suit ces paroles et on a l'impression qu'il fait encore plus sombre dans la cuisine. Pourtant, à travers la fenêtre, on voit les nuages pommelés poursuivre leur course dans le ciel couleur ardoise.

— Bien, mademoiselle Kerhor, je pense qu'il est temps que vous nous fournissiez quelques explications,

assène sévèrement Perrot en retournant sa chaise vers la blessée.

Celle-ci semble soudain faire sa mue, son visage exsangue se décompose, faisant ressortir ses yeux brillants de fièvre. Elle ôte la poche de glace qu'elle place sur l'évier à côté d'elle et décide de reposer sa jambe par terre. Comme si une stature plus digne s'accorderait mieux avec sa confession. D'une voix altérée, les yeux fixés droit devant elle, mais sans regarder personne, elle dit :

— Je suis venue avec Bénédicte, sous le prétexte d'écrire un guide touristique sur Bréhat…

Interdite, Bénédicte s'étrangle de surprise et blêmit brutalement. Suzanne pose sa main sur celle de cette dernière, mais la plus jeune l'arrache et glisse ses mains croisées sous ses aisselles, comme pour les protéger de tout contact hostile.

— … En réalité, j'étais là pour tout autre chose…

Elle cherche ses mots, péniblement, douloureusement.

— … pour accompagner Erwan…

Tous les regards dardent vers le jeune homme dont le buste penché en avant semble aimanté par la voix de Suzanne.

Un silence oppressant accueille sa révélation, les corps sont tendus comme des arcs, les visages crispés sous la lueur des bougies.

— Quelles sont vos relations ? demande Jeanne en cherchant à comprendre ce qui est en train de se nouer là, dans cet antre sombre, cerné par la tempête.

Bénédicte tourne un visage plein de souffrance vers sa voisine, voulant entendre la vérité et la redoutant tout à la fois. Suzanne la regarde à son tour et relève le

menton, comme pour signifier que, toute honte bue, elle va avouer son forfait. Mais les mots qui s'échappent de sa bouche saisissent tout le monde :

— C'est mon frère…

— Quoi ! crie Bénédicte en repoussant sa chaise, mais qu'est-ce que tu racontes ? Erwan, ton frère ? C'est quoi, cette histoire ? demande-t-elle d'une voix qui chavire brusquement vers les aigus. Tu préfères inventer n'importe quoi plutôt qu'admettre que c'est ton amant ?

— Elle dit vrai, prononce Erwan d'une voix lasse. Nous avons été séparés à la naissance et adoptés en Bretagne tous les deux…

Bénédicte s'est rassise avec une lenteur extrême au bord de sa chaise et a à nouveau serré ses mains sous ses aisselles. D'une voix blanche, elle demande à sa compagne de chambre, ou compagne tout court, comme vient enfin de le comprendre Jeanne :

— Depuis quand vous êtes-vous retrouvés ?

C'est Erwan qui choisit de répondre. Le ton grave et les yeux rivés sur la table en bois patiné, il laisse échapper un petit rire sans joie.

— L'adoption, c'est pas toujours une réussite, je crois que je ne vous apprends rien… Quoi que fassent nos parents adoptifs, d'ailleurs. Et en ce qui me concerne, je peux dire que je suis tombé dans la famille la plus aimante qui soit…

Il s'abîme dans ses réflexions, insoucieux du monde qui l'entoure et qui guette ses mots, comme le nomade attend l'oasis. Le silence s'éternise, seulement rompu par le tambourinement de la pluie sur les vitres et le grincement d'un volet mal joint. En temps normal, Armance aurait cherché l'origine de ce bruit diffus et se

serait empressée d'aller fixer le volet récalcitrant, mais l'atmosphère est si pesante dans la cuisine éclairée aux bougies qu'on a l'impression que le moindre déplacement d'air viendrait briser l'enchantement et provoquerait un séisme. Erwan reprend son souffle, mais c'est Suzanne qui poursuit :

— Moi, je suis moins bien tombée… Oh, ils ont fait ce qu'ils ont pu, je suppose, mais ils étaient très âgés lorsqu'ils m'ont adoptée. Ils étaient… décalés, c'est ça, décalés, pas de leur temps… En tout cas, pas du mien…

Elle inspire lentement et continue, sans regarder personne en particulier :

— … Ils ont pensé qu'il valait mieux taire le fait qu'ils n'étaient pas mes vrais parents… Quelle vilaine expression… murmure-t-elle comme pour elle-même. Mais je m'ennuyais souvent, alors pour tromper mon désœuvrement, j'aimais bien fureter dans la maison. Et un jour, je suis tombée sur un drôle de document avec un tampon canadien… Aucun doute possible, l'enfant née sous X, c'était bien moi, cette gosse qui avait depuis toujours eu l'impression de ne pas être là où elle aurait dû, comme si j'avais marché sur deux talons de hauteur différente. J'ai demandé des explications à mes parents, mais ils l'ont très mal pris, c'était comme si je les abandonnais à mon tour, comme si je les trahissais…

Elle frotte ses yeux humides d'un poing rageur et dévoile lentement le creux de son coude droit. Sous le regard médusé de Bénédicte, se dessinent les cicatrices bleutées de marques de seringues. Ses yeux glissent lentement vers Erwan et, comme dans un concert parfaitement orchestré, le jeune homme prend la relève :

— Moi aussi, j'ai dérapé… J'ai pas pris d'héro, j'ignore encore ce qui m'a retenu de tomber plus bas… mais j'ai tout testé, amphets, speed, je ne vais pas vous dresser le catalogue, lance-t-il à l'intention des deux policiers restés muets. Bref, un jour, j'ai senti que je touchais vraiment le fond, mais mes parents ont su me retenir dans ma chute. Je leur dois une fière chandelle… Cependant, j'ai eu besoin d'un groupe de soutien, et c'est là que j'ai rencontré Suzanne…

Jeanne pose la question qui est sur toutes les lèvres :

— Et vous ignoriez à ce stade votre lien de parenté ?

— Oui, murmure Suzanne dans un souffle, absolument. C'est en faisant connaissance que nous avons découvert notre filiation. À l'époque de notre naissance, une association bretonne créée par un parent adoptant, à la binationalité franco-canadienne, avait organisé l'adoption d'enfants canadiens en Bretagne. Nous sommes une douzaine, je crois, à avoir ainsi atterri dans cette région, mais selon mes parents, une fois l'adoption plénière validée, ils n'ont plus jamais eu de contact avec l'organisation ou les autres familles.

Erwan se racle la gorge et prend le relais de sa sœur :

— Idem de mon côté, jamais eu de nouvelles des autres adoptants et adoptés… Jusqu'au jour où j'ai rencontré Suzanne dans ce groupe de parole pour toxicos. Mes parents, contrairement aux siens, m'avaient expliqué depuis longtemps que je venais d'un orphelinat du Canada, mais je ne savais rien d'autre. Tout au plus avaient-ils vaguement suggéré que ma mère n'avait peut-être pas survécu à ma naissance et que c'était pour cela qu'ils avaient eu la

chance de pouvoir m'accueillir chez eux.

— Vous dites que vous êtes frère et sœur…

Suzanne et Erwan se tournent brusquement l'un vers l'autre, comme s'ils devaient se consulter avant de livrer leur secret. Ils opinent imperceptiblement avant de répondre dans un souffle commun :

— Nous avons le même père…

Un bruit d'étranglement de gorge a accueilli ces paroles, venant de l'autre bout de la table. Si les résidents savent qui a laissé échapper cette expression surprise ou inquiète, nul n'en laisse rien deviner. Les visages sont hermétiques, imperméables semble-t-il à toute émotion. Sont-ils tous ligués pour Suzanne et Erwan ? commence à se demander Jeanne en observant les traits impassibles des hôtes assis autour de la table. Et si tel est le cas, est-ce dans le but de cacher quelque chose aux forces de l'ordre ou de protéger quelqu'un dont ils connaissent la culpabilité ? Le silence commence à s'éterniser, ponctué par le battement irrégulier de la petite cuiller que Longuédec remue dans sa tasse qui ne contient pourtant rien. Le vide sonore vient peu à peu troubler les contenances. Le corps de Tanner est agité des soubresauts de ses jambes qui battent une chamade incontrôlable. Le teint de Bénédicte a viré de pâle à livide en passant par toutes les nuances d'un rouge malsain. Maryse paraît attendre calmement que quelque chose se passe enfin, mais ses deux mains posées sur la table se crispent et se décrispent au rythme secret de ses pensées. Perrine d'Angers a les sourcils froncés et ne peut retenir des soupirs anxieux. Son mari serre les dents, faisant saillir l'os de ses maxillaires. Armance, pour sa part, semble changée en statue de cire, même sa respiration est imperceptible sous son pull-over de laine rouge. Paul

fait des dessins improbables sur le bois de la table, du bout de son ongle de pouce rongé. Salomé n'en mène pas large, les yeux écarquillés, pareille à un fétu de paille malmené par le vent des évènements et des émotions. Un bruit de chaise qui grince, Perrot décide de rompre le silence :

— Et votre père est ?

— Était… rectifie machinalement Suzanne.

— Était… ?

— Georges Dufresne.

Le même étranglement de gorge se fait entendre, mais cette fois, son auteur ne peut masquer son trouble. Armance a pâli si brutalement que son voisin s'empresse de lui taper dans le dos, comme si elle était en train de faire une fausse route. Elle déglutit avec peine puis reprend son souffle sans quitter des yeux celle qui vient de parler. On sent qu'elle meurt d'envie de poser une question mais que quelque chose de plus puissant que son désir l'en empêche. Son combat intérieur se lit sur ses traits tellement tirés qu'ils semblent avoir été repassés par quelque chirurgien plasticien de génie. Suzanne observe cette métamorphose avec une infinie tristesse dans le regard, à moins qu'il ne s'agisse d'une insondable inquiétude. Elle se tourne vers Erwan qui hoche lentement la tête en réponse à sa question muette.

— Pourquoi l'avez-vous supprimé ? interroge Jeanne.

Les deux suspects la regardent sans comprendre, tandis que, simultanément, l'un et l'autre redressent le coin droit de leur lèvre supérieure, en un tic qui signe mieux que ne le ferait un extrait d'état civil, leur communauté de sang. Cette ressemblance saute

soudain aux yeux de tous, qui se demandent comment une telle évidence a pu leur échapper. Pourtant, hormis ces petits gestes infimes qui les unissent au-delà de leur propre connaissance, rien dans leur physionomie ne les rapproche vraiment. Tout au plus ont-ils comme point commun d'être l'un et l'autre grands et bruns de peau et de cheveux.

— Vous l'avez tué, n'est-ce pas ?

— Non… répondent-ils d'une seule voix sans timbre.

Perrot se met à s'agiter sur sa chaise qu'il repousse brutalement pour se mettre debout devant l'auditoire médusé.

— Le témoin, Freddy Quéinnec, a vu deux silhouettes venir parler à Georges Dufresne le soir de sa mort. Il a parlé de deux hommes mais, en réalité, il voulait dire deux personnes de grande taille, cela pourrait donc être vous deux.

Suzanne a laissé échapper un petit rire ironique en entendant que son allure a pu être confondue avec celle d'un homme. Pourtant, elle doit s'avouer qu'elle n'est pas mécontente que sa silhouette androgyne soit en accord avec ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même sur son identité sexuelle. Elle se sait et se sent femme, mais pas avec les attributs et artifices qu'on associe d'ordinaire à ce genre. Elle laisse cela à Bénédicte dont ses yeux se repaissent secrètement des formes pleines. Le regard amoureux qu'elle lance malgré elle à la plus jeune de l'assemblée n'échappe pas à l'œil exercé des deux policiers.

— C'étaient peut-être nous deux, mais nous ne l'avons pas éliminé… Non pas que l'envie nous en ait manqué, achève-t-elle sans chercher à contenir son émotion chargée d'indignation.

À cet instant, Armance se lève en passant le dessus de sa main sur son front luisant de transpiration.

— J'ai besoin de prendre l'air…

Elle attrape machinalement une grosse veste de laine suspendue à la patère près de l'entrée et sort dans le crépuscule précoce.

— Il faudrait peut-être l'accompagner, s'inquiète Salomé en consultant les deux policiers.

Mais avant qu'ils aient pu répondre, Maryse s'est levée.

— J'y vais, annonce-t-elle sur un ton qui ne souffre pas de contestation et surprend un entourage qu'elle n'a pas habitué à ses manifestations d'autorité.

36

Armance a entendu que quelqu'un la suivait, mais elle ignore de qui il s'agit. D'ailleurs, cela a si peu d'importance à présent qu'un morceau du voile s'est levé… Elle perd ses yeux dans la nue noire, poudrée de violet, qui annonce peut-être pour le lendemain l'accalmie tant espérée.

— Si Dufresne était leur père… prononce-t-elle soudain d'une voix blanche à l'interlocuteur invisible.

— … ils pourraient être tes enfants, continue Maryse en venant se coller à elle.

Armance s'écarte d'un coup et dévisage celle qui vient de s'approcher d'elle avec une telle intimité. Elle est soudain prise d'un vertige, l'impression que la terre va s'ouvrir pour l'avaler ou que le ciel va se scinder pour l'aspirer. Une chose est sûre, elle ne peut rester sur cette terre où se croisent fantômes et vivants, car elle le sait à présent, les morts ne le sont jamais vraiment. Armance voit soudain son passé défiler en diapositives technicolor sur le projecteur grippé de sa mémoire, images moisies arrachées aux oubliettes de celle-ci.

— C'est donc toi… murmure-t-elle enfin.

— Tu n'avais pas deviné ?

— Non ! Tu es différente.

— Oui.

— Tes yeux n'ont plus la même couleur.

— Je porte des verres fumés.

— Ta bouche…

— J'ai porté longtemps un appareil dentaire…

— Ta voix…

— Opération des cordes vocales. J'ai dû trop crier, ajoute-t-elle sur un ton sarcastique. Mais je ne t'apprends rien…

— Pélagie…

— Oui, Pélagie.

Armance lui prend lentement le bras et, sans quitter l'horizon des yeux, elle continue :

— … tu m'as tellement manqué… Tellement…

— Je sais.

— Tu n'es plus revenue après… après…

— Non…

— J'avais besoin de toi…

— Je sais.

— Tu as sauvé ta peau…

— Oui, enfin je crois…

— Tu es de retour…

— Oui.

— Pourquoi maintenant ?

— J'ai un fils, Armance, réplique-t-elle avec une chaleur nouvelle dans la voix, tu imagines, un fils !

— C'est pour lui que tu as fait ça ?

— Pour lui, pour toi, pour moi, pour elle…

— Elle ?

— Suzanne…

— Je n'ai jamais compris ce qui t'était arrivé, murmure Armance en se relevant et en passant sa manche de veste sur sa bouche. Enfin, si, à un moment, plus tard, j'ai deviné…

— Quand à ton tour, il t'a fait la même chose…

Armance se tourne enfin vers sa voisine et cherche son regard dans l'obscurité qui tombe déjà. D'une voix sans timbre, elle souffle :

— Comment l'as-tu su ?

— Oh, soupire Maryse-Pélagie avec amertume, je ne l'ai compris que très récemment. Quand j'ai fait la rencontre de mon fils, précise-t-elle avec une bouffée de fierté qui lui donne, pour la première fois de son existence, l'impression incroyable qu'elle pourrait étouffer de bonheur.

— Tu savais qu'il était vivant ?

— Je ne savais même pas que c'était un garçon, murmure Maryse-Pélagie, on me l'a enlevé à la naissance. Non, arraché à la naissance. Je ne l'ai même pas entendu pleurer.

Un sanglot douloureux soulève brusquement la poitrine d'Armance, tandis qu'elle croit entendre de la bouche de son amie qu'elle croyait perdue, l'écho de sa propre histoire.

— Tu ne savais pas non plus ? demande la plus âgée sur un ton qui tient plus du constat que de l'interrogation.

— Moi, on m'a dit que l'enfant était mort-né… Après cela, je n'ai plus jamais pu avoir d'enfants.

— Bienvenue au club, crache Maryse-Pélagie avec rage. À croire qu'ils se sont arrangés à l'hospice pour qu'on ne puisse plus jamais enfanter.

— Comment t'a-t-il retrouvée ?

— Il a remué ciel et terre, explique Maryse-Pélagie avec une fierté grandissante, il a du caractère, ce petit !

— Comme sa mère…

Avec tendresse, Maryse-Pélagie serre plus étroitement le coude de son amie retrouvée.

— C'est grâce aux réseaux sociaux qu'il a retrouvé ma trace, par le biais de ma page auteur sur Facebook.

À cet instant, une ombre vient se glisser entre les deux femmes. Sa voix s'élève dans le vent :

— Mes parents m'ont dit que j'étais né en 1984 à l'hospice du Bon Secours au Québec. Quand j'ai eu vingt-cinq ans, après des années d'errance, j'ai décidé de reprendre ma vie en main et j'ai senti que pour naître à nouveau, je devais faire le voyage jusque là-bas. Mes parents m'ont encouragé à y aller, ils ont été bien… Cependant, j'ai refusé qu'ils m'accompagnent, je devais faire ce chemin seul. Ils ont été chagrinés, mais je crois qu'ils ont fini par comprendre.

Instinctivement, les deux femmes ont chacune glissé leur bras sous le coude d'Erwan. Le jeune homme continue, les yeux perdus devant lui :

— J'ai finalement retrouvé la trace d'une sage-femme qui travaillait là à l'époque de ma naissance. Elle se souvenait de moi, de ma mère. Elle m'a dit :

« — J'ai vu que l'enfant vivait, mais la mère supérieure m'a forcée au silence : « La mère est une pauvre fille qui s'est fait engrosser contre son gré. Pensez donc à l'enfant, que vaut-il mieux pour lui ? Grandir comme un bâtard ou avoir la chance d'être recueilli par une famille respectable ? ». J'étais très jeune, moi aussi, et terrorisée par l'infirmière en chef. Alors je me suis tue, mais j'ai toujours pensé au fond

de moi qu'elle protégeait le bienfaiteur de notre institution. »

— Qui s'appelait ? ai-je demandé.

« — Monsieur Dufresne, a répondu la sage-femme avec un tremblement de crainte rétrospectif, Georges Dufresne. »

— Il y en a eu d'autres comme moi ? me suis-je étonnée.

« — Je l'ignore, a répondu la sage-femme, j'ai quitté mon poste un mois après, je n'arrivais plus à me regarder dans un miroir. Cependant, j'ai continué mon métier, ma passion, mais ailleurs, dans un hôpital public, là où l'on ne mentait pas aux jeunes mères… »

— Vous n'avez jamais songé porter plainte contre cet hospice, son personnel, ce Dufresne ? ai-je réagi.

« — Non, s'est-elle défendue aussitôt, comme si elle sentait le reproche dans ma voix, je me serais heurtée au mur du silence ! Dufresne était puissant, indéboulonnable, personne n'aurait osé s'opposer à lui. »

— D'où lui venait ce pouvoir ? me suis-je enquis.

« — Mais du gouvernement, tout simplement ! »

— Comment ça ? Je ne comprends pas… ai-je poursuivi.

« — Le gouvernement québécois avait décidé que les enfants indigènes devaient être américanisés de force, pour leur bien, a-t-elle ajouté avec amertume. Votre mère faisait partie de ces enfants arrachés à leur famille et placés dans ce qu'on appelait pudiquement les « pensionnats ». Les enfants y passaient des années, ne rentrant chez eux que quelques jours par an au mieux. Certains y mouraient de froid et de malnutrition, mais tout cela a été révélé seulement

récemment, avec la fermeture des derniers pensionnats. »

— Je n'ai jamais entendu parler de cela, ai-je murmuré, abasourdi.

« — Je m'en doute, d'autant que vous avez grandi en France, là où personne ne connaissait l'existence de ces orphelinats québécois. Bref, pour ce qui concerne votre mère, je suppose que, comme d'autres, elle avait été violée par le directeur de son école. »

— Vous savez ce qu'elle est devenue ? me suis-je renseigné.

« — Aucunement, je suis désolée… », a-t-elle répondu en se tordant les mains de frustration.

— Mais comment retrouver sa trace ? ai-je demandé au bord des larmes.

Elle a pris mes deux mains doucement entre les siennes et m'a dit :

« — Je ne me souviens que de son prénom. Pendant l'accouchement, je lui disais : « Vas-y, Maryse, accroche-toi, vas-y, pousse encore, encore… », mais elle m'avait suppliée, entre deux contractions muettes, S'il vous plaît, appelez-moi Pélagie. »

— C'était son vrai prénom ? ai-je insisté.

« — Oui, mais lorsqu'elle avait été emmenée accoucher, la femme qui l'accompagnait l'avait présentée sous le prénom de Maryse. »

— Ni vu ni connu…

« — C'est cela… On faisait disparaître l'enfant et on remettait la mère dehors… »

À cet instant, Pélagie décide de combler les trous du récit :

— Comme tu le sais, Armance, je m'étais enfuie du

pensionnat, car je voulais échapper aux étreintes de Dufresne dont je me savais enceinte depuis peu… indique-t-elle d'une voix altérée. Je pensais partir loin, très loin, je me disais que mes parents ne m'accepteraient pas avec cet enfant né d'un viol, alors j'avais envisagé de prendre le premier bateau pour la France. C'est ce que j'ai fait, mais plus tard, après qu'ils m'ont retrouvée, gardée prisonnière jusqu'à l'accouchement, avant de me jeter dehors.

Armance se retourne brusquement vers Maryse-Pélagie :

— Mais où étais-tu donc séquestrée ?

— Dans la tour nord.

— Mon Dieu, tu étais si proche et je n'en savais rien !

Armance secoue la tête avec un sentiment de désespoir et d'incompréhension mêlés.

— J'aurais dû te chercher, murmure-t-elle en continuant à secouer la tête.

— Tu ne m'aurais jamais trouvée, lui assure son amie, les murs étaient si épais que mes cris ne les traversaient pas. D'ailleurs, j'ai fini par arrêter d'appeler à l'aide… J'étais si affaiblie par la grossesse et le manque de soins…

— Tu es finalement partie en France ?

— Oui. J'ai travaillé un peu pour reconstituer les économies qu'ils m'avaient subtilisées lorsqu'ils m'ont retrouvée et j'ai fait la traversée. J'ai fait plein de petits boulots, je me suis débrouillée tant bien que mal…

— Et ensuite, tu as commencé à dessiner, poursuit Erwan avec tendresse pour cette mère rencontrée sur le tard. Et c'est ainsi que, grâce à ta page auteur Les Carnets de Pélagie, je suis remonté jusqu'à toi il y a

deux mois.

Maryse-Pélagie opine lentement, submergée par une joie qu'elle ne se sent pas encore autorisée à accueillir.

Camouflés par l'obscurité de plus en plus opaque, Perrot et Jeanne ont approché et n'ont rien perdu de l'échange que le vent complice portait jusqu'à eux. Ils entendent Armance demander :

— Et Dufresne dans tout ça ?

— C'est une longue histoire, soupire Erwan, il faut remonter quelque temps en arrière. Après la mort de son fils puis de sa femme, Gaston, qui vit aujourd'hui ici sur son bateau, a pris le large direction le Canada. Il y a vécu de bûcheronnage et le reste du temps, il skippait des voiliers pour les touristes. C'est lors d'une croisière qu'il a rencontré le patron du restaurant dans lequel Freddy sera embauché plus tard. Ils ont sympathisé et lorsque Gaston est revenu à Bréhat et que Freddy Quéinnec s'est trouvé mêlé à une affaire judiciaire, Gaston lui a parlé d'un restaurant où il pourrait se faire engager, là-bas. Il est donc parti et s'est fait embaucher comme commis de cuisine puis cuistot. Dufresne faisait partie des clients et lui a un jour sauvé la mise.

— Comment ça ? a demandé Armance.

— Son collègue s'était servi dans la recette de la veille et, quand il a compris que le patron allait fouiller les affaires du personnel, il a caché l'argent dans le casier de Freddy. C'est à ce moment que Dufresne est intervenu, il a fait peur au voleur qui a finalement avoué son forfait. Après cela, Freddy se sentait redevable auprès de Dufresne.

— Je ne comprends toujours pas, insiste Armance

en cherchant les yeux d'Erwan dans le noir, qui est Freddy pour toi ?

— Nous étions internes et amis au lycée de Paimpol.

— Ah !

— Dufresne parlait souvent de la Bretagne qu'il connaissait un peu et qu'il aurait voulu mieux connaître, alors Freddy lui a parlé de la maison de Marguerite qui était à louer.

— Ça ne me dit pas comment tu…

La nouvelle identité d'Erwan a naturellement fait basculer l'hôtesse du vouvoiement au tutoiement.

— Que vous êtes impatiente, Armance, gronde gentiment le plus jeune, attendez que je vous explique ! Freddy et moi sommes toujours restés bons amis. Je lui ai raconté la quête de mes origines et le fait que j'avais enfin un nom à mettre sur le fantôme de mon père. C'est là qu'il me dévisage et me dit que ce Dufresne, s'il s'agit bien du même, il le connaît, et très bien. Nous avons compris que nous parlions bien de mon géniteur, alors j'ai eu l'idée d'une rencontre en terrain neutre, sur l'île. Dufresne n'en savait rien, bien sûr, mais quand Freddy lui a proposé de venir quelques jours à Bréhat, il a sauté sur l'occasion. De mon côté, j'avais enfin fait la connaissance de ma mère et nous avions commencé à tisser de vrais liens. C'est alors que je lui ai parlé de la venue prochaine de Dufresne et de mon désir de lui demander des explications…

— Et j'ai commencé par refuser, enchaîne Maryse-Pélagie en se serrant davantage contre son fils, à quoi bon remuer la boue du passé ? Puis je me suis dit qu'Erwan avait le droit de savoir d'où il venait, c'était important pour sa reconstruction. Il m'a convaincue de

l'accompagner ici et de séjourner dans une maison d'auteurs. Quand j'ai vu la brochure qu'il me montrait et que j'ai vu ta photo, les bras m'en sont tombés… Je t'ai tout de suite reconnue, Armance, et je me suis demandé ce qui avait pu te conduire jusque-là, ajoute-t-elle sur le mode interrogateur.

Armance laisse échapper un petit rire sans joie.

— L'amour ou plutôt l'illusion de l'amour, confie-t-elle avec une amertume encore perceptible. Comme toi, Pélagie, j'avais souvent entendu Dufresne parler de la Bretagne et, bien que nous le craignions, ses paroles avaient une portée certaine pour nous qui étions loin des nôtres. Alors, malgré ce qu'il m'avait fait, c'est tout naturellement que j'ai choisi la Bretagne pour venir au pair dès que j'ai eu dix-huit ans, à Saint-Brieuc. Je gardais trois jeunes enfants plutôt terribles, mais les parents me payaient bien… Je suis tombée amoureuse de leur professeur de piano et j'ai naïvement pensé que nous allions faire notre vie ensemble… Jusqu'au jour où j'ai compris que ma stérilité, que je venais de découvrir, serait un obstacle infranchissable entre nous… C'était la double peine : j'avais perdu un enfant et l'espoir d'en avoir un jour un autre. Il m'a quittée pour une femme plus jeune mais surtout féconde… J'aurais pu repartir au Québec mais je n'y avais plus vraiment d'attache, alors j'ai choisi de me retirer sur Bréhat et d'ouvrir ce lieu dont j'avais toujours rêvé.

Maryse-Pélagie opine du chef et poursuit :

— Je n'ai pas dit à Erwan que je t'avais identifiée sur le prospectus de ta maison d'hôtes, je lui ai seulement indiqué que je tenais à mon indépendance et que je préférais loger seule ailleurs. Je ne sais pas pourquoi mais je n'avais pas envie de lui dire que je te connaissais, Armance, et que le temps et les malheurs

nous avaient séparées. Cependant, en cette période de l'année, aucun gîte n'étant ouvert, j'ai dû me résoudre à accepter de descendre ici, mais nous avons choisi de faire croire que nous étions des étrangers l'un pour l'autre.

— Pourquoi donc ? interroge Armance.

— C'était plus facile d'approcher Dufresne si nous ne débarquions pas en groupe. D'autant que, je te le rappelle, Suzanne était là avec le même dessein que nous.

— Suzanne ?

— Oui, les enfants s'étaient mis d'accord pour organiser une confrontation ensemble avec Dufresne.

— Je vois…

— Finalement, les enfants sont allés le trouver, seuls…

Un craquement de branche cassée les fait brusquement sursauter, l'air s'est chargé d'une électricité presque palpable.

— Il les a jetés avec mépris, reprend Maryse-Pélagie d'une voix à peine audible, en prétendant qu'il ne voyait pas de quoi ils parlaient, qu'il n'avait rien à voir avec leur histoire à dormir debout… Mais ils ont insisté, l'ont menacé de porter plainte contre lui, alors il a fini par reconnaître les faits. Il faut dire, ajoute-t-elle avec fierté, qu'Erwan sait être convaincant quand il montre les poings…

Elle serre son fils un peu plus contre elle.

— Mais Dufresne a parlé de leurs mères comme de pauvres « indigènes abruties » qui n'auraient jamais dû se reproduire… Alors ils en sont venus aux mains. Et Dufresne, en tombant à la renverse, a heurté un galet avec l'arrière de son crâne. Il a succombé

rapidement… Les enfants ont décidé de traîner le corps sur la plage, pour faire croire à un accident, il y avait une telle tempête ce soir-là ! Mais malgré la marée descendante, le corps n'a pas été entraîné vers le fond, le ressac l'a ramené à la berge.

— C'est alors que Soazig l'a vu sur le sable… Avant qu'à nouveau, la mer déchaînée le ramène plus haut sur la plage et l'enterre…

— C'est ça. Ils sont un peu naïfs, nos petits, tu ne crois pas ? commente Maryse-Pélagie avec une ironie teintée de tendresse.

— « Nos » petits, reprend Armance en écho.

Un étrange pressentiment saisit soudain Armance. Une vague d'émotions contradictoires la submerge. La gorge serrée, elle peine à articuler :

— Suzanne est plus jeune qu'Erwan, n'est-ce-pas ?

— À peine…

— Quelle est sa date de naissance ?

— Tu la connais mieux que moi, Armance…

Celle-ci est prise d'un hoquet violent, porté par une montée de bile brûlante qui la plie soudain en deux. Mais Pélagie est là, comme elle l'a toujours été, même si elle était loin, très loin, cachée dans le tiroir verrouillé du souvenir.

— Tu vomissais déjà comme ça autrefois, se remémore Maryse-Pélagie en soutenant sa voisine que les hauts le cœur terrassent sans pitié. Tu te rappelles, quand on nous forçait à saigner le cochon et que tu le faisais en fermant les yeux, mais que malgré tout, tu te mettais à dégueuler devant les maîtres et qu'alors, tu te faisais fouetter ?

À ses quintes nauséeuses se mêlent maintenant des rires enfantins surgis du fond des âges. Dieu que cette

grande sauterelle la faisait rire autrefois, avec ses imitations sans pitié, et ses moqueries acides ! D'ailleurs, sans elle et ses pitreries qui dédramatisaient tout, elle serait morte là-bas. Oui, elle serait morte là-bas. Entre deux hauts-le-cœur, elle parvient à articuler :

— Mais comment est-ce possible…

— Suzanne… ta fille, Armance, n'est pas morte à la naissance… Comme Erwan, elle a été proposée à l'adoption en Bretagne.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit avant ?

— Nous l'ignorions jusque la confrontation avec Dufresne. C'est lui qui a appris à Suzanne que tu étais sa mère. Apparemment, nous sommes les deux seules à qui il ait fait un enfant…

— Suzanne… murmure Armance en cherchant malgré elle la silhouette de Suzanne alentour.

Celle-ci apparaît alors comme par enchantement, les mains enfoncées dans ses poches et la démarche claudicante. Elle a dépassé les deux policiers mais les a ignorés et ces derniers ont fait de même. Que pourraient-ils ou devraient-ils faire ? Intervenir au nom de la loi, eux qui n'en sont pas réellement dépositaires sur ce coin de terre battu par les vents ? Ou laisser les fils se délier dans la bise saline ? Ils ont fait leur choix.

Suzanne approche lentement, attirée et effrayée à la fois, boitillant sur la terre gorgée d'eau. La mer invisible se devine tout près, impatiente et grondeuse. Suzanne avance davantage, elle n'est plus qu'à quelques centimètres de cette femme qu'elle n'ose pas encore toucher. Fascinée, Armance la regarde comme si elle voulait l'avaler, la remettre au fond de son ventre

et lui redonner enfin la vie. Le vent recrudescent fait tournoyer les feuilles mortes autour de la fille et sa mère en une spirale folle, et l'on dirait que le ciel s'est légèrement ouvert pour qu'un rai de lumière éclaire la scène, comme dans une tragédie antique. Le temps s'est arrêté sous les yeux ébahis des spectateurs de ce drame en un acte. Indifférentes au monde, la mère et sa fille esquissent un pas l'une vers l'autre, leurs bras se tendent et leurs doigts se frôlent enfin, légèrement, comme deux papillons qui s'effleurent dans la chaleur de l'été. Mais un mouvement à l'arrière rompt soudain le charme, Maryse-Pélagie vient de lâcher le bras de son fils et de partir en courant droit devant elle. Tétanisés, ils restent immobiles à regarder l'ombre qui se dissout dans le noir, ombre aussitôt engloutie par les limbes. Mais Jeanne et Perrot ont compris ; rapidement, ils se jettent dans son sillage, tandis que la voix de la femme en fuite leur parvient, hachée, presque inaudible :

— … laissé une lettre… dit que c'était moi… auront… vie sauve… nos enfants… doit bien ça…

Les deux policiers courent contre le vent, trébuchant dans les ornières, Perrot sent sa douleur à la cheville se réveiller. Qu'elle lui accorde encore quelques minutes ! Jeanne l'a dépassé, elle accélère, son pas léger crisse sur les cailloux, elle hèle Maryse-Pélagie, lui enjoint de s'arrêter. Mais la fuyarde continue, toujours plus vite, toujours plus loin. Jeanne s'arrête, à bout de souffle, elle ne la voit plus. Droite ? Gauche ? Soudain, un déplacement d'air sur la gauche. Elle part de plus en plus vite vers la plage. Jeanne pressent ce qui va se passer, elle entend Perrot qui se rapproche. Enfin, ils la voient marquer une pause, avant de… « Non ! Il ne faut pas ! », hurle Jeanne pour elle-même, avant de crier :

— Pélagie, non, arrêtez !

La femme vacille, elle n'a pas entendu crier ce prénom depuis si longtemps… Elle hésite, a envie de se rattacher à la vie, mais elle ne peut pas, elle n'est plus seule maintenant. Elle se retourne vers « Chez Armance » qu'on ne peut plus voir depuis longtemps, regarde à nouveau de l'autre côté. Elle inspire à pleins poumons, s'approche d'un pas, et saute dans le vide. Retenue in extremis par Perrot et Jeanne qui se sont jetés à plat ventre pour la rattraper. Un gémissement de douleur et de frustration mêlées leur répond, au moment où Maryse-Pélagie heurte la roche de plein fouet.

37

Jeanne se blottit contre Perrot tandis que s'éloignent le dôme jaune du phare de Men Joliguet et les manoirs de granite à flanc de falaise.

— Dufresne est peut-être mort de mort naturelle, prononce-t-elle avec une mauvaise foi évidente. Qui pourra prouver le contraire ?

— L'autopsie.

— Qui montrera un coup à l'arrière du crâne, qui peut être dû à une chute sur les galets… D'ailleurs, il y aura beaucoup de témoins pour dire qu'il aimait sortir la nuit, seul…

Perrot écarte doucement la jeune femme de lui et plonge ses yeux bleu acier dans son regard faussement ingénu.

— Tu n'as pas un peu l'impression de t'arranger avec la vérité, là ?

Elle esquisse un sourire.

— Peut-être un peu… Mais qui pleurera ce Dufresne, hein ? Qui ?

Il opine tandis qu'il l'attire à lui :

— Tu as sans doute raison…

*

Maryse, de son vrai prénom Pélagie, n'a été que superficiellement blessée dans sa chute. L'infirmière de Bréhat lui a prodigué les premiers soins et a indiqué aux deux policiers que le défunt était toujours enfermé à double tour dans sa salle d'examen. Elle a expliqué que ce voisinage ne l'enchantait guère et qu'elle avait hâte d'être débarrassée de cet invité encombrant, mais qu'elle était consciente qu'en attendant que la vedette puisse le transférer à la morgue de l'hôpital de Paimpol, c'était sans doute là qu'il était le mieux.

La ligne téléphonique a pu être brièvement rétablie la veille au soir et Perrot a enfin pu alerter le commissariat de Paimpol du décès inexpliqué survenu sur Bréhat. Il a préféré ne pas entrer dans les détails et Jeanne n'a rien fait pour l'en dissuader, bien au contraire. Ils ont tous décidé de quitter « Chez Armance » au plus vite, malgré le temps superbe qui s'est installé sur l'île, faisant ressortir le rose de la roche, le vert des jardins et le bleu de la mer en une palette flamboyante. Les autorités judiciaires sauront les retrouver si une enquête est ouverte pour élucider les causes de la mort de Dufresne…

Seule Suzanne est restée. Armance a annulé les séjours prévus la semaine suivante en arguant de dégâts dans sa maison d'hôtes après le passage de la tempête. Ainsi sa fille et elle auront quelques jours d'intimité pour tenter de combler les vides et les manques.

— Tu veux que je reste avec toi ? a demandé Bénédicte d'une petite voix, alors qu'elle faisait son bagage avec une extrême lenteur.

— Non.

— Bien…

Suzanne s'est approchée de Bénédicte dont elle ne voyait que le dos soudain plus courbé au-dessus de sa valise. Elle l'a prise doucement par les épaules et l'a fait pivoter vers elle. Le chagrin se lisait sur le visage encore poupin de la plus jeune. Suzanne l'a fait asseoir sur le couvre-lit et, s'accroupissant devant elle, a pris ses deux mains entre les siennes.

— J'ai tout à découvrir, tu comprends, tout… On doit apprendre à s'apprivoiser et ce ne sera peut-être pas facile… Elle est ma mère mais elle ne l'est pas encore. Et elle ne le sera peut-être jamais, au fond…

— Si ! s'est écriée Bénédicte dans un cri du cœur, vous allez y arriver, j'en suis sûre. Regarde Pélagie et Erwan !

— C'est vrai, doit admettre Suzanne, que l'amour qui unit Pélagie à son fils a su faire fi du temps passé et de l'absence et qu'aujourd'hui, il semble que rien ne pourra plus jamais les séparer. Leur connivence est évidente et on retrouve indubitablement chez le fils l'esprit caustique et la bonté rugueuse de Pélagie.

— Tu as raison, reprend la cadette, je n'ai rien à faire entre vous…

— Pas entre nous, rectifie chaudement la jeune femme aux cheveux courts, mais avec nous, un jour, bientôt, je te le promets…

— Je te crois, a fait Bénédicte en se levant lentement pour terminer sa valise.

*

Jeanne s'étonne presque de ne plus avoir besoin de forcer la voix pour se faire entendre. Aujourd'hui, il n'y

a que le réconfortant ronronnement du moteur de la vedette du passeur à couvrir. Un scrupule l'étreint soudain.

— Tu crois que Longuédec saura tenir sa langue ?

Perrot secoue la tête, sans quitter des yeux l'archipel qui scintille sous les feux du soleil, comme quelque joyau tout juste sorti de son écrin.

— Non. Ce n'est pas son genre… Mais à mon avis, il sera seul contre tous. Et comme tu l'as dit, l'autopsie nous donnera peut-être raison : chute accidentelle ayant entraîné la mort… Dufresne, touriste canadien, ne connaissait pas les dangers liés aux tempêtes sur le littoral breton. Il s'est aventuré dehors et un coup de vent violent lui a fait perdre l'équilibre. Il est tombé, son occiput a porté contre une grosse pierre, et il est mort… Fin de l'histoire.

— D'autant que, selon Freddy Quéinnec, il ne lui restait plus de famille pour se lamenter sur son décès et chercher à en connaître les causes.

Elle décide de regarder de l'autre côté, en direction de la Pointe de l'Arcouest qui se dessine dans le ciel pur. La vedette glisse sur une mer d'huile et seuls les paquets d'algues à la surface sont là pour rappeler qu'ils viennent d'essuyer l'une des plus fortes tempêtes des dernières décennies. Pourtant, sur le continent aussi, les dégâts sont innombrables : arbres arrachés, toitures envolées, bateaux échoués, jardins dévastés. Jeanne se serre un peu plus contre Perrot et frotte son nez sur sa joue rasée de près.

— Ôte-moi d'un doute, c'est bien toi qui m'avais parlé d'un petit séjour reposant sur l'île de Bréhat ? demande-t-elle, espiègle.

Il répond d'une bourrade dans les côtes de la jeune

femme, qui sourit avant de sursauter comme si une mouche l'avait piquée :

— Ça y est ! On a du réseau ! Ça sonne ! Allô ? Oui, ma chérie, oui, comment vas-tu ?

— …

— Nous n'avions plus d'électricité !

— …

— À part ça ? Rien… Très calme, très reposant, termine-t-elle avec un coup d'œil complice à l'attention de Perrot.

FIN